

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN




LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME RICCOBONI.

CE TOME CONTIENT:

L'Histoire d'Ernestine ;

L'Histoire de Christine de Suabe , et de Sigefroid , comte de Surger.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION,

Sur papier fin véliné, revue avec le plus grand soin, et ornée de son portrait d'après l'original.

TOME TREIZIÈME.

A PARIS,

Chez VOLLAND aîné, libraire, quai des Augustins, n°. 17.

1809.

DE L'IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER.

LETTRE

DE MADAME

RICCOBONI,

A M. HUMBLOT (1).

Un Libraire est un homme étonnant! de bonne foi, M. Humblot, croyez-vous que je puisse écrire précisément quand il vous plaît d'imprimer? On *vous demande* si je travaille, on *vous* tourmente, on *vous* interroge? *c'est vous seul qui vous tourmentez; cela n'intéresse que vous.*

(1) Cette lettre a paru à la tête de la première édition d'*Ernestine*.

Non, assurément, mes lettres ne sont pas faites, elles ne sont pas même avancées. Vous me pressez en vain; je ne veux point fixer un temps, dans la crainte de manquer à ma parole, ou de me gêner beaucoup pour la tenir; mon habitude est de ne prendre jamais d'engagemens.

La petite histoire d'Ernestine est prête, il est vrai, je consens à vous la donner; mon dessein étoit de la placer ailleurs, n'importe. Mais l'Abeille déjà insérée dans un journal; mais Marianne, dont la moitié a paru; mais les lettres de Zelmaïde... Que voulez-vous faire de ces morceaux détachés? si l'on vous demande à propos de quoi je me suis avisée de suivre l'histoire de Marianne, que ré-

pondrez-vous ? faudra-t-il conter à tout le monde l'espèce de pari qui me fit imiter le style de M. de Marivaux, dans un temps où n'ayant jamais rien écrit, je n'en avois point un à moi ? c'est une plaisanterie de société, une folie de ma jeunesse. M. de Marivaux connoissoit cette suite de son ouvrage, on en imprima la moitié de son consentement, et l'autre resta, par l'interruption du Journal où elle devoit être insérée.

Avec un air doux, un naturel honnête, vous êtes raisonnablement entêté ; puisque vous m'impatientez pour avoir ces misères-là, je ne prétends pas vous désobliger. Imprimez donc, M. Humblot, passez-en votre fantaisie ; voilà le manuscrit d'Er-

nestine, je le regrette un peu : je ne le destinois point à accompagner ces espèces de fragmens, mais enfin je vous l'abandonne. Je vous souhaite le bonjour, et un heureux succès.

HISTOIRE
D'ERNESTINE.

UNE étrangère arrivée depuis trois mois à Paris, jeune, bien faite, mais pauvre et inconnue, habitoit deux chambres basses au faubourg Saint-Antoine : elle s'occupoit à broder, et vivoit de son travail. Revenant un soir de vendre son ouvrage, elle se trouva mal en rentrant dans sa maison : on s'efforça vainement de la secourir, de la ranimer; elle expira sans avoir repris ses sens, ni laissé apercevoir aucune marque de connoissance.

Ses voisines, effrayées de ce terrible accident, remplirent sa triste demeure de cris et d'exclamations; elles s'appeloient les unes et les autres, et se répétoient : Christine, hélas ! la pauvre Christine !

Une bourgeoise, dont le jardin se terminoit au mur de la maison d'où s'élevoit ce bruit, attirée par le désir d'être utile

à celles qui gémissoient si haut, fut elle-même s'informer de la cause de leurs clameurs ; on l'en instruisit. Pendant qu'on lui parloit, ses yeux se fixèrent sur une petite fille âgée de trois ou quatre ans : cette innocente créature pleuroit près de la morte, l'appeloit, la tiroit par sa robe, et lui crioit : Ma mère, éveillez-vous ! ma mère, éveillez-vous donc !

Le cœur de la sensible voisine s'émut à ce spectacle : elle s'avança, prit la petite dans ses bras, la caressa, essuya ses larmes. La beauté de l'enfant redoubla son attendrissement. Elle envoya chercher un homme de justice, donna de l'argent pour faire inhumer l'étrangère. Ayant rempli toutes les formalités nécessaires au dessein de se charger de la jeune orpheline, elle la prit par la main et la conduisit chez elle.

Celle dont le bon cœur éclatoit par cet acte d'humanité, se nommoit madame Dufresnoi, veuve d'un marchand peu riche ; elle s'étoit arrangée avec la famille de son mari. Contente de trois mille li-

vres de rentes viagères, elle venoit d'abandonner à des enfans d'un premier lit des droits assez considérables sur leur succession. Ce procédé généreux lui procura la satisfaction de voir établir convenablement les filles d'un honnête homme dont elle chérissoit la mémoire.

La petite étrangère s'appeloit Ernestine. Elle étoit allemande, et ne paroissoit pas née dans la bassesse. Elle s'exprimoit difficilement en français. A force de l'interroger, on comprit par ses discours qu'un méchant mari avoit contraint l'infortunée Christine à quitter sa maison et sa patrie, et jamais on n'en apprit davantage.

Ernestine pleura sa mère, la demanda souvent dans les premiers jours qui suivirent sa mort. Elle l'oublia, grandit, se forma, devint belle : sa taille svelte et légère, des yeux noirs, pleins de feu, de beaux cheveux cendrés, des dents blanches et bien rangées, un souris doux et tendre, des grâces, un esprit naturel, la rendoient, à douze ans, une fille char-

mante. Elle reçut une éducation simple, apprit à chérir la sagesse, à regarder l'honneur comme sa loi suprême : mais vivant très-retirée, ses idées ne purent s'étendre ; elle n'acquit aucune connoissance du monde, et conserva long-temps cette tranquille et dangereuse ignorance des vices, qui, éloignant de notre esprit la crainte et la triste défiance, nous porte à juger des autres d'après nous-mêmes, et nous fait regarder tous les humains comme des créatures disposées à nous chérir et à nous obliger.

Madame Dufresnoi, tendrement attachée à cette jeune personne, songeoit avec douleur à l'état où elle se trouveroit peut-être un jour : que feroit Ernestine, si la mort de son amie la laissoit sans secours? Ne pouvant assurer son sort, elle voulut au moins lui donner un talent capable de lui procurer les besoins de la vie et même avec un peu d'aisance. Elle choisit la miniature, et fit venir chez elle un peintre, pour lui apprendre le dessin. Attentive, intelligente et docile,

Ernestine s'appliqua, montra de grandes dispositions, les cultiva, fit des progrès, et promettoit de devenir habile, quand madame Dufresnoi, attaquée d'une fièvre maligne, fut en peu de momens réduite à la dernière extrémité : elle mourut le cinquième jour de sa maladie.

Henriette Duménil, sœur du peintre qui montroit à Ernestine, étoit liée d'amitié avec madame Dufresnoi ; elles logeoient près l'une de l'autre et se voyoient assez souvent. Henriette avoit environ trente ans; élevée par une de ses parentes, femme riche et répandue dans le monde, elle joignoit à un naturel fort aimable cet agrément que donne l'habitude de vivre au milieu d'un cercle poli. Point de bien, peu de beauté, beaucoup d'esprit, l'éloignoient du mariage. La bonté de son caractère, l'honnêteté de ses mœurs, et sa probité connue, lui attachoient de sincères et de constans amis.

Henriette ne quitta pas madame Dufresnoi pendant sa maladie, et quand il en fut temps, elle arracha la désolée

Ernestine d'auprès de son lit, la conduisit chez sa parente, et s'enferma avec elle dans son appartement. Elle laissa couler ses larmes, en répandit aussi, et lui accorda cette douceur nécessaire à un cœur affligé : cette liberté de se plaindre, de gémir, que des consolateurs insensibles ou mal-adroits croyent devoir gêner, restreindre, nous ôter même ; ce zèle approche de la dureté : une tranquille raison, de vains discours, de froides considérations blessent une ame accablée du poids de sa douleur. Eh ! d'où vient, eh! pourquoi vouloir persuader à un malheureux que le trait dont il se sent déchirer doit à peine laisser des traces de son passage ?

Henriette, nommée exécutrice-testamentaire par madame Dufresnoi, s'acquitta fidèlement de cet office. On vendit les meubles et les effets au profit d'Ernestine, et on plaça sur sa tête une somme de huit mille livres, qu'ils rapportèrent. Il falloit lui chercher un asile décent et convenable ; Henriette ne pou-

voit la garder. M. Duménil attaché à son élève, engagea sa femme à la prendre chez elle. Cet honnête homme se contenta d'une très-petite pension; promit de cultiver ses dispositions et de la rendre capable de se soutenir par son talent. Ernestine accepta ses offres avec reconnoissance, et deux mois après la mort de sa bienfaitrice Henriette la conduisit dans la maison de son frère.

La douleur d'Ernestine étoit plus profonde qu'on ne devoit l'attendre d'une personne de son âge : elle pleuroit madame Dufresnoi, elle la pleuroit amèrement, sans pourtant envisager toutes les conséquences de la perte qu'elle faisoit en elle. Ses larmes avoient pour objet le regret d'être à jamais séparée d'une femme douce, bonne, attentive ; d'une tendre, d'une indulgente compagne. Madame Duménil n'étoit pas d'un caractère à la dédommager de sa première amie : légère, étourdie, folle même, elle rioit de tout, ne s'intéressoit à rien ; confondoit la tristesse avec l'humeur, et ne

voyoit dans une personne affligée qu'une personne ennuyeuse.

Cette femme, âgée de vingt-six ans, avoit un goût décidé pour la dissipation et l'amusement : très-bornée dans ses dépenses, elle ne pouvoit se procurer les plaisirs dont elle étoit avide, ni consentir à s'en priver. Elle chercha les moyens de satisfaire ses désirs malgré son peu de fortune, et devint l'amie complaisante de plusieurs femmes d'une conduite peu exacte. M. Duménil, bon, simple, occupé de son talent, du soin de ménager une poitrine délicate, une santé foible et souvent languissante, laissoit vivre sa femme à sa propre fantaisie. Une gouvernante âgée et raisonnable, conduisoit la maison, avoit de grandes attentions pour son maître. Madame Duménil alloit au spectable, à la promenade, soupoit dehors, rentroit tard, dormoit une partie du jour, et comme son mari ne le trouvoit point mauvais, rien ne l'engageoit à se contraindre. L'élève de M. Duménil, appliquée à son étude, la rencontroit à

peine deux fois en un mois ; et quand elles se parloient, c'étoit avec politesse, mais avec une mutuelle indifférence.

Ernestine passa trois années chez son maître, sans que rien troublât la paisible uniformité de sa vie. Parvenue au degré de perfection où M. Duménil pouvoit la conduire, un goût naturel lui fit passer de bien loin ses leçons : il s'en aperçut avec plaisir. Comme il étoit souvent malade, incapable de travailler lui-même, il pensa à faire connoître le talent de son écolière : il engagea plusieurs de ses amis à se laisser peindre par elle, et ces essais commencèrent à lui donner de la réputation.

Un jour que seule dans le cabinet de M. Duménil, elle achevoit les ornemens d'une miniature qu'il devoit livrer incessamment, elle entendit ouvrir la porte, se tourna, vit un homme dont la parure et l'air distingué pouvoient attirer l'attention : par une suite de l'application d'Ernestine à son ouvrage, elle fut seulement frappée de trouver en

lui l'original du portrait auquel elle travailloit. Elle le salua sans lui parler, une simple inclination, un signe de sa main l'invitèrent à s'asseoir ; il obéit en silence. Ernestine fixa ses regards sur lui, les baissa ensuite sur la miniature, et pendant assez long-temps ses yeux se promenèrent alternativement sur l'aimable Cavalier et sur son image.

Cette singularité causa autant de plaisir que de surprise au marquis de Clémengis. Il venoit presser M. Duménil de lui donner ce portrait ; une dame l'attendoit avec impatience. Il avoit cru trouver le peintre dans ce cabinet où il travailloit ordinairement : y voir à sa place une fille charmante, occupée à considérer ses traits, si parfaitement attachée à contempler son image, qu'elle sembloit se plaire à la regarder, c'étoit une espèce d'aventure, simple, mais agréable : elle l'amusa, l'intéressa, et lui fit une impression très-vive.

Pendant qu'Ernestine continuoit à

comparer l'original et la copie, le Marquis admiroit les grâces répandues sur toute sa personne. Impatient de l'entendre parler, il souhaitoit que son éducation et son esprit répondissent à une figure si séduisante. Il alloit commencer l'entretien, quand M. Duménil arriva, et lui fit de longues excuses sur ce qu'il ne pouvoit encore livrer le portrait. Le Marquis, déjà moins pressé de le donner, interrompit le peintre; et voulant se procurer encore la douceur de voir les yeux d'Ernestine se fixer sur les siens, il feignit de n'être pas content, trouva des défauts de ressemblance, de dessin, de coloris : comme il blâmoit au hasard, la jeune élève de M. Duménil ne put s'empêcher de rire de ses observations.

Le Marquis la pria d'examiner avec attention s'il se trompoit. Elle le voulut bien. Il se plaça vis-à-vis d'elle; et après y avoir mis toute son application, Ernestine jugea la copie parfaite. M. de Clémengis s'obstina; elle ne céda point : le son de sa voix, la justesse de ses

expressions, un peu de vivacité excitée par les fausses remarques du Marquis, achevèrent de l'enchanter. Il demanda une copie de son portrait, exigea qu'elle fût entièrement de la main d'Ernestine. Le peintre le promit. M. de Clémengis, manquant enfin de prétexte pour prolonger le plaisir de rester avec Ernestine, sortit à regret de ce cabinet ; et M. Duménil l'accompagnant jusqu'à son carrosse, satisfit sa curiosité, en l'instruisant du sort de son élève.

Celui que le hasard venoit d'offrir aux yeux d'Ernestine joignoit à mille agrémens extérieurs un caractère rare, et peut-être un peu singulier. M. de Clémengis, descendu d'une maison ancienne et distinguée, n'étoit pas né riche : ses espérances de fortune dépendoient de la révision d'un procès, sollicitée depuis près d'un siècle par ses pères. Son bonheur avoit placé dans le ministère un de ses proches parens. Chéri de cet homme puissant, le Marquis jouissoit de tous les avantages attachés à la faveur; mais il n'en abusoit

pas. Plus sensible que vain, plus libéral que fastueux, son ame noble et délicate apprécioit la grandeur et la richesse par le pouvoir qu'elles donnent de faire des heureux. Un naturel doux et tendre le portoit à désirer des amis ; il trouvoit des flatteurs, les servoit, et les dédaignoit : il découvroit un sentiment intéressé dans tous ceux dont il se voyoit caressé. L'amour même ne lui donnoit point de plaisirs sans mélange : s'il goûtoit un instant la satisfaction de se croire choisi, préféré, d'importunes demandes, des sollicitations pressantes et réitérées lui laissoient bientôt apercevoir que son crédit attiroit autant que sa personne. Depuis long-temps il cherchoit en vain un cœur capable de l'aimer pour lui-même, et s'affligeoit de ne pouvoir le trouver.

Pendant qu'Ernestine s'occupoit à copier le portrait du Marquis, elle recevoit sa visite tous les matins, et n'attribuoit son assiduité qu'au motif dont il la couvroit. Rien n'avoit préparé son esprit à la défiance ; elle ignoroit le danger où

la vue d'un homme aimable pouvoit l'exposer, et la simplicité de ses idées la laissoit dans une parfaite sécurité. Quand on n'a jamais senti le désir de plaire, on plaît long-temps sans s'en apercevoir ; et l'amour qui se cache, ressemble tant à l'amitié, qu'il est facile de s'y méprendre.

M. de Clémengis, chaque jour plus charmé d'Ernestine, voyoit avec chagrin que l'ouvrage avançoit : pour se conserver le plaisir d'aller souvent chez le peintre, il résolut d'apprendre un art qu'il commençoit à aimer. M. Duménil, foible alors, condamné à périr bientôt d'un mal incurable, se trouvoit rarement en état de diriger les essais du Marquis : sa charmante élève fut chargée de ce soin. Elle apprenoit à cet écolier docile à tenir, à guider ses crayons ; lui enseignoit à imiter les traits qu'elle-même formoit : souvent elle rioit de sa mal-adresse, quelquefois elle le grondoit, l'accusoit de peu d'intelligence, se plaignoit de ses distractions ; et lui montrant deux petites filles qui dessinoient dans la même chambre,

elle lui reprochoit de profiter moins de ses leçons que ces enfans.

Jamais le Marquis n'avoit passé de momens si agréables; la douceur de s'entretenir familièrement avec une fille de seize ans, belle sans le savoir, modeste sans affectation, amusante, vive, enjouée; à laquelle son rang, sa fortune, ou son crédit n'imposoient aucun égard, qui laissoit paroître une joie naturelle à son aspect, dont l'innocence et l'ingénuité rendoient tous les sentimens libres et vrais; être assis tout près d'elle, la nommer sa maîtresse, lui voir prendre une espèce d'autorité sur lui, s'empresser à la contenter, à lui plaire sans en avouer le dessein, se flatter d'y réussir, c'étoit pour le marquis de Clémengis une occupation si intéressante, qu'insensiblement il devint incapable de goûter tous ces vains amusemens dont l'oisiveté cherche à se faire des plaisirs.

Madame Duménil, que l'état fâcheux de son mari forçoit à rester chez elle, s'aperçut de l'amour du Marquis; elle

lui montra une humeur complaisante, eut de longs entretiens avec lui, gagna sa confiance, entra dans ses vues; et, contente de sa générosité, elle commença à traiter Ernestine comme une personne dont elle se reprochoit d'avoir long-temps négligé la société. Elle lui fit de tendres caresses, voulut connoître ses besoins, ses désirs, s'empressa à les satisfaire. Chaque jour rendoit la situation d'Ernestine plus douce et plus agréable; sa reconnoissance lui fit oublier la longue froideur de cette femme: ses bontés la touchèrent; elle lui pardonna une légèreté d'esprit, dont, après tout, elle n'avoit jamais souffert. Quand les défauts des autres ne nous nuisent pas, il est rare qu'ils nous choquent beaucoup. Comme madame Duménil étoit gaie, complaisante, et qu'un secret intérêt l'engageoit à se faire aimer d'Ernestine, elle inspira aisément de l'amitié à une fille sensible, qui croyoit tenir d'elle l'aisance dont elle commençoit à jouir.

M. Duménil touchoit à ses derniers

momens ; la certitude de sa mort faisoit couler les larmes de sa tendre élève , et souvent le Marquis la trouvoit tout en pleurs. Une vive inquiétude se mêloit à son chagrin : Henriette partie depuis deux mois pour la Bretagne , cessa tout-à-coup de lui donner de ses nouvelles ; elle lui manquoit dans un temps où ses conseils lui devenoient nécessaires. Ernestine lui écrivit plusieurs fois , et ne reçut aucune réponse. Ce silence l'affligea : son amie étoit-elle malade ? négligeoit-elle de l'instruire du parti qu'elle devoit prendre après la mort de son maître ? Elle en parla à madame Duménil , qui la rassura sur la santé d'Henriette , et la gronda doucement de lui demander des avis dont elle n'avoit pas besoin. Me croyez-vous capable de vous abandonner , lui dit-elle d'un ton affectueux ; songez-vous à me quitter? Non, ma chère Ernestine , nous ne nous séparerons point ; vous partagerez ma fortune , elle est peut-être assez étendue pour vous rendre heureuse. J'ai des ressources qui

vous sont inconnues. Gardez le silence sur ce secret ; cessez de vous alarmer, et ne regrettez plus les avis d'Henriette ; ils ne pourroient que déranger le plan tracé pour votre bonheur.

Ces discours, souvent répétés, dissipèrent l'inquiétude d'Ernestine ; mais son cœur fut blessé de l'oubli d'Henriette. En partant elle lui avoit promis de s'intéresser toujours à son sort, de lui procurer un asile, si son frère mouroit. Elle ne pouvoit accorder un procédé si froid avec le caractère d'Henriette : mais l'attachement qu'elle prenoit pour madame Duménil affoiblit peu-à-peu ce chagrin, et, sans le vouloir, le Marquis aida lui-même à l'en distraire.

Le temps approchoit où M. de Clémengis alloit s'éloigner; le régiment qu'il commandoit, venoit de passer en Italie, il falloit bientôt partir pour s'y rendre. Malgré ses efforts, Ernestine s'aperçut de sa tristesse ; rêveur, inquiet, il gardoit un morne silence ; le changement de son humeur la surprit, et ses distrac-

tions la fâchèrent. Il passoit le temps de sa leçon à soupirer, à se plaindre d'une douleur intérieure, d'une peine secrète et violente. Ernestine se sentit touchée de l'état où elle le voyoit ; elle lui en demanda la cause avec intérêt, le pressa de la lui confier : mais voyant que ses questions le rendoient plus triste encore, elle cessa de l'interroger, sans cesser de s'occuper de son chagrin ; elle y pensoit à tous momens, attendoit impatiemment l'heure où le Marquis devoit venir ; portoit sur lui des regards curieux et attentifs, et le trouvant toujours sombre, elle baissoit les yeux, craignoit de rencontrer les siens, n'osoit lui parler, et se demandoit tout bas : qu'a-t-il donc ? je le croyois si heureux ! hélas ! auroit-il cessé de l'être ?

Pendant qu'elle partageoit la douleur du Marquis, sans en connoître le principe, il s'occupoit du soin généreux de fixer pour jamais son sort, de le rendre heureux et indépendant, Madame Du-

ménil, engagée par une grande récompense, à paroître répandre sur son amie les biens dont M. de Clémengis alloit la faire jouir, ne pouvoit comprendre l'étrange conduite d'un amant si libéral et si discret.

Comment espérez-vous toucher le cœur d'Ernestine, lui disoit-elle, si vous lui cachez la passion qu'elle vous inspire? vous l'enrichissez, et vous voulez lui laisser ignorer votre amour et vos bienfaits? Ah! puisse-t-elle les ignorer toujours ces bienfaits, répondit-il! je veux lui plaire et non pas la séduire; la rendre libre, et jamais la contraindre ou l'asservir : j'aime à la voir me montrer une innocente affection, s'attacher à moi sans dessein, sans projet, sans crainte, sans espérance. Un tendre intérêt se peint dans ses yeux depuis qu'elle s'aperçoit de ma tristesse : elle m'aime peut-être! imposerois-je des lois à cette fille charmante? En excitant sa reconnoissance, je gênerois son inclination, je

m'ôterois la douceur de penser que je possède un cœur qui ne prise en moi que moi-même.

M. de Clémengis répéta alors à madame Duménil toutes les instructions qu'il lui avoit déjà données, sur la façon dont elle se conduiroit après la mort de son mari. Elle promit de se conformer à ses intentions; de garder fidèlement son secret, et de lui apprendre par ses lettres, ce qu'Ernestine penseroit du changement de sa situation. Peu de jours après cet entretien, M. de Clémengis fut contraint de s'éloigner. Le lendemain de son départ, à l'heure où il se rendoit ordinairement chez Ernestine, elle reçut de sa part une boîte fort riche, elle renfermoit le portrait que M. Duménil avoit fait du Marquis, et ce billet:

Le Marquis de Clémengis, à Ernestine.

« Je vous quitte, ma charmante maîtresse; un devoir indispensable m'arrache à la douceur de vous voir, de profiter

de vos soins, de vos bontés; mais je n'oublierai point vos leçons : pendant une longue et triste absence, ma seule consolation sera de me les rappeler. Dans vos momens de loisir, daignez vous occuper à regarder ce portrait, à le copier; multipliez l'image d'un ami dont le cœur vous est tendrement attaché; conservez son souvenir, et souhaitez quelquefois de le revoir. »

Ernestine sentit de l'émotion et de la douleur en lisant ce billet. Pourquoi M. de Clémengis s'éloignoit-il sans prendre congé d'elle, sans lui dire qu'il partoit? Elle lut plusieurs fois sa lettre, toujours révoltée du mystère de sa conduite : insensiblement elle s'attendrit, le regret succéda au dépit. Elle s'étoit fait une douce habitude de voir le Marquis, de lui parler, de passer des heures entières avec lui; quelle privation! elle perdoit jusqu'au plaisir de l'attendre.

Ses yeux mouillés de quelques larmes, s'attachèrent sur le portrait; elle le considéra long-temps, mais ne l'examinant

plus en artiste, elle trouva que M. de Clémengis avoit eu raison de se plaindre de cet ouvrage. Voilà ses traits, disoit-elle, sa physionomie; mais où est l'ame, la vivacité de cette physionomie? où sont ces regards si doux où l'amitié se peint? Combien d'agrémens négligés! est-ce là ce souris fin et tendre, cet air de bonté; de grandeur? où sont tant de grâces dont j'aperçois à peine une foible esquisse? En parlant, Ernestine repoussoit tous les dessins qui étoient sur sa table, cherchoit ses crayons; et, remplie de l'idée du Marquis, elle se flattoit d'en tracer de mémoire une image plus exacte.

Ce travail intéressant fut interrompu peu de jours après par la mort du pauvre Duménil. Ernestine tendrement attachée à cet homme, le regretta sincèrement. Sa veuve, pressée d'abandonner un lieu propre à exciter la tristesse, sentiment qu'elle craignoit, se hâta de charger un de ses parens du soin de ses affaires, et dès que la bienséance le lui permit, elle se rendit avec Ernestine à trois lieues de

Paris, dans une maison charmante. Plusieurs valets, prévenus de leur arrivée, se présentèrent pour les recevoir, et s'empressèrent à les servir.

Ernestine pleuroit encore; elle se rappeloit sans cesse la douceur et l'amitié que son maître lui avoit toujours montrées ; cependant l'aspect riant et magnifique de ce beau séjour suspendit son chagrin : les appartemens, les jardins, la vue, l'émail et le parfum des fleurs, tout surprit ses sens, tout charma ses regards : Eh ! qui vous a donc prêté cette agréable demeure, dit-elle à son amie ? ceux qui l'habitent doivent se trouver bien heureux !

Si la liberté d'y vivre vous paroît un bonheur, répondit madame Duménil, jouissez-en, ma chère amie, et ne craignez pas de le perdre : je dispose actuellement d'une fortune assez considérable : cette jolie terre en fait partie, et vous en êtes la maîtresse. Alors elle lui conta une petite histoire, adroitement préparée pour lui persuader que son mariage, con-

tracté malgré ses parens, l'avoit privée de ses biens pendant la vie de son mari.

Rien ne portoit Ernestine à douter de la sincérité de cette femme ; elle ne connoissoit ni les lois, ni les usages : elle la crut sans hésiter, la félicita de l'heureux changement de sa situation, et se sentit vivement touchée des assurances que madame Duménil lui donnoit de partager avec elle toutes les douceurs de son nouvel état.

Pour contenter son amie, Ernestine fut obligée d'occuper le plus bel appartement, d'accepter de riches présens, de se prêter aux soins d'une femme de chambre destinée à la servir seule : il fallut se laisser parer. Madame Duménil dirigea l'emploi de son temps, et voulut obstinément que sa toilette en remplît une partie. On lui apprit à relever ses charmes par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat : insensiblement cet art lui devint facile et agréable ; elle se plut, elle s'aima même ; mais [illegible] fut avec une modération dont son heureux naturel la

rendoit capable en tout. Un maître à danser vint lui enseigner à développer les grâces de sa personne : on lui donna des leçons de musique, ses mains adroites s'accoutumèrent bientôt à parcourir les touches d'un clavecin : une oreille parfaite la conduisit en peu de temps à unir les sons de sa voix légère à leur harmonie. Le désir de plaire à madame Duménil aidoit beaucoup à ses progrès ; souvent aussi elle étoit animée par le plaisir de penser qu'à son retour le marquis de Clémengis la trouveroit plus instruite, plus aimable, plus digne de son amitié.

En s'éloignant d'Ernestine, cet amant délicat s'étoit proposé de lui écrire souvent ; mais éprouvant une extrême difficulté à le faire sans se livrer à toute la tendresse de son cœur, il se contentoit de recevoir des lettres de madame Duménil. Elles l'instruisoient chaque semaine de la santé d'Ernestine et de ses occupations : il apprit avec ravissement qu'elle employoit tous les momens dont elle disposoit, à commencer des copies de

son portrait, ou à retoucher celui qu'elle s'obstinoit à faire sans modèle.

Deux personnes qui pensent différemment, ne se trouvent pas également heureuses en jouissant des mêmes avantages. Madame Duménil, gênée par ses promesses, regrettoit souvent ses anciennes amies et la vie bruyante de la ville. Ses amusemens se bornoient à de longues promenades ; une jolie voiture, un très-bel attelage, lui servoient à parcourir toutes les campagnes des environs. Quelquefois elle se repentoit de s'être engagée à tenir une conduite si peu conforme à son goût : mais les avantages qu'elle retiroit de sa complaisance, et l'espoir de retourner à Paris au commencement de l'hiver, lui aidoient à supporter l'ennui de sa solitude.

Ernestine, accoutumée à la retraite, vivoit parfaitement contente. Tout dans la nature présentoit à ses yeux un spectacle agréable et intéressant : le lever de l'aurore, le soir d'un beau jour, les bois, les prés, le chant des oiseaux, les productions variées de la terre [illegible] offroient à son

esprit paisible, ou des objets de plaisir, ou le sujet d'une tendre rêverie. Son penchant pour M. de Clémengis animoit son cœur sans le troubler ; lui faisoit goûter une partie des douceurs que donne le sentiment, sans y mêler l'agitation violente qui s'élève des passions : elle souhaitoit de revoir le Marquis ; mais une impatiente ardeur ne rendoit pas ce désir un mouvement pénible. Dans cette position tranquille, qui pouvoit engager Ernestine à porter ses vues au-delà des apparences ? une situation heureuse ne conduit point à réfléchir ; pourquoi voudroit-on approfondir la cause du bonheur dont on jouit ? Le bien-être nous paroît un état naturel ; son interruption nous trouble, nous agite ; le malheur nous instruit, étend nos idées, rend notre ame inquiète et notre esprit actif, parce que la douleur nous fait chercher en nous-mêmes des forces pour la supporter, ou des ressources pour nous en affranchir.

Dès l'ouverture de la campagne, les préliminaires de la paix étoient avancés,

les armées n'avoient ordre que de s'observer ; vers le milieu de l'été elles reçurent celui de se séparer, et nos troupes repassèrent les monts. Le Marquis de Clémengis, resté malade à Turin, n'arriva à Paris qu'au commencement de l'automne. Après s'être acquitté de ses devoirs les plus pressans, il céda au désir de revoir l'objet de sa tendresse, et partit pour la riante habitation que sa générosité avoit rendue le domaine d'Ernestine.

Elle étoit seule quand on lui annonça le Marquis ; à son nom, elle poussa un cri de joie, se leva, courut à sa rencontre, lui fit mille questions, et laissa paroître ingénument tout le plaisir qu'elle sentoit de le revoir.

Emu, pénétré de cet accueil, M. de Clémengis resta un peu de temps sans parler : il considéroit Ernestine avec autant d'étonnement que de satisfaction. Elle s'étoit toujours offerte à ses regards dans un négligé propre, mais simple, devant son éclat à sa fraîcheur, à la régularité de ses traits, à ses agrémens na-

turels : ses charmes relevés par mille grâces nouvelles, l'aisance de ses mouvemens, la noblesse de sa figure, cette dignité imposante, dont l'innocence décore la beauté, inspirèrent autant de respect que de surprise à M. de Clémengis. Il crut voir cette charmante fille pour la première fois ; elle lui parut née dans l'état où sa générosité l'avoit placée. Parée de ses dons, environnée de ses bienfaits, elle ne lui devoit point de reconnoissance, elle ignoroit ses obligations; rien ne l'asservissoit, rien ne l'humilioit aux yeux d'un homme qui, loin d'oser lui vanter ses soins, craignoit de les laisser paroître, et s'interrogeoit souvent pour s'assurer s'il ne se trompoit pas lui-même au motif qui le portoit à les prendre.

Pendant plusieurs jours le Marquis conserva un air timide et embarrassé auprès d'Ernestine ; il hésitoit en la nommant sa maîtresse, il avoit peine à reprendre avec elle ce ton familier et gai de leurs premiers entretiens : peu-à-peu

sa position devint gênante. Avant son départ, occupé seulement du désir de plaire, incertain des sentimens qu'il inspiroit, le doute lui laissoit la force de cacher les siens : mais voir Ernestine sensible, et n'oser le paroître lui-même; lire dans ses yeux attendris les plus douces expressions de l'amour, et se taire; quelle contrainte, quel supplice pour un amant passionné, qui goûtoit enfin un bien si long-temps souhaité, celui d'être aimé, véritablement aimé !

Sa fortune dépendante encore d'une contestation difficile à terminer; la nécessité de ménager la faveur d'un parent dont l'amitié méritoit sa reconnoissance, le monde, les préjugés reçus : tout élevoit une barrière insurmontable entre Ernestine et lui. Il ne songeoit point à la franchir : l'honnêteté de son cœur, la noblesse de ses principes, ne lui permettoient pas non plus d'avilir une fille estimable, de mettre un prix honteux à des dons qu'elle n'avoit point exigés. S'arracher au plaisir de la voir, c'étoit un

moyen de recouvrer sa tranquillité : mais la dureté de ce moyen le révoltoit. Si quelquefois il consentoit à s'affliger lui-même, à s'éloigner, la certitude d'être aimé l'arrêtoit : comment se résoudre à chagriner l'aimable, la sensible Ernestine ! L'éviter, la fuir ; elle ! qui dans la simplicité de son cœur s'attachoit tous les jours plus fortement à lui ; que penseroit-elle d'un ami bizarre et cruel ? quelles seroient ses idées ? Mépriseroit-elle son inconstance, en seroit-elle touchée ? Oui sans doute : il ne pouvoit se dissimuler que sa présence n'excitât la joie d'Ernestine ; ah ! comment l'en priver, quand elle étoit peut-être devenue nécessaire au bonheur de sa vie !

Cette dernière considération fut si puissante sur l'esprit de M. de Clémengis, qu'elle fixa ses résolutions. Il ne changea point de conduite avec Ernestine ; elle n'aperçut en lui qu'un ami sincère, assidu, complaisant, empressé à lui préparer des amusemens, et content d'être admis à les partager.

Les momens qu'ils passoient ensemble, s'échappoient avec rapidité : amans secrets, amis avoués, le désir de se plaire, de tendres soins, de délicates attentions, entretenoient le charme inexprimable de ce commerce intime et délicieux. Ernestine en goûtoit les douceurs sans crainte et sans inquiétude ; mais un bonheur si grand devoit être cruellement troublé, et le temps approchoit où la perte de l'heureuse ignorance qui le lui procuroit, alloit le détruire.

Madame Duménil, peu capable de distinguer les caractères, ne connoissoit ni les sentimens, ni les véritables intentions de M. de Clémengis : en s'engageant à seconder ses desseins, elle espéroit jouir des plaisirs qu'un amant prodigue rassembleroit autour de sa maîtresse. Une maison ouverte, un cercle nombreux, d'amusans soupers, des fêtes continuelles, offroient à son idée la plus riante perspective : trompée dans son attente, elle prit de l'humeur, se plaignit au Marquis de l'ennuyeuse retraite où

elle vivoit; l'avertit qu'elle ne pouvoit la supporter plus long-temps, et menaça de quitter Ernestine, si elle passoit l'hiver à la campagne.

Le dessein de M. de Clémengis n'étoit pas de l'y laisser; il avoit fait meubler une maison à Paris, pour elle : mais ne voulant point répandre sa jeune amie dans le monde, il se repentoit de s'être confié à une femme si peu raisonnable. Il falloit, ou la contenter, ou la séparer d'Ernestine. De nouvelles libéralités et beaucoup de condescendance appaisèrent madame Duménil : elle revint à Paris, et conduisit Ernestine au faubourg Saint-Germain, dans une maison peu spacieuse, mais fort ornée. Deux jours après leur arrivée, elle lui porta à sa toilette plusieurs bijoux à son usage, et un écrin rempli de pierreries.

Ce présent toucha Ernestine comme une nouvelle preuve de l'attentive amitié de madame Duménil; mais sa magnificence ne l'éblouit point : elle commençoit à s'accoutumer à la richesse, à l'é-

clat; et comme elle ne souhaitoit pas d'exciter l'envie, elle étoit bien éloignée de mettre à la possession de ces brillantes bagatelles le prix que le commun des femmes y attache.

Madame Duménil la pressa de s'en parer; et se rappelant que le Marquis étoit à Versailles, elle se hâta de profiter de son absence pour mener Ernestine à l'Opéra. Son projet étoit de lui inspirer le goût des plaisirs qu'elle-même préféroit, et de contraindre M. de Clémengis à lui laisser la liberté d'en jouir.

La nouveauté des objets attira toute l'attention d'Ernestine; elle ne s'aperçut point qu'elle fixoit les regards d'une foule de spectateurs, charmés de la voir et surpris de ne pas la connoître. Une riche parure, peu de rouge, beaucoup de modestie; la figure décente de madame Duménil, l'air noble de sa jeune compagne, les firent passer pour des femmes nouvellement arrivées de province. Tous les yeux s'attachèrent sur Ernestine. En sortant de sa loge, elle se vit entourée et

presque pressée par l'indiscrète curiosité d'un essaim de ces importuns enfans, abandonnés trop tôt à leur propre conduite, souvent embarrassés d'eux-mêmes, et toujours incommodes aux autres.

Parvenue au pied de l'escalier, où plusieurs femmes attendoient leurs voitures, Ernestine reconnut parmi elles mademoiselle Duménil, qu'elle croyoit encore en Bretagne : la voir, s'écrier, percer la foule, courir à elle, l'embrasser, répéter : Henriette, ma chère Henriette ! ce fut l'effet d'un mouvement si rapide, que sa compagne ne put ni le prévenir ni l'arrêter.

Henriette, embarrassée, loin de répondre aux caresses d'Ernestine, paroissoit vouloir s'en défendre, la repoussoit doucement : Y songez-vous, Mademoiselle, est-ce le temps, le lieu, lui disoit-elle ? eh ! pourquoi ce feint empressement après un si long oubli ? Retirez-vous, je vous en prie, tout nous sépare à présent, et vous ne devez pas regretter la perte d'une inutile amie.

La perte d'une amie ! répéta Ernestine ; eh ! d'où vient ? eh ! comment l'ai-je perdue ? Quoi, ma chère Henriette, vous ne m'aimez plus ? vous avouez que vous ne m'aimez plus ! Je vous plains, Mademoiselle, dit Henriette, c'est vous aimer encore, c'est vous aimer autant que la différence actuelle de nos sentimens peut me le permettre. Et la regardant d'un air attendri : Aimable et malheureuse fille, ajouta-t-elle fort bas, est-ce bien vous ? quel éclat, mais quel foible dédommagement de celui dont brilloit la simple, l'innocente élève de mon frère ! Une dame qui l'accompagnoit, l'appelant alors pour sortir, elle la suivit, et laissa Ernestine étonnée, confuse et presque immobile.

Madame Duménil n'avoit osé s'approcher de sa belle-sœur. En retournant chez elle, un peu d'inquiétude lui faisoit garder le silence : elle attendoit qu'Ernestine parlât, et vouloit juger par ses discours de ceux d'Henriette. Il lui paroissoit impossible qu'elle [illegible] le entretien si

court eût produit de grands éclaircissemens : mais son amie se taisoit, soupiroit ; et la consternation où elle la voyoit lui causoit un véritable embarras.

Occupée à se répéter les expressions d'Henriette, à en pénétrer le sens, Ernestine s'abîmoit dans cette rêverie pénible où la foule des idées ne permet pas d'en apercevoir une distincte et de s'y arrêter. Henriette me plaint, dit-elle enfin, *tout nous sépare !* les bienfaits dont vous m'avez comblée ont blessé ses regards ; *leur éclat ne convient point à l'élève de son frère ! Malheureuse fille*, s'est-elle écriée ! Eh ! d'où naît cette compassion si différente de celle que je lui inspirois autrefois ? Hélas ! j'ai toujours excité la pitié ; pourquoi ce sentiment m'humilie-t-il aujourd'hui ? Dès mes plus jeunes ans, abandonnée au soin de la providence, recueillie par des mains bienfaisantes, j'ai dû ma subsistance et mon éducation à la généreuse amitié de madame Dufresnoi : Henriette, dépositaire de ses dernières bontés, n'a pas cessé

de m'estimer en me les assurant ; pourquoi vos dons m'abaissent-ils à ses yeux ? En les recevant ai-je mal fait ? Oui sans doute : le faste et la richesse ne me conviennent point ; cet éclat emprunté peut fixer les regards sur moi, rappeler ma première situation, porter l'envie à me la reprocher : que sais-je ? peut-être n'est-il pas permis au pauvre de s'élever ; l'obscurité, la vie simple et active est peut-être son unique partage : en subsistant des bienfaits d'un ami, tout ce qu'on accepte au-delà de ses besoins, rend peut-être ridicule et méprisable.

Eh ! que vous importent les idées d'Henriette ? répondit madame Duménil ; dépendez-vous d'elle ? cette fille hautaine et sévère a-t-elle des droits sur vous ? Comment oseroit-elle vous blâmer d'accepter mes dons, quand elle-même doit tout à l'affection d'une parente éloignée ? Vous m'avez extrêmement désobligée en courant à sa rencontre : elle m'a toujours haïe, mais depuis la mort

de son frère j'ai eu le plaisir de la chagriner. Elle vouloit se mêler de ma conduite, régler la vôtre; mais en lui fermant ma porte, j'ai su m'affranchir de sa tyrannie. Elle est irritée contre moi, je le sais : comment me pardonneroit-elle de vous avoir rendue heureuse, sans la consulter sur les moyens d'assurer votre sort, sans lui confier des arrangemens que l'austérité de ses principes lui auroit fait rejeter?

Vous avez fermé votre porte à Henriette! s'écria Ernestine surprise; eh! bon dieu, que m'apprenez-vous? D'où vient vous montrer si fâchée, reprit madame Duménil? qu'avez-vous donc à regretter? si je vous prive d'une amie, ne la retrouvez-vous pas en moi? Après ce que j'ai fait pour vous, je m'étonne de vous voir si attachée à une autre. Jouissez sans inquiétude de cette aisance *qui blesse les regards* de mademoiselle Duménil : et si le hasard offre encore à vos yeux une personne si désagréable aux miens,

évitez de lui parler ; vous me devez cette légère condescendance, et je l'exige de votre amitié.

Ernestine n'osa insister sur des explications qu'elle désiroit. Elle fut triste, agitée tout le soir : la nuit augmenta son inquiétude ; mille réflexions s'élevoient dans son esprit. Pourquoi madame Duménil l'avoit-elle toujours assurée que sa belle-sœur étoit absente ? d'où naissoit une haine si décidée, si forte ? Pendant la vie de M. Duménil, elles ne se cherchoient pas, mais elles se voyoient assez souvent. Comment Henriette se seroit-elle opposée à des arrangemens avantageux pour son amie, elle qui avoit tant de fois souhaité d'être riche et de partager sa fortune avec sa chère pupille ! On la traitoit de sévère, de hautaine : ces épithètes convenoient-elles au naturel indulgent, à l'humeur douce de mademoiselle Duménil ! Ernestine entrevit du mystère dans la conduite de sa compagne ; un soupçon vague éleva sa défiance et lui inspira une sorte de crainte :

cependant elle essaya de se calmer, de perdre le souvenir de cette rencontre, de donner à madame Duménil une preuve de son attachement et de sa reconnoissance, en se conformant à sa volonté. Mais comment supporter le doute où elle resteroit? elle avoit cru voir du mépris, de l'indignation dans les yeux de mademoiselle Duménil. Trompée par un faux rapport, son amie l'accusoit peut-être d'entretenir la mésintelligence entre sa sœur et elle. Cette dernière pensée ranima le désir de faire expliquer Henriette; et comme Ernestine ne s'étoit point accoutumée à résister aux mouvemens de son ame, elle s'y abandonna, attendit le jour avec impatience, se leva dès qu'il parut, s'habilla simplement, et déjà prête quand on entra chez elle, après s'être encore consultée, avoir hésité un peu de temps, elle demanda des porteurs, sortit seule, et se rendit chez Henriette.

Mademoiselle Duménil venoit de s'éveiller, quand on lui annonça une visite

qu'elle étoit fort éloignée d'attendre. Eh ! bon dieu ! cria-t-elle à Ernestine d'un air surpris, vous voir ici, vous, Mademoiselle ! quelle affaire si pressante peut donc vous y attirer ?

La plus intéressante de ma vie, répondit-elle. Je viens savoir si vous êtes encore cette amie, autrefois si sensible à mon malheur, dont le cœur s'ouvroit à mes peines, dont la main essuyoit mes larmes ! Si vous n'êtes point changée, pourquoi m'avez-vous affligée et presqu'offensée hier ? si vous cessez de m'aimer, apprenez-moi comment j'ai perdu votre affection. Je me plaignois d'une longue négligence, d'un oubli surprenant, me plaindrois-je à présent de votre injustice ? Et passant ses bras autour de son amie, la pressant tendrement : Parlez, ma chère Henriette, dites-moi ce *qui nous sépare*, et pourquoi mon heureuse situation semble vous inspirer de la pitié.

Votre *heureuse situation* ! répéta mademoiselle Duménil ; elle vous paroît

heureuse, un léger reproche peut-il en troubler la douceur ? Mais quel dessein vous engage à me chercher ? pourquoi me presser de parler, ne m'avez-vous pas entendue ?

Non, dit Ernestine ; que me reprochez-vous ? qu'ai-je fait ? en quoi *nos sentimens diffèrent-ils ?* ma conduite vous paroît-elle blâmable ? Cette question m'étonne, reprit mademoiselle Duménil ; et la regardant fixement : Osez-vous m'interroger avec cet air paisible sur un sujet si révoltant, lui dit-elle ? En vous écartant de vos devoirs, avez-vous perdu le souvenir des obligations qu'ils vous imposoient ? ne vous en reste-t-il aucune idée ? Vous rougissez, ajouta-t-elle, vous baissez les yeux : la pudeur brille encore sur le front noble et modeste d'Ernestine ; ah ! comment a-t-elle pu la bannir de son cœur !

Je rougis de vos expressions, et non pas de mes fautes, dit Ernestine ; exacte à remplir les devoirs qu'on m'apprit à suivre, je ne me reproche rien : cepen-

dant vous m'accusez. Je me suis *écartée* de ces devoirs, j'en ai *perdu l'idée ?* qui vous l'a dit, sur quoi le jugez-vous ?

Je ne vous aurois jamais soupçonnée de cette surprenante assurance, dit Henriette : mais cessons cet entretien ; ne me forcez point à m'expliquer sur les sentimens qu'il peut m'inspirer. Ah ! Mademoiselle, vous avez fait à la richesse un sacrifice bien volontaire, bien entier, s'il ne vous reste pas même assez de décence pour rougir de l'état méprisable que vous avez choisi.

Eh ! mon dieu ! s'écria Ernestine tout en pleurs, est-ce une amie, est-cè Henriette qui me traite avec tant de dureté ? Un état *méprisable !* j'ai choisi *cet état !* j'ai renoncé à la *décence !* je l'ai *sacrifiée à la richesse !* moi, comment ? en quel temps ? en quelle occasion ? Quoi ! Mademoiselle, vous osez m'insulter si cruellement ! vous osez m'imputer des crimes !

Mademoiselle Duménil, émue des larmes d'une jeune personne si long temps chère à son cœur, ne put exciter

sa douleur sans la partager : son indulgence naturelle la portoit à excuser Ernestine, à rejeter sur sa belle-sœur l'égarement d'une fille simple et facile à séduire. Elle rêva un moment, et prenant la main de son amie : Soyez vraie, lui dit-elle; répondez sans hésiter à mes demandes. Quand je vous écrivis de Bretagne, pourquoi ne me donnâtes-vous point de vos nouvelles ? comment négligeâtes-vous mes avis pendant la maladie de mon frère ? je vous offrois après sa mort un asile décent et agréable, pourquoi le refusâtes-vous ? enfin, pourquoi m'écrivit-on de votre part de ne plus m'inquiéter de votre conduite ?

En satisfaisant à ces questions, Ernestine découvrit à mademoiselle Duménil qu'elle-même se croyoit en droit de l'accuser de négligence. Henriette vit qu'on avoit tendu des piéges à son amie, elle ne douta point que, d'intelligence avec le marquis de Clémengis, madame Duménil n'eût soustrait à la connoissance d'Ernestine des lettres capables de l'éclairer

sur les dangers de sa situation : elle soupira, s'attendrit. On nous a trompées l'une et l'autre, dit-elle : deux perfides ont rendu ma prévoyance inutile ; ils ont bassement profité des circonstances, de mon éloignement, de votre crédulité ! Mais où nous conduit cette triste certitude ? Vous vous trouvez heureuse ! quelle apparence de vous ramener à vos premiers principes ! Après avoir goûté les douceurs de l'opulence, est-il facile de s'en priver ? pourriez-vous renoncer au marquis de Clémengis, à ses bienfaits intéressés ; fuir, mépriser, haïr cet homme vil..... Renoncer à lui ! le fuir ! le mépriser ! s'écria Ernestine ; quels noms osez-vous lui donner ? eh ! pourquoi le fuir ? qu'a-t-il fait ? par où mérite-t-il d'exciter l'horreur qu'il vous inspire ?

Vous m'embarrassez, reprit Henriette : comment mes discours vous causent-ils tant de surprise ? ne recevez-vous pas les visites de cet homme ? ne passe-t-il pas une partie du jour dans votre appartement ? d'autres personnes y sont-elles

admises! êtes-vous déterminée à continuer ce commerce déshonorant ? Si vous aimez le marquis de Clémengis, si la seule idée de vous séparer de lui vous révolte, vous arrache un cri de douleur, que venez-vous donc faire ici ? Apprenez-moi le sujet de cette étrange démarche : prétendez-vous excuser votre conduite, me contraindre à l'approuver ? que voulez-vous? que me demandez-vous ? pourquoi me cherchez-vous ?

Un commerce déshonorant, répéta Ernestine ! Eh ! depuis quand l'amitié déshonore-t-elle l'objet qui la fait naître, l'excite et la partage ? Personne n'est admis dans mon appartement. Eh ! qui chercheroit à me voir ? le marquis de Clémengis est ma seule connoissance, mon unique ami. Elevée loin du monde, accoutumée à m'occuper, je n'ai point encore senti le besoin de me distraire, de me fuir moi-même, ni le désir de former des liaisons. Madame Duménil, autrefois si répandue, depuis l'instant où elle est rentrée dans ses biens s'est éloi-

gnée de ses amis, n'a plus songé..... Rentrée dans ses biens, elle! interrompit Henriette; de quels biens me parlez-vous?

Ernestine conta alors l'histoire que madame Duménil lui avoit faite à la campagne; et sans s'apercevoir de la surprise d'Henriette : Vous me reprochez mon affection pour le marquis de Clémengis, ajouta-t-elle; s'il vous étoit connu, vous l'approuveriez : oui, l'idée de ne plus le voir me révolte, elle blesse mon cœur; une douce intimité s'est établie entre nous, elle fait mon bonheur, et sans doute le sien! La présence de cet homme aimable, inspire je ne sais quel sentiment délicieux, dont le charme est inexprimable : dès qu'il est près de moi, je me trouve heureuse, je lis dans ses yeux qu'il est content aussi, et j'aime à penser qu'un même mouvement cause ses plaisirs et les miens.

Henriette joignit les [illegible]ains, leva les yeux au ciel. Mon dieu [illegible] s'écria-t-elle, ai-je bien entendu! que[illegible] espérance s'élève dans mon cœur! [illegible] aveu, son in[illegible]

génuité..... ô ma chère Ernestine, es-tu encore innocente ? Dans le transport vif et tendre de sa joie, elle pressoit sa charmante amie contre son sein. Non, disoit-elle, non, Ernestine n'avoueroit point un coupable attachement avec cette liberté ; elle est trompée, elle n'est pas séduite ; il est temps, il est encore temps de la sauver du danger où sa crédulité l'expose.

Des questions suivies, des réponses positives, amenèrent enfin l'éclaircissement que toutes deux désiroient. La conduite du Marquis étonnoit mademoiselle Duménil, elle lui paroissoit singulière ; mais elle connoissoit trop le monde pour la juger favorablement. Que devint Ernestine en apprenant d'elle où cette conduite pouvoit la guider ? Eh quoi ! des soins si tendres, des bienfaits si grands, répandus sur elle avec tant de profusion et de secret, tendoient à lui ravir un bien dont la richesse et la grandeur ne pourroient jamais réparer la perte.

Mademoiselle Duménil entrant alors dans des détails nécessaires à ses desseins,

s'étendit sur la façon de penser libre et inconséquente des hommes ; sur la contrariété sensible de leurs principes et de leurs mœurs. O ma chère amie ! vous ne les connoissez pas, lui disoit-elle ; ils se prétendent formés pour guider, soutenir, protéger un sexe *timide* et *foible* : cependant eux seuls l'attaquent, entretiennent sa timidité, et profitent de sa foiblesse : ils ont fait entr'eux d'injustes conventions pour asservir les femmes, les soumettre à un dur empire ; ils leur ont imposé des devoirs, ils leur donnent des lois, et par une bizarrerie révoltante, née de l'amour d'eux-mêmes, ils les pressent de les enfreindre, et tendent continuellement des piéges à ce sexe *foible, timide*, dont ils osent se dire le conseil et l'appui.

Ah ! ne comparez pas le marquis de Clémengis à ces hommes insensés, s'écria Ernestine ; ne lui supposez point de cruelles intentions ; jamais il n'a formé l'horrible projet de me séduire, de me rendre méprisable et malheureuse : non,

son affection est aussi pure que la mienne. Ah ! si vous le voyiez, si vous lui parliez.... Hé bien, interrompit mademoiselle Duménil, je le verrai, je lui parlerai ; je souhaite que son amitié soit innocente et désintéressée : mais, en le supposant, comment excuser l'imprudence de sa conduite ? En vous engageant à vivre dans une terre dont il venoit de faire l'acquisition, ne vous a-t-il pas exposée à paroître dépendante de lui ? En vous dérobant à tous les regards, ne laissoit-il pas croire que vous existiez pour lui seul ? Il vous cachoit ses bienfaits ; mais pouvoit-il les cacher aux autres ? Madame Duménil est-elle inconnue ? ignore-t-on ses facultés ? ses anciennes amies, surprises de ne plus la voir, ont voulu pénétrer le mystère de sa retraite ; elles l'ont découvert, elles ont parlé. Depuis le retour du Marquis, quelles idées se seront élevées dans l'esprit de vos valets, des siens ? idées grossières, mais malignes, étendues, et dont la communication est prompte. Moi-même, ne

vous ai-je pas crue coupable ! M. de Clémengis est votre ami, dites-vous ? non, Ernestine, non, il ne l'est pas : l'homme qui sacrifie notre réputation à son amusement, à ses plaisirs, est-il donc un ami, a-t-il donc une *affection pure* ? Mais vous pleurez, continua-t-elle, vous gémissez, vous ne m'écoutez point.

Je ne vous ai que trop entendue, dit Ernestine ; vous venez de détruire la paix de mon ame, tout le bonheur de ma vie. Ah ! pourquoi dissipez-vous une si flatteuse illusion ? et cachant son visage inondé de pleurs, dans le sein de son amie : O ma chère Henriette, pardonnez-moi, lui crioit-elle, pardonnez ma douleur, souffrez qu'elle éclate : je ne puis applaudir à votre raison ; je ne puis être reconnoissante de vos bontés. Ah ! falloit-il m'éclairer ! mon erreur me rendoit si heureuse ! Que je hais le monde, ses usages, ses préjugés, ses malignes observations ! Que dois-je à ce monde où je ne vis point ? Quoi ! faudra-t-il immoler mon bonheur à ses fausses opinions ?

6*

eh ! que m'importent ses vains, ses téméraires jugemens, quand je suis innocente, quand mon cœur ne se reproche rien ?

Vous me troublez, vous m'affligez, reprit mademoiselle Duménil ; que vous êtes attachée à M. de Clémengis ! ne puis-je essayer de vous rendre à vous-même, qu'en perçant votre cœur de mille traits douloureux ? Mais cessez de pénétrer le mien par ces cris, ces gémissemens dont je suis trop touchée ; pourquoi ces larmes ? vous êtes libre, Ernestine ; eh, bon dieu ! ai-je le droit de vous contraindre, de vous arracher avec violence ce bonheur dont vous regrettez si vivement la perte ? vous pouvez le goûter encore, rien ne s'oppose à vos désirs. Oubliez que vous m'avez vue, perdez le souvenir de mon amitié, de mes vains efforts. Allez, retournez avec la vile complaisante qui s'est bassement prêtée à vous faire connoître cette félicité passagère ; ce n'est pas de moi, c'est d'elle que vous devez vous plaindre ; cette femme inconsidérée est la véritable cause de vos peines ; puisse-t-

elle ne l'être pas un jour de votre honte et de vos remords !

Que je suis malheureuse, s'écria Ernestine ! qu'un instant a répandu de trouble et d'amertume dans mon cœur ! on craint pour moi la honte et les remords ! O ma chère Henriette, ne méprisez pas votre amie ; ne vous offensez pas de mes plaintes : je suis foible, et peut-être injuste ; la douleur oppresse mon ame, abat mes esprits, je ne me connois plus. Ne me dites point de retourner chez celle qui m'a trompée ; je me livre à vous, à vos conseils, à vos lumières, à votre amitié ! Ah ! je ne regrette point l'aisance où je vivois, la fortune que j'abandonne ! mais cet aimable ami, si tendre, si sincère ; imprudent à vos yeux, mais respectable aux miens ; cet ami, dont la main généreuse me combloit de biens sans se laisser apercevoir, sans rien exiger de ma reconnoissance ; cet ami si cher, si digne de mon estime, de mon attachement, lui s'est fait une douce habitude de me voir, de me par-

ler, d'être avec moi! faut-il l'affliger, le fuir, le quitter durement, l'inquiéter, lui causer les mêmes peines que je sens!

Non, ma chère Ernestine, il ne le faut pas, reprit mademoiselle Duménil; il faut au contraire le voir, lui parler, lui faire agréer la résolution que vous prenez de quitter madame Duménil. Eh! qui vous dit de renoncer aux douceurs d'un commerce innocent, de vous priver avec effort du plaisir de recevoir les visites de M. de Clémengis? Ne vivant plus de ses bienfaits, retirée dans un asile décent, il vous sera facile et permis de cultiver cette amitié si chère à votre cœur. Ecrivez au Marquis, priez-le de se rendre à l'instant ici : vous préviendrez l'inquiétude où vous craignez qu'il ne se livre : un moment d'entretien me fera connoître sa façon de penser; il ne désapprouvera pas mes conseils, je l'espère : mais s'il les rejette, ne serez-vous pas maîtresse de suivre les siens?

Ernestine prit une plume, et d'une main tremblante elle traça ces mots :

« On vient de m'apprendre que je ne dois à madame Duménil ni égards, ni reconnoissance : ne me cherchez plus chez cette femme ; je la quitte pour jamais. Vous, qui depuis un an jouissez de mon amitié, de mon estime, de ma plus tendre affection, êtes-vous un homme perfide ? si vous pouvez justifier vos intentions aux yeux d'une fille respectable, venez chez mademoiselle Duménil ; je vous y attends avec crainte, avec impatience ; je désire, j'espère, je crois que vous êtes digne de mes sentimens : ah ! venez le prouver à mon amie, à ma seule amie, si vous m'avez trompée ! »

M. de Clémengis arrivoit de Versailles et se proposoit d'aller chez Ernestine, quand le laquais de mademoiselle Duménil lui remit ce billet. Il obéit sans hésiter, et parut bientôt devant Henriette avec cette noble assurance que donne la certitude de n'avoir jamais enfreint les lois de l'honneur.

En entrant, il parut surpris de la voir

seule. Ernestine venoit de passer dans un cabinet d'où elle pouvoit l'entendre. Pour la première fois, éprouvant à l'approche du Marquis une émotion où le plaisir ne se mêloit pas, elle craignit sa présence, et sentit le désir de lui cacher les mouvemens de son cœur.

En jetant les yeux sur M. de Clémengis, mademoiselle Duménil devint plus indulgente encore pour la tendre foiblesse de son amie. Comment une figure si charmante n'auroit-elle pas fait la plus vive impression sur une personne si jeune, si peu en garde contre les passions, si accoutumée à suivre les seules inspirations de son cœur ? Henriette admira le Marquis, et souhaita qu'un heureux naturel répondît à cet aimable extérieur. Me pardonnerez-vous, Monsieur, lui dit-elle, d'entrer malgré vous dans votre confidence, de chercher à pénétrer vos secrets, d'oser vous demander compte d'une conduite dont l'apparente irrégularité est sans doute autorisée par le motif caché de vos démarches : refu-

serez-vous de m'instruire de vos desseins sur Ernestine ?

En vérité, Mademoiselle, je n'en ai point, dit le Marquis, et vous ne sauriez croire combien vous m'embarrassez par une question que je me suis faite mille fois, sans pouvoir me donner à moi-même une réponse satisfaisante. Je désire la tranquillité, le bonheur d'Ernestine; je me suis occupé des moyens de la rendre heureuse, mon cœur s'est avoué ces intentions, je ne m'en connois point d'autres. Oserois-je à mon tour vous demander, Mademoiselle, ce qui vous paroît irrégulier dans mes démarches, et pourquoi vous semblez blâmer ma conduite ?

Je suis fâchée, Monsieur, vraiment fâchée, reprit Henriette, que vous puissiez vous croire à l'abri du reproche en exposant la réputation d'une jeune personne dont la sagesse est l'unique bien. Aviez-vous le droit de la soustraire à ma vue, de la priver de mes conseils, de l'engager à quitter un état simple, mais

paisible, pour lui faire goûter les douceurs d'une opulence passagère, l'accoutumer à en jouir, et peut-être la conduire à se les assurer par le sacrifice de l'honnêteté de ses mœurs ? Eh quoi ! Monsieur, vous ne vous reprochez rien, quand vous vous êtes plu à lui inspirer une passion qui la met dans la cruelle nécessité d'être coupable ou malheureuse !

Ce dernier reproche me touche, reprit le Marquis, je le mérite, je me le fais souvent à moi-même. Dans la position d'Ernestine, dans la mienne, je ne devois ni nourrir mon penchant, ni exciter en elle une passion qui ne pouvoit devenir heureuse sans qu'un de nous ne fît à l'autre un trop grand sacrifice. Mais ai-je tenté de la séduire ? l'ai-je trompée par d'éblouissantes promesses ? lui ai-je donné de fausses espérances ? ai-je abusé de sa crédulité ? enfin, ai-je échauffé son cœur par des discours passionnés ? me suis-je seulement permis l'aveu de mes sentimens ? Content du plaisir d'aimer, charmé de la douceur de plaire, je jouis-

sois d'un bonheur inconnu, peut-être, au commun des hommes ; Ernestine le partageoit ! Ah ! Mademoiselle, de quel bien vous nous privez tous deux, par le fatal éclaircissement que vous venez de lui donner !

Mademoiselle Duménil, un peu embarrassée de cette espèce de reproche, ne voulut pas laisser penser à M. de Clémengis qu'un zèle officieux ou indiscret l'eût engagée à pénétrer le fond d'une intrigue où il étoit intéressé. Elle lui apprit la rencontre qu'elle avoit faite la veille, et ne lui cacha rien de ce qui venoit de se passer entre Ernestine et elle.

Je consens à vous laisser connoître tous mes secrets, Mademoiselle, reprit le Marquis ; je ne conteste point vos droits sur une jeune personne, dont vous avez pris soin pendant plusieurs années. En la retirant d'un état au-dessous de la médiocrité, j'ai voulu faire pour la beauté modeste et sans appui ce que mes pareils font tous les jours en faveur de la ba

sesse, du vice et de l'impudence. Votre amie ne jouit point d'*une opulence passagère ;* elle est riche, libre et indépendante. Ayant joué tout l'hiver d'un bonheur constant, tenté la fortune sans pouvoir la lasser, avant de partir pour l'Italie je me trouvois une somme considérable, dont rien ne m'empêchoit de disposer; je la destinai à changer le sort de l'aimable élève de votre frère : mon dessein étoit de vous la remettre, mais votre départ me força à prendre d'autres mesures. Dirigé par madame Duménil, je déposai une partie de la fortune d'Ernestine chez l'homme public où vous-même, Mademoiselle, aviez placé ses premiers fonds; la terre qu'elle habitoit lui appartient, elle est acquise sous son nom et par les soins de cet honnête homme : si j'ai caché les miens à votre jeune amie, c'est par un sentiment dont vous ne pouvez me blâmer. Vous savez tout à présent, jugez-moi, Mademoiselle, et daignez me dire si le mystère de

ma conduite vous paroît criminel, si j'ai mérité qu'Ernestine me demande : *êtes-vous un homme perfide ?*

Henriette rêva un moment ; la noble franchise de M. de Clémengis, sa générosité, un amour si tendre, si désintéressé, lui paroissoit un sentiment nouveau ; le grand monde où elle vivoit depuis son enfance, ne lui en avoit jamais donné d'idée. Elle commençoit à regarder l'ami d'Ernestine avec une sorte de vénération ; mais cherchant encore à s'assurer si elle ne se trompoit point : Consentiriez-vous, Monsieur, lui dit-elle, à laisser jouir Ernestine de vos bienfaits, dans le couvent où j'ai dessein de la conduire ce soir ?

Ah ! qu'elle en jouisse par-tout où ils la rendront heureuse ! s'écria M. de Clémengis ; l'ai-je obligée pour la contraindre ? non, Mademoiselle, non, je vous le répète, elle est libre, elle est indépendante, et je me mépriserois, si j'osois me croire des droits sur elle.

Mademoiselle Du[illegible] se leva avec [illegible]

vivacité, courut dans son cabinet, prit Ernestine par la main, et la conduisant auprès de M. de Clémengis : Remerciez votre aimable, votre généreux protecteur, lui dit-elle, vous ne devez pas rougir de ses bienfaits, vous n'en avez rien à craindre : peut-être n'étiez-vous pas née pour en accepter, mais les dons de l'amitié n'avilissent jamais. Par une reconnoissance vive et constante, méritez l'ami que votre heureux sort vous donne.

Ernestine avoit tout entendu; pénétrée d'un tendre sentiment qu'elle n'osoit faire éclater, ses larmes furent assez long-temps la seule expression de son cœur. Mademoiselle Duménil prévient de peu de jours, lui dit le Marquis, une proposition que je m'apprêtois à vous faire ; les plaintes continuelles de madame Duménil, son obstination à vouloir vous répandre dans le monde, alloient me forcer à vous prier de la quitter : votre amie m'épargne une explication dont je me sentois embarrassé ; je redoutois l'instant où je vous parlerois, et plus encore les

suites d'un éclaircissement que je balançois à vous donner. Mais pourquoi pleurez-vous? lui demanda-t-il d'un ton tendre, auriez-vous de la répugnance pour l'asile qu'on vous propose?

Eh! Monsieur, dit Ernestine, pourrois-je ne pas aimer l'asile que vous me choisissez; je suivrai les conseils de Mademoiselle, je me soumettrai aux lois que vous daignerez m'imposer; elles seront à jamais la règle de ma vie. Vous imposer des lois, moi, ma chère Ernestine! s'écria le Marquis, quel langage! puis-je l'entendre sans douleur! et s'adressant à Henriette : Je vous en prie, Mademoiselle, lui dit-il d'un air touché, triste même; eh! je vous en prie, engagez votre amie à me traiter avec plus de bonté.

Ernestine lui tendit la main, voulut parler; mais la crainte de voir le Marquis pour la dernière fois serroit son cœur et lioit sa langue; quelques mots coupés par ses soupirs, découvrirent sa pensée à M. de Clémengis, qui en fut ému, atten-

mes désirs étoient grands, plus l'innocence et la sensibilité de votre cœur me présentoient l'idée flatteuse d'un triomphe assuré, plus la victoire que j'ai remportée sur moi-même est satisfaisante; si vous croyez devoir quelque retour à ma tendre, à ma solide amitié, accordez-moi la récompense d'un effort si difficile, d'une retenue si constante; cessez de vous affliger, dissipez cette tristesse cruelle où vous vous livrez, que je n'en aperçoive plus de traces dans ces yeux chéris; ah! vous le savez, tout mon bonheur dépend d'être sûr de celui d'Ernestine.

Sans attendre sa réponse, le Marquis prit alors congé de mademoiselle Duménil: il sortoit, quand revenant à elle, il lui demanda d'un ton timide s'il lui seroit permis de la revoir: Henriette, douce, sensible, vertueuse sans rudesse, dédaignoit une sévérité souvent affectée, toujours rebutante, propre à rendre la sagesse plus incommode que respectable; elle ne croyoit pas devoir priver le Marquis de la vue d'Ernestine: elle lui ré-

pondit d'un air riant, qu'elle recevroit ses visites avec plaisir.

Obligée de descendre à l'heure du dîner, Henriette ne contraignit point Ernestine à paroître chez sa cousine; quand elle remonta, on lui dit que son amie n'avoit pu se forcer à rien prendre : elle la vit abattue, baignée de larmes, la tête baissée sur son sein, son visage à demi-caché sous un mouchoir inondé de ses pleurs. Eh! d'où naît ce redoublement de douleur, s'écria Henriette? quel sujet, quelles réflexions vous arrachent ces larmes amères?

Je ne sais, répondit-elle; j'ignore pourquoi mon ame est si cruellement oppressée; je ne sentois point de désirs; je ne concevois pas des espérances; ma félicité me paroissoit le bonheur suprême: elle remplissoit tout mon cœur, elle ne me permettoit pas de former des vœux, jamais je n'entrevis dans l'avenir un bien au-dessus de celui dont je jouissois; et cependant, ma chère Henriette, il me semble que j'ai fait une perte immense.

on vient de me ravir, de m'enlever..... quoi? pas même des souhaits! ah! quelle triste lumière les paroles du Marquis ont portée dans mon esprit! *la position d'Ernestine, la mienne, ne nous permettent point d'être heureux, si l'un de nous ne fait à l'autre un trop grand sacrifice!* Elle s'arrêta, soupira; détourna les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux d'Henriette. Cher Clémengis! dit-elle, tu ne feras point un *trop grand sacrifice* pour rendre Ernestine heureuse! elle ne l'exige pas; elle ne désire point un bonheur qui porteroit atteinte à ta gloire: mes yeux sont ouverts, je vois tout ce qui nous sépare; mais comment, mais d'où vient éprouve-t-on une douleur si vive en renonçant à un espoir qu'on n'avoit pas?

Les caresses de mademoiselle Duménil, les visites du Marquis, le temps, la raison, dissipèrent un peu le chagrin d'Ernestine: mais une douce mélancolie devint son humeur habituelle. Après un mois de séjour chez Henriette, elle en-

tra dans le couvent ; on lui avoit préparé un appartement commode et agréable : elle y découvrit par-tout les soins de son amant ; une petite bibliothèque composée de livres choisis par le Marquis, lui offrit un amusement utile et la facilité d'acquérir des connoissances. Elle continua de prendre des leçons de musique, s'occupa de la lecture, et ne négligea point un talent devenu précieux pour elle, par le plaisir qu'il lui donnoit de multiplier l'image de M. de Clémengis ; des traits si chéris se trouvoient retracés dans tous les sujets qui se présentoient à son imagination, et son cabinet se remplissoit des portraits de son amant.

Mademoiselle Duménil la visitoit souvent ; le Marquis l'accompagnoit quelquefois, mais il se permettoit rarement d'aller seul à l'abbaye. Depuis l'instant où il s'étoit déterminé à remettre Ernestine sous la conduite d'Henriette, il s'attachoit à combattre sa passion ; dans ses principes, il ne pouvoit la rendre heu-

reuse, sans risquer le renversement de sa fortune, manquer aux égards dus à son oncle, même à une grande famille dont il lui ménageoit l'alliance. On examinoit alors l'affaire ancienne et importante d'où ses espérances dépendoient, le jugement en étoit encore incertain ; si M. de Clémengis perdoit à-la-fois son procès et la faveur de son oncle, réduit à un revenu médiocre, forcé de quitter le service, d'abandonner la cour, de vivre loin du monde, savoit-il si ses désirs, affoiblis par la possession, ne s'éteindroient pas ? si la constance de ses sentimens rendroit ses plaisirs durables ? si les douceurs de son mariage effaceroient le souvenir amer de tant de sacrifices faits à l'amour ? Qui l'assuroit de penser longtemps comme il pensoit alors ? peut-être un jour, injuste dans ses regrets, cesseroit-il d'aimer l'innocente cause de sa ruine ; peut-être oseroit-il l'accuser de sa propre imprudence, rejeter sur elle l'amertume de ses chagrins, la rendre

malheureuse, et lui ravir à jamais cette paix, ce bonheur que lui-même s'étoit plu à lui assurer.

Ces réflexions l'affermissoient dans la résolution de résister à son amour, de ne plus se permettre des soins qui l'entretenoient : il essayoit ses forces, se faisoit une violence extrême pour laisser passer plusieurs jours sans voir Ernestine, sans lui écrire ; mais se reprochant bientôt cette apparente négligence, il couroit la chercher, s'enivroit du plaisir de la regarder, et lui trouvant un air triste, abattu, il s'accusoit de cruauté, se demandoit comment il avoit pu l'affliger, élever un mouvement de douleur dans cette ame sensible.

La tendre fille n'osoit se plaindre de lui ; devenue timide, elle rougissoit de son trouble, et s'efforçoit de le cacher ; mais ses regards languissans, ses soupirs, ses questions inquiètes, découvroient la crainte de n'être plus aimée. Perdant de vue tous ses projets, le Marquis s'occupoit uniquement du soin de la rassurer ;

il s'abandonnoit à la douceur de lui parler de ses sentimens ; et lui rappelant ces temps où libres de s'entretenir, ils passoient ensemble des heures si délicieuses, il sembloit lui reprocher d'avoir cherché des lumières inutiles à son bonheur : Ah ! pourquoi, lui disoit-il, avez-vous appris à me craindre, à vous défier de vous-même ?

Touchée de ces discours, attendrie par ses propres idées, Ernestine se taisoit, pleuroit, et regrettoit peut-être sa première simplicité. Trois mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans sa situation : au retour du printemps, le Marquis se disposa à la quitter, pour se rendre à son régiment : l'un et l'autre sentirent vivement l'approche de cette séparation ; leurs adieux furent longs et tendres, ils pleurèrent tous deux ; et loin de s'exhorter mutuellement à s'aimer moins, ils se répétèrent mille fois qu'ils s'aimeroient toujours.

Peu de temps après le départ de M. de Clémengis, Ernestine éprouva de l'en-

nui dans sa retraite : elle désira d'aller à la campagne, de revoir, d'habiter cette agréable demeure, présent de son amant, préparée, embellie par ses soins. Henriette lui représentoit qu'elle ne devoit pas y vivre seule ; cette difficulté chagrinoit Ernestine, le hasard la leva ; un événement où son bon cœur l'intéressa, lui fit trouver une compagne.

Madame de Ranci, âgée de trente-six ans, belle encore, aimable et malheureuse, retirée depuis trois ans à l'Abbaye, s'étoit attachée à montrer de la complaisance et de l'amitié à la jeune Ernestine : veuve, et réduite à la plus grande médiocrité par des accidens fâcheux, il lui restoit seulement une petite rente sur un particulier ; cet homme manquant de bonheur ou de conduite, dérangea ses affaires ; pressé par ses créanciers, il prit la fuite, passa en Hollande, et livra madame de Ranci à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté.

Ernestine, élevée, soutenue, enrichie par la tendre compassion de ses amis, se

M. de Clémengis dans cette belle solitude, et ne l'y laissa qu'après avoir obtenu d'elle une promesse de rentrer bientôt au couvent.

Cette parole donnée à mademoiselle Duménil embarrassa bientôt l'aimable et tendre Ernestine. Le Marquis alloit revenir ; il la conjuroit de rester chez elle, de passer l'automne à la campagne, de lui permettre de la revoir encore avec une liberté dont elle ne devoit pas craindre qu'il abusât ; la présence de madame de Ranci suffisoit, disoit-il, pour la rassurer contre de malignes observations ; la même prière se renouveloit dans toutes ses lettres, il la pressoit avec ardeur, il sembloit que tout son bonheur dépendît d'obtenir d'elle cette grâce.

La foible Ernestine ne put se défendre de lui accorder une faveur si vivement demandée : Je lui dois tout, disoit-elle à madame de Ranci, ne ferai-je rien pour lui? en résistant à ses désirs, je m'accuse d'ingratitude : est-ce à moi de l'affliger ?

Ah ! dans tout ce que l'honneur ne me défend pas, pourquoi ne céderois-je point à ses volontés ? pourquoi sacrifierois-je à la crainte d'être injustement soupçonnée la douceur véritable de lui causer de la joie ? Vous me soutiendrez contre moi-même, vous daignerez remplir à mon égard les devoirs d'une mère tendre et vigilante, vous ne me quitterez point ; témoin de ma conduite, vous me justifierez auprès d'Henriette : eh ! que m'importe le reste du monde ? l'estime de mes amis, la mienne, suffisent à ma tranquillité. Madame de Ranci combattit en vain une résolution déterminée, et M. de Clémengis eut le plaisir de retrouver Ernestine à la campagne, et de s'assurer qu'il devoit sa complaisance à l'amour.

Il en jouit pendant plusieurs jours, sans paroître porter ses idées au-delà du bonheur qu'il s'était promis ; mais un amour avoué peut-il se contenir dans les bornes étroites que l'amitié prescrit ? un désir satisfait élève un désir plus ardent

encore ; les souhaits se multiplient, les vœux s'étendent ; une grâce reçue ouvre le cœur à l'espérance d'une grâce plus grande ; l'espace immense qui sembloit éloigner un point à peine aperçu, disparoît insensiblement, et la pensée se fixe sur l'objet qu'on n'osoit même entrevoir.

Libre de prolonger ses visites, de passer une partie du jour auprès d'Ernestine, le marquis de Clémengis montra de l'humeur. La présence continuelle de madame de Ranci le gênoit, et son attention à ne pas quitter sa jeune amie, la rendoit insupportable à ses yeux. Falloit-il accoutumer cette femme à vous suivre avec tant d'affectation, disoit-il à Ernestine, à ne jamais vous perdre de vue ? exigez-vous d'elle cette importune assiduité ? me craignez-vous ? avez-vous cessé de m'estimer ! quoi, des précautions contre moi ! est-ce vous, est-ce Ernestine qui me laisse voir une défiance injurieuse ? Que de froideur ! de réserve ! non, votre amitié n'est plus aussi tendre.

Ah ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps, où dans ces mêmes lieux vous accouriez au-devant de mes pas avec une joie si vive ! où votre bras s'appuyoit sur le mien, où nous parcourions ensemble toutes les routes de ce bois, où vous vous plaisiez tant ! O ma chère amie, il est donc vrai que vous êtes changée !

Ces reproches touchoient Ernestine, pénétroient son cœur, lui arrachoient des larmes, et jamais la plus légère plainte : elle supportoit la triste uniformité de ces entretiens avec une patiente indulgence. Les chagrins du Marquis, sa pâleur, son abattement, élevoient des craintes dans son ame, elle trembloit pour des jours si précieux. Je ne vous importunerai bientôt plus, lui disoit-il, les yeux baignés de pleurs. Elle commença à se repentir d'une complaisance dont elle n'avoit point prévu les suites. Mon imprudence vient d'irriter une passion si long-temps réprimée, répétoit-elle à madame de Ranci ; il n'en connoissoit encore que les douceurs, j'en éprouve

présent toutes les amertumes. Cette femme alarmée du danger de sa jeune amie, la pressoit de retourner à Montmartre. Ernestine y consentit ; mais avant de partir, elle écrivit à M. de Clémengis, et lui envoya sa lettre par un exprès, à l'instant même où elle rentroit au couvent ; il l'ouvrit avec empressement, et sa surprise fut extrême d'y trouver ces paroles :

Lettre d'Ernestine.

« Quelle douleur pour moi, Monsieur, d'exciter vos plaintes, de m'accuser de toutes vos peines, de me reprocher l'état affreux où vous êtes ! Eh quoi ! c'est donc moi qui vous afflige ? puis-je le croire, puis-je m'en assurer, quand votre bonheur est l'objet, l'unique objet de tous les vœux de mon cœur ? Hélas ! par quelle fatalité ce bonheur semble-t-il dépendre aujourd'hui de l'égarement d'une fille que vous respectiez autrefois ! Soyez juge dans votre propre cause, dans

la mienne, et prononcez entre votre cœur et le mien.

» Ma réserve vous blesse. Eh ! Monsieur, m'est-il permis de vous traiter encore avec une familiarité dont mon ignorance étoit l'excuse ? Pendant long-temps j'osai vous regarder comme un frère chéri: l'extrême différence de nos fortunes ne me frappoit point ; dans ces temps heureux rien n'arrêtoit les témoignages de mon innocente affection. Je ne suis point changée ; ah ! pourquoi vous obstinez-vous à penser que je le suis ! ce n'est pas vous, Monsieur, c'est moi-même que je crains. Je suis jeune, je vous dois tout ; je vous aime ; oui, Monsieur, je vous aime, je le dis, je le répète avec plaisir ; je ne rougis pas de vous aimer. Le premier instant où vous parûtes à mes yeux fit naître cette tendresse que le temps a rendue si vive : sentiment cher à mon cœur, le seul qui m'attache à la vie. Tant de bienfaits, si généreusement répandus sur moi, m'assuroient un sort paisible ; mais l'amour que vous m'inspiriez fai-

soit mon bonheur, mon souverain bonheur ! Penser sans cesse à vous, m'occuper du soin de conserver votre amitié, de mériter l'estime de mon respectable ami ; vous voir quelquefois, lire dans vos yeux que ma présence excitoit votre joie, c'étoit pour moi le bien suprême ! Une félicité si grande est-elle à jamais détruite ? Ne me la rendrez-vous point ? Non, il n'est plus en votre pouvoir de me la rendre !

» *Vous ne m'importunerez pas long-temps ?* quelle cruelle expression ! je ne puis supporter la certitude de faire votre malheur ; elle pénètre mon ame, elle déchire mon cœur. En me retirant, en abandonnant les lieux où je vous voyois sans contrainte, j'ai suivi des conseils prudens : mais je ne vous fuis point, je ne prétends pas élever une barrière entre vous et moi ; prête à quitter cet asile, si vous le voulez, je soumets ma conduite à votre décision. Si, pour sauver vos jours, il faut me rendre méprisable, renoncer à mes principes, à ma propre es-

time, peut-être à la vôtre, je ne balance point entre un intérêt si cher et mon seul intérêt. Ordonnez, Monsieur, du destin d'une fille disposée, déterminée à tout immoler à votre bonheur ; mais avant d'accepter un si grand sacrifice, permettez-moi de remettre dans vos mains tous les dons que vous m'avez faits. Les garder, en jouir, ce seroit laisser croire que vous m'aviez enrichie pour me perdre, sauvons au moins votre honneur, une légère partie du mien ; qu'on ne m'impute jamais la bassesse d'avoir reçu le prix de mon innocence. A ces conditions, Monsieur, la tendre, la malheureuse Ernestine, tiendra la conduite que votre réponse lui prescrira. »

Ah ! grand dieu ! s'écria le Marquis en finissant de lire, ai-je pu porter cette charmante fille à m'écrire ainsi ? quelle étrange proposition ! mais que de bonté, de tendresse, de générosité dans cet abandon de ses principes, d'elle-même ! Aimable Ernestine ! qui, moi, je t'avili-

rois, j'abuserois de ton amour, de ta noble confiance... ah! tu n'as rien à craindre de ton amant, de ton ami, de ton reconnoissant ami. Périsse l'homme injuste et cruel, qui ose fonder son bonheur sur la condescendance d'une douce, d'une sensible créature, capable de s'oublier elle-même pour le rendre heureux!

M. de Clémengis se hâta de répondre à l'inquiète Ernestine. L'agitation de ses esprits, l'attendrissement de son cœur, ne lui permirent pas de mettre beaucoup d'ordre dans sa lettre. Il la remercioit d'une preuve si extraordinaire de ses sentimens; il s'en plaignoit aussi, lui reprochoit doucement de l'avoir soupçonné d'un dessein qu'il ne formoit pas. Ah! comment avez-vous pu croire, lui disoit-il, que votre ami voulût être votre tyran? Il terminoit sa lettre par des réflexions tristes et vagues, elles sembloient annoncer sa visite pour le soir, il promettoit une confidence, elle expliqueroit ce qu'il n'osoit lui dire en ce moment, ce qu'il se trouvoit malheureux, bien

malheureux de devoir lui apprendre.

Ernestine étoit avec madame de Ranci, quand on lui apporta la lettre de M. de Clémengis ; elle la prit en tremblant, la tint long-temps sans oser l'ouvrir ; une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Voilà l'arrêt de mon destin, dit-elle ; ô madame de Ranci ! si vous savjez...... qu'ai-je fait ? que me dit-il ? je suis perdue !

Cette femme ignorant le sujet de sa terreur, s'étonnoit de la consternation où elle la voyoit. Ernestine rompit enfin le cachet, et portant des regards timides sur ces caractères chéris, des larmes de joie inondèrent bientôt cette lettre consolante ; elle la pressa contre son cœur, la baisa mille fois. O mon respectable ami ! pardonne-moi, répétoit-elle, non, je ne devois pas te soupçonner. Découvrant alors à madame de Ranci la cause de son effroi, elle fit passer dans l'ame de son amie une partie des mouvemens qui affectoient la sienne.

En relisant la lettre du Marquis, Er-

nestine recommença à s'inquiéter. Eh! que doit-il donc m'apprendre, demandoit-elle à madame de Ranci? Il veut me quitter peut-être, renoncer à me voir, tout m'annonce une triste séparation. Que signifient ces expressions : *Quand je vous disois*, je ne vous importunerai plus, *j'étois bien éloigné de vouloir élever dans votre esprit ces idées funestes où je vois trop qu'il s'abandonnoit? J'ai cherché, j'ai fui l'occasion de vous dévoiler le sens de ces paroles. Hélas, ma chère Ernestine, quelle triste confidence ai-je à vous faire? quel sacrifice mon devoir exige! il ne m'est plus permis de vivre pour moi-même; il ne m'est plus permis d'espérer d'être heureux.* Ah! je vais le perdre, s'écrioit-elle, mon cœur me le dit! eh! d'où vient ne peut-il vivre heureux, et me voir, et m'aimer? comment un même sentiment produit-il de si différens effets? mon amour est un bonheur si grand pour moi! faut-il que le sien trouble la douceur de sa vie!

Elle attendit impatiemment l'heure où elle croyoit recevoir la visite de M. de Clémengis. Le temps s'écouloit lentement au gré de ses désirs, le jour finit, et son inquiétude augmenta. Le lendemain à son réveil, on lui présenta une lettre du Marquis : elle déchira l'enveloppe avec précipitation, et cherchant avidement la confirmation de ses craintes, elle la trouva dans ces paroles :

Lettre de M. de Clémengis.

« O ma chère Ernestine ! après la preuve touchante que vous venez de me donner de vos sentimens, puis-je, sans expirer de douleur, vous annoncer mon départ, et l'événement qui doit le suivre! Faut-il vous quitter, vous dire un éternel adieu? faut-il percer votre cœur du même trait dont le mien se sent déchirer?

» Fille aimable! née pour le bonheur de ma vie, digne du sort le plus brillant; ah! que le mien ne dépend-il de moi! Le devoir, la reconnoissance, des engage-

mens pris depuis long-temps, renversent toutes mes espérances ; mais en avois-je? comment me suis-je flatté.... Ah! falloit-il vous conduire à partager une passion inutile ! que d'amertume, que de regrets se mêlent à des peines si vives! me pardonnerez-vous? ne me mépriserez-vous point? ne me haïrez-vous jamais? ma chère, ma tendre amie, daignez me rassurer sur mes craintes, dites-moi que vous me pardonnez ; ne me refusez pas une consolation si nécessaire à mon cœur, à mon cœur affligé.

» Le malheur de ma vie est enfin déterminé. Mon oncle a levé tous les obstacles qui éloignoient encore mon mariage; il me contraint, il me force d'aller rendre des soins à mademoiselle de Saint-André. Dans une heure, je pars avec son père ; il me mène à une terre où la maréchale de Saint-André nous attend. Sa fille sort demain du couvent ; on va nous présenter l'un à l'autre ; on nous unira bientôt, sans nous consulter, sans s'embarrasser si nos cœurs sont disposés

à se donner. Quoi, ma chère Ernestine, je vais me lier, me lier à jamais! et ce n'est point à vous.....

» Je croyois jouir plus long-temps de ma liberté. On devoit attendre la décision du parlement. L'incertitude de mes droits sur une riche succession, sur d'immenses arrérages, retardoit le consentement du maréchal de Saint-André. La libéralité de mon oncle me désole en ce moment, une donation m'assure tous ses biens, je n'ai plus d'espoir.

» Vous prierai-je de m'oublier? non, oh, non, je ne puis souhaiter d'être oublié de vous, je ne puis désirer de vous oublier! vous serez toujours présente à mon idée, toujours chère à mon cœur; je penserai sans cesse à vous, je vous écrirai; je vous entretiendrai de mon estime, de mon amitié, et, malgré moi, peut-être, de ma tendresse; je ne vous la rappellerai point pour vous presser de la partager encore, mais pour vous prouver que le temps ne peut ni l'affoiblir ni l'éteindre.

» Vivez paisible, vivez heureuse; que le souvenir d'un sincère, d'un véritable, d'un constant ami, vous arrache quelquefois un soupir, mais que ce soupir soit tendre et non pas douloureux...... Je ne puis retenir mes larmes; elles s'échappent de mes yeux, elles effacent ce que j'écris. O ma généreuse amie, vous en répandrez sans doute; puissent-elles n'être pas aussi amères que les miennes! Je vous aime, je vous adore, je vous fuis, je vous perds, je suis le plus infortuné de tous les hommes. »

De quels mouvemens cette lecture agita le cœur de la sensible Ernestine! Elle l'interrompit cent fois pour laisser un libre cours à ses pleurs, à ses soupirs, à ses gémissemens. Il part, disoit-elle, il me fuit; je ne le verrai plus! il va s'unir à l'heureuse épouse qu'on lui destine. Il me dit de vivre *paisible, heureuse;* ah! comment serois-je paisible loin de lui, heureuse sans lui! Elle passa tout le jour à s'affliger, à se plaindre du Marquis.

Quelle dureté, s'écrioit-elle! a-t-il pu partir sans me voir, sans me parler, sans mêler ses larmes avec les miennes! Elle pleuroit, elle écrivoit, déchiroit ses lettres commencées, s'abymoit dans sa douleur, reprenoit sa plume et la quittoit encore. Son agitation, la violence de ses transports l'accablèrent enfin; elle fut malade, abattue, languissante pendant plusieurs jours; mais les lettres du Marquis, les représentations de madame de Ranci, le retour de mademoiselle Duménil, ses soins, son amitié, ramenèrent un peu de calme dans son ame. Elle s'accoutuma à se dire, à se répéter que jamais elle n'avoit rien espéré; elle cessa de se plaindre de son sort, elle voulut s'y soumettre, et chercha dans sa raison la force de supporter ses peines avec résignation.

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels le Marquis de Clémengis écrivoit régulièrement à son aimable amie. Il ne lui disoit point si ses nœuds étoient serrés: elle n'osoit le demander; elle crai-

gnoit de l'apprendre; mais elle devoit bientôt être éclaircie du destin de M. de Clémengis, et sentir par une triste expérience combien on éprouve de douleur pendant le cours de ces attachemens trop tendres, où le cœur se livre avec tant de plaisir; qui lui paroissent la source d'un bonheur si vif et si constant.

Une parente de mademoiselle Duménil se marioit à la campagne, environ à dix lieues de Paris. Elle épousoit un homme fort riche; comme il avoit long-temps désiré l'heureux moment d'être à elle, cet amant comblé de joie vouloit rendre ses noces brillantes, et préparoit des fêtes pour les célébrer. Henriette invitée à partager les plaisirs qu'on se promettoit de goûter dans des lieux consacrés à l'amusement, exigea de la complaisance d'Ernestine qu'elle l'accompagnât dans ce court et agréable voyage. Elle s'en défendit, mais elle céda enfin aux instances de son amie. Avant de partir, elle chargea madame de Ranci de lui envoyer ses lettres par un exprès; mais plusieurs

jours s'écoulèrent sans qu'Ernestine reçût aucune nouvelle ni d'elle ni du Marquis.

En menant son amie à la campagne, mademoiselle Duménil n'avoit pas songé que de toutes les dissipations, la moins capable de la distraire étoit le spectacle dont elle la rendoit témoin. On donne peut-être les mêmes fêtes chez le maréchal de Saint-André, disoit Ernestine en soupirant; mais une joie si douce ne remplit pas le cœur du Marquis; il n'aime point, il ne jouit pas des plaisirs où se livrent ces heureux amans. Cependant il ne m'écrit plus! Croyez-vous, demandoit-elle à Henriette, qu'il cesse de m'écrire? me privera-t-il de la seule consolation qui me reste? ah! sans doute il m'en privera? il ne pensera plus à moi, il ne s'informera seulement pas si j'existe encore : n'importe, il me sera toujours cher, mes sentimens pour lui m'occuperont sans cesse; jamais, jamais je ne perdrai l'idée du marquis de Clémengis; et si le temps peut faire que je songe à lui sans douleur, je suis bien sûre de n'y

songer jamais sans intérêt. Henriette s'efforçoit d'adoucir ses chagrins, de calmer ses inquiétudes; mais la situation d'Ernestine alloit devenir si fâcheuse, que les conseils et les soins de l'amitié ne pourroient plus rien sur son cœur.

M. de Maugis, ami des maîtres de la maison, arriva le matin du jour où tout le monde se disposoit à revenir à Paris. On lui reprocha de ne s'être point rendu à des invitations pressantes, on lui rappela sa promesse. Il répondit que l'événement dont on devoit être instruit, l'excusoit assez. Tout le monde l'environnant alors, dix personnes l'interrogèrent à-la-fois. Quoi, dit-il, d'un air surpris, vous ignorez le malheur du comte de Saint-Servains, celui de mon frère, et l'exil du marquis de Clémengis?

Ernestine entroit dans le salon; ces paroles la glacèrent, elle resta debout près de la porte, s'appuya contre un lambris, et recueillit toutes les forces que lui laissoit le saisissement de son cœur, pour écouter M. de Maugis.

Oui, poursuivit-il, le comte de Saint-Servains est étroitement gardé, ses papiers sont enlevés, ses effets saisis. Mon frère avoit sa confiance, on s'est assuré de lui : un secret impénétrable dérobe la connoissance du crime qu'on leur suppose. Un homme, dont le génie et l'application rendoient l'administration si heureuse, dont le désintéressement est connu, dont l'affabilité gagnoit tous les cœurs, est noirci par l'envie ; puisse-t-il confondre la calomnie, et revoir à ses pieds ses vils accusateurs !

Que je plains votre frère, dit alors le chevalier d'Elmont, que je plains l'aimable marquis de Clémengis ! il alloit épouser mademoiselle de Saint-André, ce mariage ne se fera plus. Non, assurément, reprit M. de Maugis, il a reçu cette accablante nouvelle et l'ordre d'aller à Clémengis deux heures avant la signature des articles, et s'est hâté de prévenir le Maréchal, en rompant lui-même leurs mutuels engagemens.

ses espérances ! il est affligé, malheureux ! je veux partir, aller le trouver, ma vue sera peut-être un adoucissement à ses peines ; si je ne puis le consoler, je partagerai ses maux ; je veux gémir, souffrir, mourir avec lui ! Ne me dites rien, non, ne me dites rien ; ne me parlez ni du monde, ni de ses cruelles bienséances ; je les rejette si la dureté les accompagne : est-il des lois plus saintes que celles de l'amitié ? des devoirs plus sacrés que ceux de la reconnoissance ? à qui dois-je des égards ? je ne tiens à personne ; si ma démarche est une faute, j'en rougirai seule. Je veux dénaturer tout ce que je possède, je veux rendre en secret à M. de Clémengis tous les biens que j'ai reçus de lui ; ah ! pourrois-je en jouir à présent ! heureuse aux yeux des autres, ingrate aux miens, comment supporterois-je la vie ?

Mademoiselle Duménil pensoit trop noblement, pour ne pas approuver une partie du dessein de son amie ; et dans celle qui lui paroissoit mériter plus de

considération, elle la voyoit si attachée à ses propres idées, qu'entreprendre de la détourner d'aller à Clémengis, c'étoit l'affliger beaucoup, sans pouvoir s'assurer de changer sa résolution : elle ne lui dit donc rien, la laissa maîtresse d'interpréter son silence, et toutes deux se hâtèrent de revenir à Paris.

Pendant la route, Ernestine se souvint d'un honnête vieillard, qui prenoit soin des affaires de M. de Clémengis, et lui étoit extrêmement attaché ; il s'appeloit Lefranc. Pendant son séjour chez M. Duménil, elle le voyoit souvent avec lui. Le Marquis avoit employé le peintre sur la parole de M. Lefranc, qui vantoit sans cesse son talent. Elle se rappela qu'il logeoit dans le voisinage, et son premier soin en arrivant à Montmartre, où elle voulut descendre, fut d'inviter cet homme par un billet pressant, à venir lui parler le lendemain de grand matin ; une affaire importante, où il pouvoit l'obliger, l'engageoit, lui disoit-elle, à l'entretenir et

à le consulter. Il se rendit à l'Abbaye à l'heure indiquée.

La présence d'un homme qui aimoit M. de Clémengis, qui tenoit à lui, excita la plus vive émotion dans le cœur d'Ernestine. Elle voulut s'expliquer, commença à parler, mais ses pleurs la forcèrent de s'arrêter.

Le bon vieillard, charmé de revoir la belle élève de son ancien ami, l'assuroit de son empressement à la servir, et lui faisoit mille protestations de suivre exactement les ordres qu'elle alloit lui donner. Il n'ignoroit pas combien elle étoit chère au Marquis, et pensoit lui devoir les mêmes égards qu'il auroit eus pour la sœur de M. de Clémengis.

Ernestine accepta ses offres de service, elle lui ouvrit son cœur, s'étendit sur les bontés du Marquis, sur la reconnoissance qu'elle en conserveroit toujours; et remettant entre les mains de M. Lefranc ses bijoux, ses pierreries, et plusieurs effets commerçables, elle le chargea de

les vendre et d'en faire toucher l'argent à M. de Clémengis, sans jamais lui découvrir d'où il venoit. Ensuite elle le pria de s'arranger avec mademoiselle Duménil, pour emprunter sur sa terre, afin de grossir la somme, et lui recommanda la diligence et le secret.

M. Lefranc savoit qu'Ernestine devoit sa fortune à M. de Clémengis ; mais il ne savoit point de quels moyens il s'étoit servi en l'obligeant. Son billet lui persuadoit que cette fortune dépendoit du Marquis ; et son premier mouvement, en la voyant si affligée, avoit été de penser que, dans la circonstance présente, elle vouloit prendre des mesures avec lui sur ses intérêts.

Une surprise mêlée d'admiration le rendit muet pendant quelques instans ; il regardoit Ernestine, portoit les yeux sur le dépôt qu'elle lui confioit, la regardoit encore, sembloit douter s'il ne se trompoit point. Hésitez-vous à me servir, lui demanda-t-elle d'un air inquiet? Non, Mademoiselle, lui dit-il, je non ;

remplirai vos désirs, je les surpasserai peut-être; soyez tranquille, je m'acquitterai fidèlement de l'emploi dont vous daignez me charger. M. le Marquis a bien placé les affections de son cœur; je souhaite que le ciel lui rende le comte de Saint-Servains, sa fortune, sa santé, et lui conserve une amie aussi tendre, aussi respectable que vous.

Sa santé! interrompit vivement Ernestine; ah! mon dieu! seroit-il malade? Ne vous effrayez pas, Mademoiselle, reprit M. Lefranc, il l'a été, il l'a beaucoup été, mais il se trouve mieux; j'espère le voir avant peu; si le succès ne trompe point mon attente, je serai à Clémengis avant la fin de la semaine. Calmez-vous, Mademoiselle, je ne partirai pas sans envoyer prendre vos ordres; je vous écrirai peut-être ce que la crainte d'élever de fausses espérances dans votre cœur, m'oblige de vous taire à présent. En achevant ces mots, il la salua respectueusement, et prit congé d'elle.

Quelle nouvelle amertume pénétra l'ame d'Ernestine ! Le marquis de Clémengis malheureux, le marquis de Clémengis malade, en danger peut-être ! comment soutenir cette cruelle idée ? Si le silence d'Henriette montroit qu'elle condamnoit sa démarche, si la crainte de déplaire à cette véritable amie méloit un peu d'indécision à ses desseins, l'état du Marquis l'emporta sur toutes les considérations qui pouvoient l'arrêter encore. Elle écrivit à mademoiselle Duménil. Sa lettre détermina Henriette à lui prêter une chaise, un de ses gens pour courir devant elle, et à lui envoyer des chevaux de poste, comme elle l'en pressoit. A midi, madame de Ranci et elle partirent.

Que d'impatience pendant la route ! que de soupirs, de larmes ! Ah ! si je ne le voyois plus, disoit-elle à madame de Ranci, si le ciel me privoit de lui, si j'étois condamnée à pleurer sa mort ? et ah ! pourrois-je vivre, et me dire, me répéter, il n'est plus ? gémir, tant de troi

Une nuit passée

ble, d'agitation, et la fatigue du voyage épuisèrent ses forces; dès le second jour de sa marche, elle fut obligée de s'arrêter dans un petit village : elle ne pouvoit supporter le mouvement de la chaise, elle s'évanouissoit à tous momens. Madame de Ranci obtint enfin de sa raison, de sa complaisance, de son amitié, qu'elle prendroit de la nourriture et du repos. Un sommeil long et paisible la rafraîchit, la mit en état de continuer sa route le lendemain, et d'arriver à Clémengis le soir du second jour.

Plusieurs des gens du Marquis connoissoient Ernestine; les premiers qui l'aperçoivent, courent l'annoncer à leur maître, il ne peut les croire. Elle entre. Il la voit, il doute encore si c'est elle. Elle avance en tremblant, tombe à genoux devant son lit, reçoit la main qu'il lui tend, la serre foiblement dans les siennes, la baise, l'inonde de ses pleurs.

Est-ce elle? est-ce Ernestine, répétoit le Marquis, en l'obligeant à se lever;

à s'asseoir près de lui : Quoi ! ma charmante amie daigne me chercher ! chère Ernestine ! quelle douce, quelle agréable surprise ! Ah ! je n'attendois point cette faveur précieuse.

Eh ! pourquoi, Monsieur, pourquoi ne l'attendiez-vous pas, lui demanda-t-elle du ton le plus touchant ? Me mettiez-vous au rang de ces amies que la disgrâce éloigne ? me croyez-vous insensible, ingrate ? avez-vous oublié que vous êtes tout pour moi dans l'univers. Ah ! si ma présence, si mes soins, si les plus fortes preuves de ma tendresse peuvent adoucir vos peines, parlez, Monsieur, parlez, je ne vous quitte plus ; tous les instans de ma vie seront heureux, s'il en est un seul dans le jour où ma vue, où mon empressement à vous plaire dissipent le souvenir de vos pertes, portent un rayon de joie dans votre ame.

Le visage de M. de R*** Clémengis se couvrit de rougeur ; il baisa les mains d'Ernestine, il les arrosa de larmes brûlantes.

Ah ! comment, s'écria-t-il, ai-je immolé le plus grand bonheur à de vains égards ! mes plus ardens désirs à de bizarres préjugés ! Est-ce Ernestine, est-ce l'aimable fille que je sacrifiois à l'avide ambition, au fol orgueil, qui conserve pour moi des sentimens si tendres ? Elle cherche un malheureux, un proscrit peut-être ! sa généreuse compassion l'attire dans ce désert, elle vient me consoler : ah ! je sens déjà moins des peines qu'elle daigne partager ; tout cède à présent dans mon cœur, au regret de ne pouvoir reconnoître ses bontés.

Ernestine alloit parler, quand des voix confuses se firent entendre ; on ouvrit brusquement ; M. Lefranc, plutôt porté qu'introduit par les gens du Marquis, entra en criant : Votre procès est gagné tout d'une voix, Monsieur ; on parle au comte de Saint-Servains, ses accusateurs sont arrêtés ; je n'ai pas voulu qu'un autre vous apportât ces heureuses nouvelles.

Mon oncle justifié, mon procès gagné,

s'écria le Marquis ! ah ! je pourrai donc suivre les inspirations de mon cœur, payer tant d'amour, de noblesse, de vertus ! Viens, ma chère Ernestine, viens, répéta-t-il, transporté de plaisir; viens dans les bras de ton époux : Mes enfans, dit-il à ses gens qui versoient des larmes de joie, mes chers enfans, voilà votre maîtresse; et tendant la main à M. Lefranc : et vous, mon zélé, mon honnête ami, soyez le premier à féliciter la marquise de Clémengis.

Des cris d'allégresse s'élevèrent alors dans la chambre. Ernestine étoit aimée, elle étoit respectée, elle méritoit le bonheur dont elle alloit jouir. Madame de Ranci levoit les mains au ciel, lui rendoit grâce, embrassoit Ernestine, prononçoit de tendres bénédictions sur le Marquis et sur elle. M. Lefranc, trahissant le secret qu'on lui avoit confié, racontoit à M. de Clémengis l'action généreuse d'Ernestine. Elle seule craignant encore pour des jours si chers, n'osoit se livrer à la joie. On la rassura; le Mar-

quis étoit foible, mais il étoit convalescent, et le plaisir alloit lui rendre la santé......

Mais épargnons au lecteur fatigué, peut-être, des détails plus longs qu'intéressans. Il peut aisément se peindre le bonheur de deux amans si tendres. Le comte de Saint-Servains, vengé de ses ennemis, rentra dans les fonctions de son ministère : il pardonna à son neveu un mariage qui le rendoit heureux. Henriette partagea la félicité de son amie. Madame de Ranci retourna dans sa retraite, où les soins attentifs de madame de Clémengis prévinrent ses désirs : et moi, qui n'ai plus rien à dire de cette douce et sensible Ernestine, je vais peut-être m'occuper des inquiétudes et des embarras d'une autre.

AVERTISSEMENT.

Les quatre petites histoires qui suivent furent insérées dans la Bibliothèque des Romans en 1779 et 1780, où elles parurent comme extraites d'anciens manuscrits, quoique l'auteur ne les ait prises que dans sa propre imagination : plusieurs contrefacteurs s'en étant emparés, en ont grossi le vol qu'ils ont fait de ses ouvrages. Comme personne, excepté son libraire, n'a formé de plainte contre cette piraterie, on se croit en droit de l'imiter avec une vue plus honnête, celle de procurer au public une édition complète des ouvrages de madame Riccoboni.

On a imprimé



boni avoit fait l'histoire de Christine, reine de Suède, en deux volumes. Sans doute Christine de Suabe a occasionné cette méprise.

HISTOIRE

DE

CHRISTINE

DE SUABE.

HISTOIRE

DE CHRISTINE

DE SUABE,

ET

DE SIGEFROID,

COMTE DE SURGER.

Au temps où se formoient les premières croisades, vivoit Frédéric-Auguste, duc de Saxe, de Bavière et de Suabe. Vingt années de guerre, marquées par d'éclatantes victoires, avoient considérablement augmenté ses domaines, et réduit sous son obéissance une grande partie de la Germanie. Satisfait de ses conquêtes, désirant goûter un repos que son âge avancé lui rendoit nécessaire, il accepta les propositions d'une paix offerte à des conditions honorables et avantageuses. Le ma-

riage de Bonne-Eléonore, marquise de Misnie, et de Maximilien-Philippe, son unique héritier, fut un des principaux articles du traité. Frédéric l'accorda, malgré la répugnance et les oppositions de son fils, le contraignit de signer le traité, et d'épouser la princesse de Misnie.

Philippe se soumit à cette impérieuse loi; mais peu capable de dissimulation, il laissa voir toute la douleur que lui causoit ce mariage. Amant heureux et passionné d'Amélie, fille d'un simple officier du palais, il devoit les faveurs de sa maîtresse à des sermens réitérés de l'élever au premier rang, quand il y monteroit lui-même. Forcé de s'unir à l'héritière de Misnie, de priver Amélie du prix promis à ses complaisances, un sentiment injuste, et malheureusement trop naturel, lui fit rejeter l'amertume de ses chagrins sur celle qui les lui causoit innocemment. Eléonore, à peine sortie de l'enfance, parée de mille charmes, douée de toutes les qualités aimables, parut seulement à son époux la rivale d'Amélie; une

femme qui occupoit la place destinée par son choix à une autre, l'obligeoit d'être parjure, de se montrer ingrat, de tromper l'attente d'une crédule amie, dont la généreuse confiance s'étoit reposée sur sa foi du soin de sa gloire et de son bonheur.

Le caractère de Philippe ne lui permettoit pas de déguiser les mouvemens de son ame. Ce Prince, alors âgé de vingt ans, joignoit à la plus grande impétuosité une opiniâtre constance dans ses sentimens; il avoit cette franchise dure, peu réfléchie, qui traite de faussetés les ménagemens si utiles à l'entretien de l'union, même de ses apparences, entre les personnes les plus divisées par leurs intérêts ou par leurs opinions. Sans égard pour le nœud qui le lioit à la jeune Princesse, il continua de se livrer à sa passion. Si la crainte d'attirer sur sa maîtresse la colère du Duc, l'engageoit à cacher la vivacité de ses sentimens, retenoit l'aveu public de la préférence dont il l'honoroit, c'étoit avec violence, avec regret qu'il se privoit du plaisir de lui donner tous ses

momens, et de rendre un hommage public à ses attraits.

Pendant la première année de son mariage, Éléonore ne remarqua ni la froideur ni les négligences de son époux. Tendrement aimée de Frédéric, sans cesse amusée par des fêtes, sa propre indifférence et son extrême dissipation l'éloignèrent également d'observer la conduite du Prince, et de connoître ses penchans : mais elle donna le jour à une Princesse ; et l'amour maternel ouvrit son cœur à tous les mouvemens de la tendresse. De longues souffrances ayant épuisé ses forces, elle fut un temps considérable à les recouvrer. Son état fixant le Duc et la Cour chez elle, contraignit le Prince à plus d'assiduité. Éléonore portant sur lui des regards attentifs, vit dans ses traits des agrémens dont elle n'avoit point encore été frappée. La noblesse de sa personne, la vivacité de son esprit la charmèrent ; elle s'étonna de le trouver si aimable : sa présence, le son même de sa voix lui causoient de flatteuses émotions :

elle aima Philippe, elle désira lui plaire, l'attacher. Plus elle devint sensible pour lui, plus elle s'aperçut, plus elle s'assura qu'il ne l'étoit pas pour elle. Une inquiète curiosité lui fit chercher de tristes lumières; la jalousie s'introduisit dans son cœur avec l'amour, rendit ses sentimens aussi pénibles que tendres; elle connut sa rivale : elle s'affligea, ne goûta plus les douceurs du repos. L'empressement d'une Cour, dont elle se voyoit adorée, l'importuna; elle vouloit être seule, soupirer en liberté, pleurer sans témoins. Bientôt elle se livra tout entière à cet accablement où plongent une passion condamnée à n'être jamais partagée, la certitude de former d'inutiles souhaits, le malheur de se peindre sans cesse un bien dont on ne peut espérer la jouissance, de voir une autre posséder à nos yeux l'objet de nos vœux les plus ardens, et de conserver toujours le désir d'un bonheur qui fuit devant nous.

Ses chagrins trop vifs et trop apparens, excitèrent la tendre pitié de Fré-

déric. Plus Eléonore lui inspira de compassion, plus la conduite du Prince le révolta. Amélie triomphoit des larmes de la Princesse. Enorgueillie de sa faveur, elle commençoit à ne plus cacher son pouvoir sur l'esprit de Philippe. Irrité de l'audace de cette fille, le Duc la fit enlever du palais au milieu de la nuit, ordonna de la mener à Muhlbery, de l'enfermer dans cette forteresse, et de l'y garder soigneusement. L'officier chargé de cet ordre, trahit la confiance de son maître. Au moment où Amélie sortoit d'Ausbourg, Philippe, instruit de son départ, vola sur ses traces, la joignit, mit son escorte en fuite, se saisit d'elle, la conduisit dans une de ses maisons, où ne la croyant point assez en sûreté contre la colère de Frédéric, il resta peu, et bientôt en partit pour passer avec elle en Danemarck.

A l'abri de la vengeance de son père, il lui écrivit, se plaignit aigrement de la violence exercée sur une personne qui lui étoit chère, accusa d'un ordre si ri-

goureux le ressentiment d'une femme jalouse ; en exigeant l'exil d'Amélie, en pressant le Duc de la traiter avec inhumanité, Eléonore venoit de se rendre à jamais odieuse aux yeux de celui que la contrainte unissoit à elle ; il alloit travailler à faire rompre un lien dont il se regardoit déjà comme entièrement dégagé, et terminoit sa lettre par une protestation de ne rentrer jamais en Suabe avec le titre d'époux de la princesse de Misnie.

Pendant que Philippe porte la douleur dans le sein de son père affoibli par de longues fatigues et de récentes infirmités, livre Eléonore à la crainte de se voir rejetée de son lit, l'objet du trouble et de la division de cette illustre maison cesse d'être sensible à la vanité de les exciter. A l'instant où Amélie s'étoit vue arracher des bras de son père, entraînée hors du Palais, sa frayeur et son saisissement avoient fait une forte impression sur ses sens. Le temps ne l'effaça point. Des mouvemens de terreur l'agitoient sans cesse ; au moindre bruit

elle tressailloit. Souvent la vue de ses femmes l'alarmoit ; elle croyoit apercevoir les gardes du Duc cachés sous leurs vêtemens. Elle poussoit alors des cris affreux, appeloit Philippe à son secours, le voyoit, l'entendoit, et l'appeloit encore. Elle tomba dans un triste égarement, dont rien ne put la retirer. Après plusieurs mois de continuels transports, elle mourut entre les bras de son amant, désespéré de sa perte, mêlant aux pleurs, aux gémissemens qu'elle lui arrachoit, des imprécations contre Eléonore, des sermens de ne jamais la revoir, de ne jamais lui pardonner sa jalousie, cause de la mort funeste et prématurée d'Amélie, unique objet de toutes ses affections.

Obstiné à demeurer en Danemarck, à nourrir ses chagrins par la vue du monument où reposoient les cendres de sa maîtresse, il résista pendant quatre ans aux ordres, aux prières, même aux supplications de son père. En vain ses plus zélés serviteurs l'avertissoient de l'affoiblissement visible de Frédéric, lui

montroient prochain l'instant où sa présence seroit nécessaire à Ausbourg ; ni son devoir, ni ses intérêts ne pouvoient le déterminer à quitter le tombeau d'Amélie, à revoir des lieux qui lui rappeleroient toujours le souvenir d'un bonheur à jamais perdu. Les timides instances d'Eléonore furent rejetées avec dédain. Il abandonna le dessein de briser ses liens ; Amélie ne vivoit plus, il cessoit de souhaiter sa liberté ; mais il conserva son injuste haine, ne répondit aux lettres affectueuses et soumises de la Princesse sa femme, que pour l'accabler de reproches, l'accuser de toutes les peines, de toutes les amertumes de sa vie.

L'infortunée Eléonore ne put supporter l'aversion d'un époux qui lui étoit si cher. L'impossibilité de détruire la fatale prévention de Philippe sur l'exil d'Amélie, de lui prouver qu'elle n'avoit point demandé son éloignement, la certitude de lui déplaire par son attachement, celle de ne plus le voir, la livrèrent à la plus noire mélancolie. Retirée au fond de

appartement, toujours baignée de pleurs, pressant entre ses bras la petite Christine sa fille, inondant son visage de larmes, elle prioit le ciel de veiller sur cet enfant chéri, de préserver sa fille du malheur affreux d'aimer un ingrat.

Une fièvre lente consuma peu-à-peu les forces de cette jeune et charmante Princesse. Elle se dessécha comme une fleur arrachée de sa tige, et descendit au tombeau, regrettée de toute la Suabe. Le Duc, déjà atteint d'un mal dangereux, fut si sensible à cette perte, qu'il ne put la supporter; il sentit sa fin s'approcher, et dépêcha des courriers en Danemarck pour hâter le retour de son fils. Philippe revint en diligence, espérant que sa présence ranimeroit son père et prolongeroit ses jours : mais il eut la douleur d'arriver trop tard. Au moment où il entroit dans le palais, des cris de douleur lui annoncèrent que Frédéric n'étoit plus.

Son fils le pleura, lui rendit de grands honneurs, se reprocha sincèrement de

l'avoir affligé. Souverain de tant d'états, maître de disposer de son cœur, de sa main, il donna de nouveaux regrets à la perte d'Amélie. Fidèle à sa mémoire, il rejeta toutes les alliances qui lui furent proposées. Ses longs chagrins lui avoient appris à redouter une passion trop puissante sur son ame. Il se livra tout entier à l'amour de la gloire, entreprit cette guerre destructive, qui dévasta les plus fertiles provinces de l'Allemagne, soumit les états et la personne de l'Empereur à ce Prince belliqueux. Ses voisins, affoiblis par la foule des Croisés passés en Palestine, ne purent s'opposer au cours de ses victoires; mais lui-même enfin se lassa de combattre et de triompher. Il replaça l'Empereur sur son trône, l'y maintint dans la suite, malgré les efforts d'une puissante confédération; ne s'appropria aucune de ses conquêtes; sembla n'avoir prodigué ses trésors et le sang de ses sujets, que pour le vain honneur de remplir l'Europe du bruit de son nom, et lui inspirer la crainte de ses armes.

Au moment de la mort d'Eléonore, on avoit mené la princesse Christine à Fullengen, maison de plaisance de son aïeul, située à vingt lieues d'Ausbourg. Philippe, occupé des obsèques de son père et des cérémonies de son couronnement, ordonna de laisser sa fille à Fullengen. Trois mois après son retour, débarrassé de ses soins, lui-même se rendit à cette maison pour voir la Princesse, et la ramener à Ausbourg. Les tristes plaintes d'Eléonore, les accens douloureux de sa voix, ses gémissemens retentissoient encore au fond du cœur de la petite Christine. Les noms de cruel, d'ingrat, d'inhumain se confondoient dans sa mémoire, avec celui de Philippe, cause des peines et de la mort de sa mère. A l'approche du Duc, l'effroi la saisit; elle voulut fuir, se débattit entre les bras de ses femmes; refusa de se mettre à genoux devant son père; poussa des cris, répétant toute tremblante : Je ne veux pas aller avec le cruel, il me feroit mourir aussi.

Sa résistance, ses larmes, sa terreur, le rapport frappant de ses traits et de ceux de sa mère, rendirent Christine désagréable aux yeux de son père. Elle lui rappela de fâcheux souvenirs. Il la considéra long-temps d'un air pensif, et changea le dessein de la mener à Ausbourg, en celui de la faire élever à Fullengen. Disposé à la tenir éloignée de lui, il ne voulut pas que son éducation souffrît de cette espèce de disgrâce. Il plaça de bonne heure auprès d'elle des personnes capables de former son cœur, d'éclairer son esprit, de lui donner des connoissances propres à perfectionner les dons qu'elle tenoit de la nature. Si Christine ne trouva point dans Philippe un père caressant, elle ne put jamais l'accuser de négliger les devoirs imposés par ce titre. Il fit embellir sa retraite, ordonna de la délasser de ses études par des amusemens, lui prodigua les moyens de satisfaire ses désirs, d'exercer sa libéralité, de rendre heureux tout ce qui l'environnoit.

A la régularité des traits de sa mère, la Princesse, en grandissant, joignit des charmes différens. Sa taille plus haute, son air plus majestueux, une physionomie ouverte, animée, donnoient à sa figure plus de noblesse et de dignité. Peut-être sa personne eût-elle été trop imposante pour exciter le désir et faire naître l'amour, si sa bonté, sa douceur, mille grâces attrayantes n'avoient rapproché d'elle ceux que la vénération, inspirée par son premier abord, pouvoit en tenir à trop de distance. Elle acquit des connoissances fort étendues, exerça les arts propres à son sexe, et perfectionna ses dons naturels par l'étude et l'application : mais on voulut en vain lui donner des principes généraux. Elle puisa les siens dans l'observation des mouvemens de son cœur. On ne put l'accoutumer à soumettre sa raison à des préjugés, à confondre des biens de convention avec des biens réels, la véritable gloire avec la contrainte que peut s'imposer l'orgueil pour usurper son nom. Rejetant tous les

sophismes de l'intérêt et de la vanité, elle régla ses idées sur le sentiment et sur la vérité. Elle avoit le cœur droit, l'esprit juste, le naturel sensible, beaucoup de courage et de fermeté, un attachement inviolable à sa parole, et le caractère le moins susceptible d'éprouver cette inconstance et cette légèreté trop souvent reprochées à son sexe.

Tant de rares qualités sembloient devoir mettre Christine à l'abri de toutes les erreurs : elles la conduisirent au contraire à ne pas traiter de foiblesse un penchant naturel ; à livrer son ame à la plus douce des passions ; à chercher son bonheur loin de la route où les personnes de son rang doivent le trouver ; à priser peu l'éclat ; à préférer aux grandeurs, au pouvoir, la liberté de se choisir un sort, et l'espérance flatteuse de le rendre à jamais heureux.

La maison de la Princesse de Suabe, composée d'abord des dames de sa mère, fut augmentée dans la suite. On élev

près d'elle de jeunes nobles des deux sexes, destinés à lui former une cour. Sa gouvernante étant morte, la comtesse de Surger prit sa place, avec le titre de surintendante de l'éducation de Christine; et le Duc lui donna un pouvoir absolu sur tous ceux dont sa fille étoit environnée.

Cette dame, nièce de la mère de Philippe, avoit épousé le Comte de Surger, possesseur d'une assez belle souveraineté aux confins de la Saxe et de la Servie. Veuve à vingt ans, et mère d'un enfant au berceau, elle vit souvent des essaims de brigands, avides de pillage, se répandre sur ses domaines, et les ravager. Leurs incursions devenant plus fréquentes et le pays désolé moins capable de défense, elle craignit pour son fils la mort ou l'esclavage, abandonna cette malheureuse contrée, et vint demander un asile au duc de Suabe. Ce prince lui donna le choix de plusieurs établissemens; elle leur préféra la place vacante

auprès de Christine, dont la retraite flattoit plus son goût que le séjour d'Ausbourg.

Sigefroid, comte de Surger, suivit sa mère à Fullengen. Il avoit huit ans, la Princesse, cinq. Il partagea les jeux de son enfance, ensuite ses études et ses plaisirs. Son empressement à la servir le distingua de tous les petits courtisans qu'on instruisoit à lui plaire. Plus elle grandissoit, plus les attentions du jeune Comte redoubloient. Il s'appliquoit à prévenir ses désirs, à satisfaire ses goûts. Il inventoit des amusemens, imaginoit des fêtes, dont il lui cachoit les apprêts. Il la surprenoit par les agrémens imprévus qu'il répandoit dans ses promenades, par l'art ingénieux de remplir tous ses momens. Admis à sa familiarité, sans cesse sous ses yeux, devenant chaque jour plus aimable, plus intéressant, il attacha la jeune Princesse par les liens d'une douce habitude, d'une tendre reconnoissance, d'une vive amitié. Elle le nommoit son frère, quelquefois son cousin,

plus souvent son ami; avoit toujours des secrets à lui confier, des doutes à lui proposer, ou des ordres à lui donner. Si on s'adressoit à Sigefroid pour obtenir d'elle une grâce, elle l'accordoit à l'instant où il la demandoit. Quand elle distribuoit des présens à toute sa cour, elle se réservoit le choix des bijoux destinés au Comte. Ce choix l'occupoit longtemps. Rien ne lui paroissoit assez riche, assez beau; elle se plaignoit de ne rien trouver qui fût digne d'être offert à son ami.

La comtesse de Surger remarqua les distinctions trop apparentes dont sa charmante élève honoroit son fils. Elle en pénétra la cause, s'en alarma. En examinant Sigefroid, elle découvrit dans son cœur une passion cachee sous le zèle de l'amitié. Frémissant des malheurs qu'une mutuelle inclination préparoit à deux personnes si éloignées de pouvoir jamais s'unir, elle chercha le moyen d'arrêter les progrès de ce dangereux attachement. Un nouvel ordre fut mis dans le palais :

il interdit l'entrée de la chambre et du cabinet de Christine aux jeunes Barons élevés près d'elle. La Comtesse marqua les heures où ils pouvoient se présenter devant la Princesse, leur ôta la liberté de se mêler parmi ses dames, de l'entretenir, de lui donner des fêtes, même de l'approcher dans ses promenades ou dans ses autres divertissemens. L'air de la gravité se répandit autour de la fille de Philippe; le silence et le respect y joignirent celui de la tristesse. Cette nouveauté déplut à Christine : mais elle n'osa s'en plaindre, croyant la Comtesse autorisée par son père à changer l'ordre accoutumé de sa maison.

Sigefroid ne put perdre la douceur de voir à tous momens Christine, sans ressentir un dépit extrême contre sa mère, dont les précautions, cachées sous une feinte autorité, lui parurent l'effet d'un bizarre caprice. Il ne dissimula point son chagrin, se plaignit de sa conduite, lui reprocha d'introduire l'ennui dans la cour d'une Princesse de seize ans, de la

priver des innocens plaisirs dont ses jeunes courtisans s'empressoient d'amuser ses loisirs. En parlant, le Comte ouvroit son cœur sans s'en apercevoir, et montroit à sa mère combien il étoit profondément touché. Non, Sigefroid, non, lui dit la Comtesse, ce ne sont pas ces vains plaisirs que vous regrettez ; c'est la dangereuse liberté d'entretenir Christine, de la regarder, de jouir des distinctions, des préférences dont elle se plaît à vous favoriser. O mon fils ! quelle erreur vous guide et vous égare ! Est-ce à vous, est-ce au comte de Surger, privé de ses héritages, réduit à implorer la pitié de Philippe, à se soutenir par ses bienfaits, de nourrir un penchant qui le rend à-la-fois ingrat et téméraire ? Maître paisible de votre petite souveraineté, oseriez-vous lever les yeux sur la princesse de Suabe ? oubliez-vous la puissance de son père ? Ah ! mon fils ! comment avez-vous pu aimer Christine ? comment avez-vous pu perdre de vué l'éclat de sa fortune et l'abaissement de la vôtre ?

Jamais ces réflexions ne s'étoient présentées à l'idée de Sigefroid ; accoutumé à voir la Princesse, à sentir près d'elle des mouvemens doux et flatteurs, il l'aimoit sans connoître l'espèce de sentiment qui l'attachoit à elle. Aucun projet, aucune inquiétude ne mêloit de trouble aux sensations de son ame. Il se livroit à son penchant, sans espérer d'être jamais plus heureux, sans imaginer pouvoir perdre le bonheur dont il jouissoit.

Les justes et mortifiantes représentations de la Comtesse bannirent le calme de son cœur. Il se reprocha d'aimer Christine ; il craignit d'en être aimé. En retraçant à sa mémoire ses bontés, les douces expressions de son amitié, il trembloit que la même erreur ne l'eût séduite. Son amour délicat et désintéressé lui donna la force de souhaiter que jamais l'aimable Princesse ne sentît pour lui cette passion si flatteuse et si cruelle, dont un instant pouvoit changer les plaisirs en amertume. Il se promit de lui cacher ses chagrins, d'éviter ses regards, de fuir les occasions

de l'approcher; de renfermer sa tendresse, ses regrets ; de ne plus montrer à la fille de Philippe que du respect et de la vénération.

Pendant un peu de temps il observa cette conduite pénible ; mais malgré ses efforts, sa tristesse parut, elle se peignit dans ses yeux, sur ses traits; chaque jour augmentoit sa mélancolie. Il feignoit de s'appliquer à l'étude, fuyoit ses amis, bornoit ses délassemens à de longues promenades, choisissoit les lieux les plus solitaires, et les heures où personne ne pouvoit interrompre ses sombres rêveries.

Christine n'étoit pas plus tranquille. Elle avoit espéré que le comte de Surger seroit excepté de la loi commune. L'avantage de lui appartenir par les liens du sang sembloit devoir lui conserver la liberté de l'approcher. Trompée dans son attente, elle s'inquiéta, sentit combien la présence, l'entretien et l'amitié de Sigefroid étoient nécessaires au bonheur de sa vie. Elle cessa de goûter des amuse-

mens qu'il ne partageoit plus. Une de ses femmes entendit la Comtesse parler vivement à son fils, le presser de quitter Fullengen, d'abandonner une retraite où ses jours s'écouloient dans une honteuse oisiveté : elle le redit à la Princesse. Ce rapport excita en elle un mouvement de dépit contre la comtesse de Surger. Elle examina Sigefroid avec plus d'attention, remarqua son trouble, son agitation, s'affligea du changement de sa conduite, et plus encore de celui de sa personne. Elle attendoit impatiemment l'heure où sa cour s'assembloit autour d'elle ; ses regards s'attachoient sur Sigefroid ; sous prétexte de lui donner des ordres, elle l'écartoit de tout le monde, le pressoit, le conjuroit de lui ouvrir son cœur. Il éludoit ses questions, baissoit les yeux, répondoit avec embarras, avec tant de réserve et de respect, que la Princesse le soupçonnant de peu d'attachement à sa personne, pensa s'être trompée en lui croyant une véritable affection pour elle, regretta une erreur qui lui avoit été bien

chère, et pleura souvent en secret la perte de la confiance et de l'amitié du comte de Surger.

Un jour qu'éveillée de grand matin elle étoit descendue dans les jardins, suivie d'une de ses femmes, elle tourna ses pas vers une enceinte où elle faisoit élever des fleurs étrangères, dont elle aimoit le parfum et les vives couleurs. En avançant dans cette enceinte, elle vit Sigefroid. Elle sentit un plaisir extrême en l'apercevant, et la plus douce émotion en remarquant le soin dont il s'occupoit. Il examinoit ces fleurs cultivées pour elle, les visitoit, regardoit si des insectes, nuisibles à leur accroissement, ne se cachoient point à leurs pieds. Touchée d'une attention dont elle ne pouvoit méconnoître le principe, la Princesse s'approcha sans bruit, posa une de ses mains sur le bras du Comte; et d'un ton enfantin et caressant : Eh quoi, mon frère! lui dit-elle, ce qui me plaît vous intéresse donc encore?

Le son de cette voix chérie fit tressail-

lir le Comte ; une rencontre si imprévue mêla de la joie à sa première surprise ; mais l'embarras et la tristesse se peignirent bientôt sur tous ses traits. Il s'inclina devant Christine, porta sur elle de timides regards ; et s'exprimant fort bas : Je me trouvois bien malheureux, Madame, lui dit-il ; mais si la princesse de Suabe a pu douter un instant de mon zèle, de ma respectueuse affection, de mon inviolable attachement à son service, je sens que je vais l'être mille fois davantage.

Malheureux, vous ! s'écria Christine ; eh ! comment ? eh ! d'où vient l'êtes-vous ? Vous souffrez, et vous me cachez le sujet de vos peines : vous fuyez ma présence : vous refusez de me confier des chagrins que mon amitié dissiperoit peut-être, partageroit au moins. D'où vient ne vous suis-je plus chère ? comment ai-je perdu mes droits sur le cœur de mon frère, de mon ami ? qu'est devenue son ardeur à m'obliger ? pourquoi de vains respects, une froide indifférence lui font-ils oublier ses premiers sentimens ?

Ah! cette ardeur n'est point éteinte, Madame, reprit en rougissant Sigefroid; plût au ciel que ces jours heureux, dont le souvenir est si profondément gravé dans ma mémoire, n'eussent jamais été pour moi; que jamais un infortuné ne se fût présenté devant vous; que jamais les charmes, les vertus de l'auguste Christine!.... Il s'arrêta; des pleurs inondèrent son visage, et de longs soupirs marquèrent l'oppression de son cœur.

En voyant couler les larmes du Comte, la jeune Princesse ne put retenir les siennes. Tous deux en répandirent assez long-temps sans se parler. Christine se trompant au sens des dernières paroles de Sigefroid, le regarda d'un air étonné: Quel étrange souhait! dit-elle, en le formant que voulez-vous me faire entendre? Ma vue vous cause-t-elle de la peine? O mon frère! me haïssez-vous?

Vous haïr, moi, Madame! s'écria le Comte. Ah! comment interprétez-vous si cruellement les expressions d'un cœur affligé? Des sentimens bien contraires à

ceux de la haine, agitent mon ame, me livrent à d'éternels regrets. Quel heureux temps est passé sans retour! De quels biens je jouissois, quand la différence de nos positions ne s'offroit point à mon idée; quand les attraits de Christine fixoient toute mon attention; quand sa grandeur ne retenoit point mes tendres mouvemens; quand j'osois la traiter et de sœur et d'amie, m'empresser à lui plaire, m'applaudir de la voir sensible à mon zèle! Pourquoi ne puis-je plus prétendre à mériter vos bontés, Madame, sans craindre d'en abuser, sans craindre de m'en rendre indigne? Votre intérêt, l'honneur, un devoir rigoureux m'imposent la dure loi de vous cacher mes douleurs; il m'est défendu de vous laisser pénétrer le secret d'un cœur déchiré par la nécessité de se fermer quand vous l'encouragez à s'ouvrir, par la contrainte de montrer seulement à la fille de Philippe de la reconnoissance et du respect.

Je vous écoute attentivement, dit la Princesse, et je ne puis vous comprendre.

Quel est ce devoir bizarre, cette loi déraisonnable ? Jamais l'honneur n'ordonna de déguiser sa pensée, de dissimuler ses sentimens, de s'éloigner d'un objet dont on désire la présence ! Comment mon intérêt vous engage-t-il à me causer de violens chagrins, à m'éviter, à me montrer une feinte indifférence, à me laisser croire qu'une amitié, autrefois mutuelle, ne subsiste plus que dans mon cœur !

Qu'entends-je, s'écria le Comte en tombant aux pieds de Christine ? Quoi, Madame ! vous avez daigné me la conserver cette amitié si précieuse ! elle *subsiste encore au fond de votre cœur* ? Ah ! connoissez donc tout le mien ; apprenez le sacrifice que je vous ai fait, en me forçant à vous éviter, à vous paroître indifférent. Ce n'est plus le sentiment doux et paisible de l'amitié qui m'attache à vous, Madame ; c'est une passion violente, impétueuse ; c'est l'amour le plus vif, le plus ardent ! Oui, j'ose vous aimer, vous adorer, ne vivre, ne respirer que pour vous. Brûlant sans cesse du désir

vous le dire, j'ai fui les occasions de
s parler. Plaignez-moi, Madame;
votre généreuse pitié console un in-
né; ne le traitez point d'audacieux.
amour n'a jamais séduit ma raison,
ontés ne m'ont point enhardi; au-
spoir n'a flatté cette passion, sentie
de la connoître; elle ne porte point
einte à votre gloire. La pureté de
s vœux me donne peut-être des droits
indulgence de Christine : mais com-
ien je dois paroître téméraire aux yeux
la princesse de Suabe!

Le nuage qui obscurcissoit le front de
hristine se dissipa; le plaisir et l'atten-
rissement se montrèrent à-la-fois sur
son aimable visage. Elle tendit la main à
Sigefroid, l'obligea de se lever, de se
placer à ses côtés sur le banc de gazon où
elle venoit de s'asseoir; et portant sur lui
s regards animés et satisfaits, elle l'in-
ogea curieusement sur toutes les agi-
ons de son cœur, voulut savoir com-
nt et dans quel temps il avoit distin-
é l'amour de l'amitié; d'où vient un de

ces sentimens lui sembloit mériter le reproche de la personne qui l'inspiroit. Elle exigea le détail circonstancié de toutes les sensations de son ame, un aveu de ce qu'il pensoit avant les précautions de la Comtesse sa mère, un récit particularisé de leur entretien, quand il se plaignit du nouvel ordre établi dans le palais.

Le Comte obéit. Christine comparant ses propres mouvemens à ceux de Sigefroid, s'étonna de leur conformité. Elle se recueillit, rêva un moment, et reprenant la parole avec cette candeur et cette sensibilité qui la caractérisoient : Mon frère, lui dit-elle, nous avons long-temps goûté les mêmes plaisirs, et depuis plusieurs mois nous éprouvons les mêmes peines. L'enfance et l'habitude nous cachoient à tous deux la force de notre attachement. Vous m'éclairez ; vous m'apprenez que j'ai comme vous changé ma première amitié en un sentiment plus vif et plus inquiet. Votre obstination à vous taire m'a donné bien des chagrins.

J'aime à pouvoir me dire que je n'ai pas volontairement causé les vôtres. Aucune considération ne m'eût déterminée à vous affliger, à vous laisser penser un seul instant que la douceur de vous voir, de vous parler, ne me touchoit plus. Mais d'où vient ce regret de m'aimer ? de quelle erreur vous accusez-vous ? et pourquoi séparer dans vos idées la princesse de Suabe, de Christine ? la fille de Philippe, de votre sœur, de votre amie ? Quelle est cette inégalité dont vous formez une barrière insurmontable entre vous et moi ? A mes yeux tout nous rapproche ; le sang nous lie ; nos principes, nos goûts, nos penchans nous assortissent mieux encore ; la nature, la raison nous avertissent de ne chercher notre bonheur que dans l'intime union de nos cœurs.

Sigefroid, transporté du plaisir de l'entendre avouer sa tendresse avec cette noble simplicité compagne de la vérité, ému, agité, voulut parler ; elle ne le permit pas. Écoutez-moi, mon frère, lui dit-elle ; que mes paroles s'impriment

dans votre souvenir, y gravent à jamais le sentiment invariable de mon cœur. L'éloignement de mon père pour un second engagement semble me destiner à la souveraineté d'une considérable partie de l'Allemagne, où peut se joindre la couronne impériale. Mais si je m'examine, si je consulte mes inclinations, si je me peins l'espèce de satisfaction capable d'exciter mes souhaits, de fixer mes vœux, de remplir mes désirs, l'empire de votre cœur me paroît préférable à la possession de l'entière Germanie. La perspective du pouvoir suprême n'a pu me consoler de la perte d'un bien plus cher et plus réel. L'excès de ma douleur, en me voyant négligée de mon frère, en me croyant indifférente à mon ami, m'a trop appris à discerner uné apparente félicité d'un bonheur véritable : le mien vient de renaître; je sens qu'il dépendra toujours de la tendresse, de la constance e de la fidélité du comte de Surger.

Comment résister aux charmes de ce touchant aveu, s'écria Sigefroid! quelle

séduisante idée! Quoi, Madame, la certitude d'être aimée de moi seroit nécessaire à votre bonheur? Eh! j'ai pu me taire, vous fuir! hélas! je le dois encore. Ah! vous serez toujours chérie, toujours adorée, toujours désirée, toujours regrettée du plus heureux des amans, du plus infortuné de tous les hommes!

Non, vous ne me regretterez point, reprit la Princesse; je vous engage ici ma foi; je vous promets solennellement que ni mon cœur, ni ma main ne deviendront jamais le partage d'un autre. J'ignore s'il me sera permis d'être à vous, mais j'atteste le ciel.... Ah, Madame! arrêtez, interrompit le Comte, ne prononcez point un serment indiscret; la fille du duc de Suabe peut-elle se promettre à Sigefroid? Quand mon cœur a fait ce serment, pourquoi ma bouche ne le prononceroit-elle pas, reprit la Princesse? *Mais je le vois*, mon frère, continua-t-elle, vous doutez de la fermeté de mon ame. Nous sommes bien jeunes; peut-être *seroit-il* prudent de nous assurer de

dispositions de nos cœurs, en nous soumettant à l'épreuve la plus cruelle, mais la plus sûre. Votre mère veut vous éloigner de moi; cédez à ses volontés. Cette condescendance détruira ses soupçons sur mes sentimens, cachera notre secrète intelligence, trompera la curiosité de ma cour. Demandez-moi ce soir la permission d'aller trouver mon père; obtenez de lui celle de voyager, employez une année ou deux à parcourir l'Europe. Si la vue de mille objets aimables, si le charme attaché à la nouveauté, laissent toujours l'image de Christine présente à votre idée, si son souvenir vous défend contre des attraits étrangers, si vous revenez sans avoir formé le souhait de plaire à une autre, ou je connois mal mon cœur, ou le désir de vous rendre heureux me fera surmonter toutes les difficultés dont le vôtre se fait d'invincibles obstacles.

M'éloigner, vous quitter, et pour un temps si long! dit en pâlissant Sigefroid: mais vous l'ordonnez, Madame, j'obéirai. Je supporterai, si je le puis, le sup-

plice où vous me condamnez. Ah ! vous n'avez pas besoin d'éprouver un cœur où vous régnez. Jamais, jamais l'idée de Christine ne sortira de ma mémoire ; jamais son image ne s'effacera de ce cœur où des traits de feu la gravent, où son indulgence, sa bonté, sa tendre prédilection en ma faveur l'impriment plus fortement encore. Ah, Madame ! quel sort est le mien ! Je vous suis cher, vous m'aimez, et je n'ose et je ne puis m'écrier : Je suis heureux ! Non, mon illustre sœur, non, mon auguste amie, je ne saurois l'être ; je ne voudrois pas le devenir aux dépens de votre grandeur, de votre gloire ! Surmonter toutes les difficultés ! vous, Madame ! quoi, vous renonceriez au rang où vous êtes née, je vous en verrois descendre ? Non, vous triompherez de ce penchant, vous cesserez de vous occuper de moi. En parcourant des yeux la brillante carrière ouverte devant vous, le trône où vous devez monter les ar[illegible]tera : vos regards ne s'abaisseront [illegible] sur le compagnon des

jeux de votre enfance ; vous oublierez ce frère, cet ami si sensible à vos bontés ; vous l'oublierez, Madame : il en gémira ! mais ce sera loin de vous : vous n'entendrez point ses plaintes, vous ignorerez ses regrets, et rien ne vous rappellera ni l'amour, ni l'existence du malheureux Sigefroid.

Comte, interrompit vivement Christine, je vous défends de penser que je puisse vous oublier, que je puisse cesser un seul instant de vous aimer. Sûr de ma tendresse, partez, mon ami, partez sans crainte, sans inquiétude, et gardez-vous de douter du cœur de votre sœur. En parlant elle se leva, ôta de son bras une chaîne de perles qui y faisoit plusieurs tours, et la passant au col de Sigefroid : O mon cher, ô mon aimable frère, dit-elle, que ce lien vous attache pour jamais à moi ! Le Comte mit un genou à terre, prit les mains de Christine, les inonda de larmes, en répétant : adieu, Madame, adieu ! La Princesse, pénétrée de sa douleur, le contraignit de se lever,

passa ses bras autour de lui ; et le pressant doucement contre son sein, elle lui dit, baignée de pleurs : Pars, sois fidèle, sois constant ; que l'amour et l'espérance t'accompagnent et te ramènent ! O mon ami ! crois le pressentiment d'un cœur tout à toi ; il me dit, il m'assure que nous serons heureux. En finissant de parler, elle s'arracha avec violence des bras du Comte, et s'éloigna précipitamment du lieu où elle le laissoit.

Peu de jours après, Sigefroid partit. Que de mouvemens divers l'agitoient ! De consolantes idées se mêloient à d'amères réflexions. La certitude d'être aimé adoucissoit les premières douleurs de l'absence. S'il se plaignoit d'un destin contraire, il se félicitoit de ne point éprouver les rigueurs de sa belle maîtresse ; et toutes ses peines devenoient supportables, quand il pensoit que Christine *préféroit l'empire de son cœur à la possession de l'entière Germanie.*

Que tout changea aux yeux de la Princesse, quand Sigefroid ne s'offrit plus à ses

crainte. On la disoit habitée par des esprits mal-faisans et des monstres hideux. Christine écoutoit, en riant, le récit des apparitions, le nombre des accidens et des malheurs arrivés aux incrédules voyageurs, assez hardis pour braver le danger et s'enfoncer témérairement dans l'épaisseur du bois, quand son cheval, faisant un faux bond, se mit à galopper avec tant de vitesse, et l'emporta par des détours si fourrés, qu'elle disparut en un instant aux yeux de sa suite épouvantée, poussant des cris affreux, et cherchant en vain ses traces.

La Princesse, habile dans l'art de contenir l'animal le plus fougueux, s'effraya peu de la course rapide de son cheval; mais voyant le péril où l'exposoient les routes étroites et embarrassées du bois, elle se dégagea adroitement des étriers, saisit une forte branche, s'y suspendit, laissa partir la bête, et se coula doucement à terre.

Seule en ce lieu désert, où le jour pénétroit à peine, et dont la crainte écar-

défendre d'un mouvement de terreur. Elle écouta si on la suivoit, n'entendit aucun bruit. Comme il étoit fort matin, elle se rassura, espérant que dans le cours de la journée ses gens répandus par toute la forêt parviendroient enfin à la découvrir. Ne pouvant juger de l'éloignement où elle se trouvoit de sa route, ni déterminer celle qu'il falloit prendre pour s'en rapprocher, elle marcha au hasard entre les arbres, souvent arrêtée par les ronces et les bruyères, dont elle se dégageoit avec peine. Elle se vit enfin dans une petite clairière. Portant alors ses regards de tous côtés, elle aperçut un sentier peu battu, elle le prit; il étoit rude, montueux, étroit et sablonneux. Il la conduisit à une espèce d'étoile; elle suivit la route la moins embarrassée, arriva, après un quart-d'heure de marche, dans une prairi où plusieurs animaux domestiques pai soient. Leur vue causa beaucoup de P sir à la Princesse. L'habitation des m de ce troupeau ne devoit pas être é

Un gros bouquet d'arbres paroissoit à peu de distance ; elle imagina qu'il la lui cachoit, et s'avança pour s'en assurer. En approchant, elle vit un grand rond de peupliers très-serrés les uns contre les autres ; leurs branchages s'entrelaçant de toutes parts, fermoient exactement l'enceinte qu'ils formoient ; un large ruisseau coulant à leurs pieds, en rendoit l'entrée absolument inaccessible.

Malgré son extrême lassitude, la Princesse marcha long-temps sur les bords de ce ruisseau, cherchant un passage, et se flattant de le trouver. Son attente ne fut point trompée. Deux chênes renversés, appuyés à leur extrémité sur un amas de cailloutage, lui offrirent un pont assez solide. Elle le traversa, entra dans un verger, où des arbres chargés de fruits, alignés et placés à la distance convenable à leur accroissement, montroient les soins d'une main cultivatrice. Des légumes, des herbes potagères, quantité de fleurs et des plantes aromatiques charmoient les

plus utiles productions de la terre celles dont l'art embellit les jardins.

La beauté de ce lieu, l'éclat et le parfum des fleurs, la pureté de l'air, le chant d'une foule d'oiseaux, le murmure des petits ruisseaux qui serpentoient autour d'elle, fixèrent l'attention de Christine, et suspendirent un moment son inquiétude. Elle se crut guidée par la protection divine dans la retraite où se cachoient de saints anachorètes, inconnus aux hommes et favorisés du ciel. Elle frappa des mains, appela, implora tout haut l'assistance des pieux cénobites. Personne ne répondit à sa voix. Alarmée de ce silence, elle commença de craindre qu'en effet cette forêt ne fût enchantée, n'offrît à ses regards de vaines illusions. Comment ce troupeau n'étoit-il point gardé, comment ce verger si cultivé ne tenoit-il à aucune habitation? Quoi! pas une seule cabane ne paroissoit à sa vue, pas une seule créature ne répondoit aux accens de sa voix! Intimidée, rel

elle se laissa tomber sur l'herbe, jugeant inutile d'aller plus loin. Mais rejetant bientôt des idées si contraires à sa raison, elle reprit courage, se releva, continua ses recherches, suivit l'espèce de palissade formée par le branchage touffu des peupliers, parvint à une petite éminence, d'où elle vit le ruisseau se détourner ; et dans l'endroit qu'il laissoit à sec, elle découvrit un chemin en pente, bordé des deux côtés d'épines fleuries et de roses de bois. Elle n'hésita point à prendre ce chemin ; et poussa un cri de joie, en apercevant, au bas de cette descente, une jeune femme assise sur un banc de gazon, se jouant paisiblement avec deux petites filles, qui chantoient et dansoient autour d'elle.

A la vive exclamation de la Princesse, cette femme tourna la tête, la vit avec surprise, mais sans marquer aucun effroi. Elle se leva, la salua poliment, et lui demanda par quel hasard une dame de si haute apparence se trouvoit en ces lieux écartés. Christine, accablée de fa-

tigue, respirant difficilement, eut à peine
la force de lui dire comment elle s'étoit égarée. L'habitante du bois, remarquant sa pâleur, se hâta de la conduire vers une grotte fort spacieuse, où elle s'empressa de lui rendre les soins de la prévenante hospitalité. Elle lui présenta des fruits, du miel, de la crême douce, des gâteaux d'une forme et d'un goût différens. Pendant qu'elle lui sert ces simples mets, l'invite à réparer l'épuisement de ses esprits, les deux petites filles répandent des fleurs autour de la table, et se consultent tout bas sur le choix de celles dont elles composeront un bouquet pour la belle étrangère. Ranimée par un léger repas, par l'assurance qu'on lui donne de la faire conduire, dans deux ou trois heures, au monastère d'où elle est partie le matin, Christine observe curieusement et la grotte et ses habitantes. La maîtresse de ce lieu, vêtue comme ses filles d'une toile fine et blanche, n'offre point sous ces simples habits, la négligence annonce la pauvreté. Une large c

de soie, mêlée d'incarnat et de bleu, marque, par plusieurs tours, sa taille mince et dégagée. Ses cheveux blonds, en partie tressés, en partie bouclés, sont retenus sur sa tête par une guirlande de fleurs. Elle a de l'aisance dans ses mouvemens, de beaux yeux, des traits qui plaisent, de la facilité à s'énoncer, et cet air heureux que donnent le calme de l'esprit et la satisfaction du cœur.

La Princesse ne put se défendre de lui faire des questions. En y répondant, son hôtesse lui apprend qu'elle se nomme Germaine, est née près du lac de Constance, habite depuis dix ans cette retraite, où jamais, avant ce jour, personne n'a pénétré. Elle y vit avec son mari et l'ami de son mari. Le verger et le troupeau leur appartiennent : ils entretiennent l'un et cultivent l'autre. Tous deux fournissent à leurs besoins, même à leur amusement, l'occupation devenant un plaisir pour des solitaires que le désœuvrement livreroit peut-être à l'ennui.

Mais, lui demande Christine, est-ce

votre choix ou de fâcheux événemens qui vous ont enlevée à la société, confinée si long-temps au milieu de ces bois? En vérité, Madame, reprend Germaine, le désir d'être heureuse m'y a seul amenée. J'attachois toute ma félicité à faire celle d'un homme aimable, indulgent et généreux. Mes vœux sont remplis. La certitude de son bonheur redouble à chaque instant le mien. Parfaitement contente, je ne songe seulement pas s'il existe d'autres contrées ou d'autres humains.

Plus la Princesse examinoit la belle solitaire, plus son air, sa personne et la douceur de son langage l'intéressoient. Elle désiroit la connoître mieux, obtenir sa confiance; voulant lui en inspirer, elle-même en montra, instruisit Germaine de son rang et de son nom; ensuite elle la pressa de lui apprendre par quelle singularité le bonheur de son mari et sa propre félicité sembloient dépendre d'une vie si retirée.

Ce qui me concerne est bien peu digne de l'attention d'une grande Princesse,

dit modestement Germaine. Je n'étois en dans le monde, Madame, et n'y ai rien laissé capable d'exciter mes regrets. Mon père, ancien gentilhomme, mais peu riche, possédoit une petite châtellenie sur les bords du lac de Constance. Ma mère et moi nous y vivions contentes avec lui, quand il s'attira la haine d'un puissant voisin, en donnant asile à deux infortunés, persécutés par ce Seigneur cruel et vindicatif. Le comte Adolphe de Singen jura la perte de mon père. Il força ses vassaux de ravager notre terre; et les trouvant trop lents à servir sa fureur, lui-même, à la tête de ses hommes d'armes, vint attaquer et ruiner des malheureux sans défense. Contraints de fuir, nous dûmes notre conservation à la pitié du peu de villageois qui vivoient sous notre dépendance.

Sans ressource, sans espoir, mon père se livra tout entier au désir de se venger. Il en chercha l'occasion avec tant de soin et d'ardeur, qu'il la trouva. Caché sous divers déguisemens, suivant toujours les

bois, écarté du gros des chasseurs, courant sur les traces d'un chevreuil. Il saisit les rênes de son cheval, le contraignit de mettre pied à terre, se fit connoître, le défia, l'attaqua, le blessa mortellement, et prit la fuite à la vue d'une troupe de chasseurs qui accouroient vers eux. Jamais mon père ne reparut; sans doute blessé lui-même, il périt au fond du bois où il se cachoit.

Ma mère, plus accablée de sa perte que de celle de notre fortune, résista peu de mois à sa douleur; j'avois alors douze ans. Isolée sur la terre, je m'y voyois sans appui, quand la baronne de Mindelheim apprit ma triste situation. Elle voulut me voir : j'eus le bonheur de lui plaire, elle m'accorda sa protection, et me mit au nombre des filles d'honneur de la comtesse Aglaé sa nièce.

Je passai trois ans auprès d'elle a
satisfaite de mon sort; mais la cr
de perdre mon asile vint me t
Ernest de Sin[illegible], fils du cruel

Un matin qu'Aglaé devoit aller à la chasse accompagnée du Comte et d'une partie de sa maison, s'étant sentie indisposée pendant la nuit, Ernest en arrivant trouva l'ordre changé, les gentilshommes de la Comtesse partis pour le bois, et les jeunes chasseuses restées et répandues dans les jardins. Il y entra. J'étois seule sous l'ombrage d'un bosquet où je me retirois souvent; je chantois : ma voix le guida, il s'avança sans bruit, et je le vis devant moi avec tant de surprise, que je ne pus retenir un cri. Eh quoi! Germaine, me dit-il, mon aspect vous effraie, répand la terreur sur votre front? Ah! rassurez-moi promptement sur cet effet de ma présence, je suis pour toujours malheureux, si elle vous cause de la peine.

Je voulus répondre et ne pus m'exprimer. Il s'assit près de moi, prit une de mes mains, me considéra long-temps, parut prêt à parler, hésita, et rompant enfin le silence : O ma belle Germaine! me dit-il, vos compagnes m'ont appris qu'avant de me connoître vous imaginiez

trouver en moi un ennemi. Le fils du comte Adolphe étoit l'objet de votre effroi. Le temps et ma conduite ont dû vous détromper; sans doute vous ne me croyez plus ni injuste, ni vindicatif: mais rien ne vous dit-il que vous avez dans Ernest un tendre, un sincère, un ardent ami? Oui, ma charmante fille, vous seule m'attirez chez Aglaé, vous seule touchez un cœur dont elle devoit disposer, vous seule recevrez la main qui lui fut destinée, si vous consentez à me donner la vôtre, si cette bouche à demi-ouverte pour détruire ou confirmer mes espérances, me laisse entrevoir par sa réponse un léger désir de me rendre heureux.

Etonnée, interdite, et pourtant charmée, je craignois de le regarder, de lui parler. Je me croyois séduite par un songe enchanteur. Être aimée du comte Ernest, moi! pouvois-je me le persuader? Vous vous taisez, ma chère Germaine, continua-t-il; d'où naissent cet embar- cette rougeur, [illegible]itation que me [illegible]

vre le tremblement de votre main? Regardez-moi, répondez-moi, ne me laissez pas un instant de plus dans l'incertitude où me jettent votre émotion et votre silence. Je levai les yeux sur lui : Ah, Madame! il me sembla le voir pour la première fois; je ne sais quel nouvel attrait, quelle grâce touchante venoit de se répandre sur toute sa personne. Cet Ernest, dont j'avois si long-temps redouté la haine, étoit *mon ami, mon ardent ami,* me préféroit à la comtesse Aglaé, faisoit dépendre son bonheur de mon affection. Une joie vive, inattendue, un mouvement de reconnoissance, la tendresse cachée au fond de mon cœur, m'arrachèrent de douces larmes : Eh! comment, m'écriai-je, comment ne désirerois-je pas la félicité de celui dont l'indulgence et la bonté me rendent si heureuse en ce moment!

L'ai-je bien entendu, dit-il? est-il vrai, bien vrai que ma félicité puisse devenir la source de la vôtre? Quoi! ma belle amie désire mon bonheur? Mais

hélas ! quand elle connoîtra mes vœux, mes projets, à quel prix il lui est possible de me rendre heureux, peut-être cessera-t-elle de le vouloir. Jamais, jamais, interrompis-je avec vivacité. Puissiez-vous toujours penser de même, s'écria-t-il ! mais avant de vous dévoiler mes desseins, permettez-moi de m'assurer de vos goûts, de vos inclinations ; rappelez vos idées sur le passé, sur le présent, et même sur l'avenir. Quand je vins ici, ne préfériez-vous personne? ne désiriez-vous plaire à personne? L'éclat dont brille Aglaé ne vous a-t-il jamais fait envier sa fortune et son rang? Vous aimez la solitude, souvent vous rêvez. Quelles pensées s'offrent à votre esprit dans ces longues promenades où vous vous plaisez ? Vous formez-vous d'amusantes illusions ? Par le séduisant écart d'une imagination vive souvent on s'accoutume à priser les biens fantastiques qu'elle-même a créés. Confiez-moi, ma chère Germaine, celui de tous vos souhaits dont l'accomplissement vous satisferoit le plus.

En vérité, lui répondis-je sans hésiter, avant de vous avoir vu, personne ne me paroissoit aimable. Loin d'envier le sort d'Aglaé, j'étois contente du mien; et depuis que mes yeux ont osé se lever sur vous, l'unique souhait de mon cœur a été de n'être pas l'objet de votre haine.

Le Comte passa un bras autour de moi, me pressa avec transport; des pleurs marquèrent son attendrissement. Que ne m'est-il permis, dit-il, de payer la candeur de cet aveu par l'hommage public de mon cœur, de ma main, par le don de toutes mes possessions! Mais je ne puis suivre une route ordinaire pour unir mon destin à celui de Germaine; la vengeance de son père met entr'elle et le fils d'Adolphe une barrière insurmontable: il est un seul moyen de la franchir; ce moyen est étrange: oserai-je vous le proposer, croire, espérer qu'il ne révoltera pas votre ame? Ce n'est point mon rang, ma fortune, mes titres que je puis offrir à ma charmante amie; c'est mon cœur, ma personne, ma foi, une tendresse inalté-

à la vue de l'Allemagne, qui s'indigneroit de notre union ; elle seroit également blâmée dans une terre étrangère ; par-tout mon choix m'attireroit de justes reproches. L'obscurité d'une profonde retraite peut seule me dérober à la censure, me donner la liberté de céder à mon penchant. Maîtres de nous-mêmes en des lieux écartés, à jamais séparés du reste des humains, nous passerions des jours paisibles ; vous rendriez les miens heureux ! mais ma chère Germaine m'aime-t-elle assez pour sacrifier le reste de l'univers au plaisir de vivre avec moi ?

En parlant il m'observoit avec une extrême attention. Surpris de ne remarquer sur mon visage aucune altération, charmé de l'air tranquille dont je l'écoutois : Quoi ! me dit-il d'un ton animé, quoi ! ma chère Germaine ne s'effraye point de ma proposition ? L'idée d'u éternelle retraite ne lui cause point d larmes ? elle envisage sans crainte et répugnance un asile où elle ne viv

respireroit que pour moi? Ah! c'est avec plaisir, c'est avec délices que je l'envisage, m'écriai-je ! Par-tout où je verrai le comte Ernest, par-tout où je pourrai me dire : le comte Ernest m'aime, le comte Ernest est heureux, mes vœux seront remplis et mon bonheur parfait.

Mais, Madame, dit Germaine en interrompant son récit, j'abuse de votre attention par ces longs détails. Non, je vous l'assure, répondit la Princesse; votre complaisance m'oblige, continuez, je vous prie. Hé bien, vous consentîtes à vous cacher au fond des bois ? Oui, Madame, reprit Germaine, et je m'y déterminai dans toute la joie de mon cœur. Mais comment, demanda Christine, pénétrâtes-vous l'horreur de ce désert? pourquoi choisir cette forêt qu'une antique superstition rend si redoutable aux crédules habitans de son voisinage? quel hasard vous découvrit en des lieux si sauvages l'endroit agréable où vous habitez?

Le hasard n'eut point de part à cette découverte, Madame, ajouta Germaine;

depuis plus de trois ans Ernest conn
soit cette grotte. Un pieux solitaire y
voit ; nous vînmes partager son asile,
nous jouissons encore de sa présence e
de son amitié. Il se nomme Emmanuel,
fut long temps premier aumônier du
comte Adolphe. S'étant un jour opposé
vivement à la rigueur de cet homme vio-
lent et inhumain, on l'avertit de se dé-
rober à son ressentiment. Emmanuel
sortit à l'instant du château, et l'on ne
put savoir en quel lieu il s'étoit retiré.

Après la mort d'Adolphe, son fils,
attaché dès l'enfance à cet homme re-
commandable par sa science et ses vertus,
sentit un plaisir véritable en recevant
une lettre d'Emmanuel. Elle l'invitoit à
vouloir bien se rendre chez le chapelain
du couvent où vous allez retourner,
Madame. Ernest y alla, vit Emmanuel,
le trouva déterminé à ne point quitter
sa retraite. Il conduisit le Comte à cette
grotte, alors son unique habitation. Cet
ermitage plut à l'héritier d'Adolphe.
Depuis la mort de ce Seigneur injuste

tyrannique, son fils se voyoit inquiété dans ses possessions. Loin de garder les terres usurpées par la violence de son père, il dédommagea ses vassaux de leurs pertes. Sa facile bonté engagea des hommes avides à réclamer des biens qui ne leur avoient jamais appartenu. Le Comte, souvent forcé de défendre ses droits à main armée, s'affligea de la mauvaise foi de ses voisins. Sa tendresse pour moi, les obstacles opposés à notre union, le désir de les vaincre, tournèrent toutes ses pensées vers la solitude; et moi, Madame, qui ne conçus l'idée du bonheur qu'en jetant les yeux sur Ernest; moi, qui l'aimois quand je croyois le craindre; moi, qui n'imaginois point de plaisir plus grand, plus flatteur, plus vrai, que celui de le regarder sans cesse, de l'entendre toujours, pouvois-je ne pas adopter ses vues, ses projets, ses desseins, un plan de vie si capable de remplir tous les vœux de mon cœur?

Et vous l'avez suivi ce plan, dit Christine; mais êtes-vous satisfaite, heureuse? Jamais des momens de tristesse ou d'ennui

ne vous ont-ils inspiré du regret de votre complaisance ? Oh ! jamais, jamais, Madame, reprit Germaine. Mais, dit encore la Princesse, deux hommes n'ont pu défricher ce grand terrein bordé de peupliers, en faire un jardin si utile et si charmant ? Des mains plus accoutumées au travail y furent employées, répondit Germaine. Une foule d'ouvriers, gagnés par la libéralité d'Ernest, osèrent entrer dans la forêt sous la conduite du chapelain ; ils préparèrent ma demeure et s'occupèrent à l'embellir. Mais, ajouta-t-elle en se levant et poussant de la main un des côtés de la grotte, il faut vous montrer ma véritable habitation. Une porte s'ouvrit, et laissa voir un jardin plus vaste que le premier. Au milieu, s'élevoit un joli pavillon. La Princesse y entra, parcourut les divers appartemens, admira la chapelle, visita curieusement cette demeure riante et commode. Le nécessaire très-étendu, rien d'inutile, point d'ornement, une extrême propreté, des vases pleins de fleurs pour toute pa-

rure, donnoient une sorte d'élégance à la simplicité de ce lieu. La Princesse jeta plusieurs fois les yeux autour d'elle, rêva, soupira; et regardant Germaine avec attendrissement : J'aimerois à vivre ici, lui dit-elle; ah! je n'en doute plus, vous êtes heureuse.

Plus qu'il ne m'est possible de l'exprimer, reprit la belle compagne du comte de Singen. Depuis le jour où le tendre Ernest vint me tirer secrètement du château d'Aglaé, depuis l'instant où, dans la chapelle dont vous sortez, Emmanuel joignit nos mains, unit nos cœurs et nos destins, rien n'a troublé le cours de ma félicité. Les deux solitaires, revenant alors de la promenade, parurent à l'entrée du jardin, et s'avancèrent vers l'étrangère pour la saluer. Instruits par Germaine de son rang et de son aventure, tous deux rendirent à la fille de Philippe les respects dus à sa naissance.

La Princesse, frappée de l'air vénérable d'Emmanuel, le fut aussi de la beauté des traits d'Ernest, de la noblesse

de sa personne, et d'une grâce particulière répandue sur tous ses mouvemens. Comme le jour n'étoit pas avancé, elle ne pressa point ses hôtes de la conduire au monastère, prit plaisir à leur parler, à les entendre. Ne voulant ni les gêner ni retarder leur repas, qu'une des petites filles annonçoit prêt, elle s'assit à table avec eux. L'entretien s'anima; Christine montra toute la solidité de son jugement: Emmanuel s'étonna de la profondeur de ses connoissances, Ernest de son esprit, Germaine de sa douceur et de son affabilité.

Des opinions fondées sur les mêmes principes disposoient les cœurs de ces quatre personnes à s'unir par les liens de l'estime et de l'amitié. La Princesse promit au comte de Singen de ne jamais découvrir son asile; mais elle mit une condition au silence qu'elle s'imposoit. Elle vouloit revoir Germaine et ses amis, pénétrer quelquefois dans cette jolie habitation. On s'empressa de chercher un moyen d'accorder ce désir avec le

soin de se cacher ; Germaine le trouva. Avant de retourner à Fullengen, la Princesse pourroit faire publiquement le vœu de visiter la chapelle miraculeuse à des temps marqués, de passer plusieurs jours en retraite chez les religieuses. Pendant son séjour au couvent, sous prétexte de porter des offrandes à tous les petits oratoires placés à l'entrée du bois, ne permettant qu'au seul chapelain de l'accompagner dans ses pieuses promenades, il lui seroit facile de se rendre avec lui à l'ermitage, dont elle daignoit favoriser les habitans, devenus plus heureux par l'espoir de jouir encore de son auguste présence.

L'idée de Germaine fut approuvée. L'approche de la nuit contraignit enfin la Princesse à quitter ce séjour de paix. Elle embrassa plusieurs fois la belle solitaire, l'assura d'une tendre et durable amitié, fixa le temps où elle reviendroit, partit à regret, et suivit ses guides au travers de mille détours, qui la menèrent au pied des murs du monastère. On

y savoit l'accident du matin. La communauté, en prières, imploroit le secours céleste pour la fille de Philippe, égarée parmi les magiciens et les démons. Le chapelain de ces saintes récluses la reçut avec joie des mains d'Emmanuel et d'Ernest. Ses deux conducteurs prirent aussitôt congé d'elle, et se hâtèrent de rentrer dans le bois.

On ouvrit les portes à Christine au son de toutes les cloches; on chanta le *Te Deum;* on envoya des messagers répandre aux environs le bruit de son heureuse sortie de la forêt. Sa suite dispersée pour la chercher, se rassembla le lendemain au couvent; et l'on rendit de nouvelles actions de grâces au ciel, en voyant la Princesse délivrée des dangers terribles où elle venoit d'être exposée.

Une fatigue inaccoutumée causoit à Christine un peu d'abattement. Sa pâleur et sa foiblesse parurent l'effet des horribles apparitions, des cris, des hurlemens, qui sans doute l'avoient épouvantée tout le jour. Ses dames attendoient

impatiemment le récit de ses aventures dans ce bois rempli de spectres et de fantômes. Le silence de la Princesse les surprit, excita leur curiosité, la rendit extrêmement vive. Elle tint un langage mystérieux, laissa entrevoir qu'un pouvoir supérieur s'opposoit à la révélation des secrets imposans dévoilés à ses yeux.

Le vœu solennellement prononcé de venir tous les trois mois révérer la sainte image de Notre-Dame-des-Bois, de passer neuf jours au couvent, sans permettre à personne des siens d'y troubler sa retraite, persuadèrent qu'elle avoit été miraculeusement secourue : mais sa réserve, le secret gardé sur les apparitions embarrassoient ; on vouloit en pénétrer la cause, on y rêvoit, on s'en occupoit. Pourquoi le taire? les esprits malfaisans auroient-ils forcé la Princesse de signer un pacte de silence ? On se forma des idées, on établit des faits : une histoire suivie fut composée. Bientôt elle se répandit et s'accrédita. Les auteurs de ces contes absurdes oublièrent

insensiblement qu'ils en étoient les inventeurs; eux-mêmes les crurent, en affirmèrent la vérité ; la forêt inspira de nouvelles terreurs, on la nomma maudite ; personne n'osa plus y entrer, et l'on se détournoit de sa route, dans la crainte de côtoyer ces bois dangereux.

Retournée à Fullengen, Christine mêla souvent au souvenir de Sigefroid celui des solitaires de la forêt. Elle comparoit la tranquille uniformité de la vie de Germaine, le calme de son ame, à tous les frivoles avantages créés par l'active imagination des hommes, à tous les biens désirés, recherchés, quelquefois achetés au prix de l'honneur, de l'équité, toujours échangés contre la paix et le repos. En examinant ces biens, aucun ne lui paroissoit ni solide ni véritable ; le pouvoir même, si estimé, si envié, étoit-il donc la source du bonheur ? Malgré son apparente étendue, borné aux yeux de son possesseur, il ne le rendoit ni libre ni content. Que de contraintes, que de gênans égards s'opposoient à la

satisfaction intérieure d'une personne élevée en dignité ! Plus heureuse au fond de sa retraite, Germaine y goûtoit des plaisirs purs, continuellement offerts et toujours sentis. Aimer, être aimée, ne perdre jamais la présence d'un objet chéri, ne point craindre de rivale dans son cœur, voir tous les jours se ressembler, se dire le soir : demain ramenera pour moi les mêmes douceurs : quelle félicité pouvoit être plus grande, plus digne de remplir les vœux d'une créature sensible et raisonnable !

L'absence du comte de Surger livroit la Princesse à ces réflexions ; d'intéressantes nouvelles diminuèrent sa tristesse. Après six mois d'inquiétude sur le sort de Sigefroid, elle entend parler de lui, de ses exploits guerriers, de la gloire dont il vient de se couvrir dans le nord. Passé en Danemarck par l'ordre de Philippe, qui venoit d'envoyer un puissant secours à Rodolphe, son ancien allié, le comte de Surger trouve ce monarque occupé à repousser les attaques de plu-

sieurs grands de son royaume, ligués contre son pouvoir. A peine Sigefroid paroît au nombre des défenseurs du Roi, que la victoire suit ses étendards. Bientôt le nom de Surger inspire la terreur, jette l'épouvante dans les bataillons ennemis; tout fuit à l'aspect du vaillant guerrier dont la noble audace excite l'émulation du parti royal: on croit Sigefroid l'ange tutélaire de Rodolphe. Affoiblis par la perte de trois batailles, consternés, soumis, repentans, les rebelles implorent la clémence du Roi, et reçoivent, à ses pieds, le pardon qu'il daigne leur accorder.

Les troubles dissipés, la paix rétablie, Sigefroid s'apprête à quitter le Danemarck: mais Rodolphe, charmé de sa valeur, touché de ses qualités aimables, prend pour lui des sentimens de père, veut l'attacher à sa cour, le marier à une princesse de son sang et le combler de bienfaits. Le Comte refuse respectueusement les offres de ce Prince. Soumis aux ordres de Christine, il part,

visite plusieurs contrées du nord, va au midi, et laisse en tous lieux de glorieuses traces de son passage. Vainqueur dans les combats, dans les tournois, ses triomphes n'excitent point sa vanité. Il semble ignorer les grâces de sa figure et l'éclat de sa réputation; son front modeste rougit sous les lauriers dont on le couronne; sa douceur émousse les traits de l'envie; le noble, le généreux amant de la princesse de Suabe est encore plus chéri qu'il n'est admiré.

Les troupes de Philippe, revenues de Danemarck, répandent le bruit des exploits du jeune héros. Les étrangers, qui passent à Ausbourg, se plaisent à répéter ses louanges; sa mère reçoit des lettres de Rodolphe et des félicitations de Philippe; Christine jouit, au fond de son cœur, de la gloire du Comte, et s'occupe des moyens de lui donner le prix de sa pénible obéissance. Elle les entrevoit, ses idées se fixent; elle prépare déjà des facilités au plan de conduite qu'elle se propose; elle attend impa-

tiemment le retour du Comte, pour le lui communiquer. La première année de son absence est expirée ; la seconde fort avancée, il ne revient point : quel sort contraire à ses désirs retient le Comte éloigné ? Christine s'inquiète, mais tout va changer pour elle. On s'apprête à lui ravir sa paix, son asile et ses espérances.

Au retour d'un de ses pélerinages à la chapelle miraculeuse, où l'attiroit le plaisir de voir et d'entretenir les aimables solitaires du bois, devenus ses amis, les confidens de ses vœux, de ses projets, de tous les sentimens de son cœur, Christine trouve la comtesse de Surger malade, et reçoit de sa main une lettre, ou plutôt un ordre de Philippe. Elle doit se disposer à quitter Fullengen, au moment où lui-même arrivé à Ausbourg, enverra la chercher. La Comtesse lui apprend que le Duc, éloigné long-temps de cette ville, y va fixer son séjour. Réconcilié avec l'Empereur, il donne la paix à toute la Germanie ; une partie de

ses princes, intéressés au traité, vient le signer. On prépare de brillantes fêtes à Ausbourg : le Duc veut que sa fille y préside, augmente l'éclat de sa cour, mène à sa suite toutes les jeunes personnes élevées près d'elle. A ces nouvelles, la Comtesse joint une confidence; elle avertit la Princesse que son mariage avec l'Empereur est arrêté : immédiatement après les fêtes occasionnées par la signature du traité, le prince Charles viendra l'épouser au nom de son frère, et poser la couronne impériale sur sa tête ; elle félicite son illustre élève d'être le lien d'une paix si désirée de toute l'Allemagne. Consternée en l'écoutant, Christine cache difficilement son trouble et sa douleur : elle se dérobe à la joie importune de sa maison ; l'ame agitée, le cœur serré, les yeux humides de pleurs, elle parcourt cette retraite dont on va l'arracher ; elle s'arrête dans les bosquets, sous les ombrages, au bord des fontaines, où le comte de Surger lui fit si souvent trouver des amusemens,

goûter tant de plaisirs enfantins. Le hasard guide ses pas vers cette enceinte où leurs cœurs se sont ouverts, où elle a reçu les adieux de son aimable frère, de son tendre ami. A l'aspect de ce lieu ses larmes cessent de couler ; le souvenir de ses promesses lui rend toute sa fermeté. Non, s'écrie-t-elle, Christine ne trahira point sa foi ; la volonté d'un prince qui m'a si long-temps bannie de sa présence ne changera point la mienne ; il ne disposera point de ma personne ! Reviens, ô toi que j'aime, viens me voir préférer ta tendresse à la couronne impériale ; viens me voir vivre pour toi, avec toi, ou descendre dans la tombe, fidèle à ton amour, au mien, à mes engagemens !

Une nouvelle affliction aigrit encore les chagrins de la Princesse. Le mal de la Comtesse augmente ; les accès violens et redoublés d'une fièvre ardente mettent sa vie en danger. Si on vient l'enlever de Fullengen avant sa convalescence, laissera-t-elle la mère de Sige-

froid privée de ses secours, de ses consolations? Si le Comte arrive après son départ, quelle douleur pénétrera son ame sensible! Il trouvera sa mère mourante, son amie disparue; il la croira paisible à Ausbourg, oubliant, au milieu des fêtes et des plaisirs, celui à qui elle a dit, répété : *Reviens fidèle, et nous serons heureux.*

La compatissante Christine ne peut s'éloigner de la chambre où la mère de son amant lutte avec la mort; elle la caresse, s'efforce de la soulager. La Comtesse se sentant très-abattue, prête à succomber sous l'effort de son mal, écarte un soir tout le monde, et s'adressant à la Princesse : Pardonnerez-vous à une mère, Madame, lui dit-elle, d'oser vous entretenir de ses plus chers intérêts? Me permettrez-vous de remettre entre vos mains la fortune de mon fils? J'ignore comment l'égarement de son cœur vous fut connu; mais je sais que vous l'en avez puni, en l'éloignant d'un séjour d'où mes ordres n'avoient pu le

bannir. Oubliez, Madame, un sentiment involontaire; cessez de vous en offenser; daignez vous souvenir avec bonté de l'ami de votre enfance, d'un parent tant de fois honoré par vous du tendre nom de frère : contribuez à sa grandeur; secondez les favorables intentions du roi de Danemarck : ce Prince demande Sigefroid au Duc votre père; il veut l'unir à la princesse Sophie, sa nièce, unique héritière de sa couronne. Une folle passion engage le comte de Surger à refuser de si grands avantages; au nom du ciel, Madame, servez-vous du pouvoir qu'elle vous donne sur son ame, pour le forcer de retourner à la Cour de Rodolphe, d'épouser la princesse Sophie, de régner en Danemarck; payez-moi de mes soins, de mon attachement, en faisant le bonheur de mon fils; adoucissez les derniers momens d'une mère mourante, privée de la consolation de voir, d'embrasser, de bénir un enfant chéri, par la promesse....... Une foiblesse ne lui permit pas de continuer. On ne put lui rendre

la connoissance, et trois heures après ses yeux se fermèrent pour ne jamais se rouvrir.

Sensiblement touchée de la mort de la Comtesse, tristement occupée du soin d'honorer sa mémoire par le monument qu'elle y consacre, Christine se rappelle avec amertume la prière de cette mère, agitée dans ses derniers instans par le désir de l'élévation de son fils. En réfléchissant sur les offres du roi de Danemarck, sur les refus de Sigefroid, elle admire le noble désintéressement du Comte, son amour, sa fidélité : un mouvement de plaisir fait palpiter son cœur, il est bientôt suivi d'un sentiment douloureux. Comment dédommagera-t-elle cet amant généreux d'un si grand sacrifice ? Eh quoi ! la nièce de Rodolphe veut placer le comte de Surger sur le trône où elle doit monter, et la princesse de Suabe le condamneroit à vivre ignoré ! elle le forceroit d'adopter ses idées de bonheur, peut-être de lui immoler le sien ! Pour la première fois elle hésite sur des résolutions

prises : constante dans le dessein de n'être jamais à un autre, elle ne sait si les circonstances lui permettent de songer à s'unir à lui ; cependant elle ne néglige aucune des mesures capables de la rendre maîtresse de sa propre destinée : elle en a dès long-temps concerté les moyens, et son esprit est tranquille sur cet objet si intéressant pour elle.

Un mois après la mort de la Comtesse, le duc de Suabe se rend à Ausbourg, un détachement de ses troupes va chercher Christine à Fullengen. Elle part, arrive ; le peuple court en foule au-devant d'elle. Sa vue surprend, enchante, rappelle le souvenir de l'infortunée Eléonore ; on souhaite à sa charmante fille un destin plus heureux. Des acclamations redoublées l'annoncent au palais, le Duc vient à sa rencontre ; la Princesse tombe à ses genoux ; son père la relève, l'embrasse, la considère, est frappé de sa beauté, de son air imposant et majestueux : il semble entendre avec plaisir le murmure d'admiration et d'applaudissemens qu'excite

sa présence. Pendant les premiers jours il l'entretient souvent, loue son esprit, sa raison, la justesse de ses idées, l'agrément de ses expressions; mais, soit qu'après un si long exil il doute de la tendresse de sa fille, soit qu'il rougisse de se livrer aux mouvemens de la nature, ou craigne le reproche de les faire éclater si tard, il ne montre point à Christine cette bonté familière et confiante, si capable d'attacher un cœur sensible; elle se voit dans le palais de ses pères comme une Princesse étrangère, traitée avec distinction. Si les hommages, et le respect des courtisans du Duc l'assurent qu'elle est l'héritière de la Suabe, rien ne lui prouve qu'elle est la fille de Philippe.

Les Princes attendus à Ausbourg y arrivent; le traité est signé, la paix proclamée; les joutes annoncées commencent. La lice ouverte à tous venans pendant dix jours, attire une foule d'étrangers à la Cour du Duc : rien n'égale la magnificence des Chevaliers; Philippe fait › aroître la sienne dans les prix des-

tinés aux vainqueurs. Une riche épée, dont la lame, d'une trempe merveilleuse, se cache sous un fourreau couvert des plus belles pierreries, doit être présentée par la Princesse à l'heureux Chevalier qui fermera le tournois, en renversant le dernier tenant.

Christine assiste sans plaisir et sans intérêt à ces fêtes; un spectacle si nouveau pour elle attire à peine ses regards; pendant qu'on se dispute le prix de l'adresse et de la force, elle pense à Sigefroid, s'étonne de lui voir prolonger le temps de son absence. Des messagers envoyés à Fullengen, l'assurent qu'il n'y est point arrivé. Où est-il? que fait-il? qui peut l'arrêter loin d'elle? seroit-il retourné en Danemarck? cède-t-il aux désirs de Rodolphe, aux charmes de la princesse Sophie? ou, prêt à revenir, a-t-il appris les desseins de son père sur elle? Peut-être, la croyant disposée à recevoir la main de l'Empereur, abandonne-t-il à jamais la Suabe. Inquiète, agitée, toujours occupée de Sigefroid, elle ne re-

marque aucun de ceux qui se distinguent dans l'espoir d'être couronnés de sa main.

Le dernier jour du tournois redouble l'ardeur des combattans : ils se réunissent contre un Prince saxon, vainqueur des premières joutes ; ses efforts l'emportent sur ceux de ses rivaux : mais un Marquis de Moravie, nouvellement arrivé, lui dispute l'honneur du triomphe, l'obtient par la force extraordinaire dont il est doué, et s'applaudit avec orgueil de sa victoire. Un murmure d'indignation s'élève de toutes parts ; la taille gigantesque de ce Marquis, sa mauvaise grâce et son air arrogant déplaisent et révoltent : on le voit avec regret renverser dix autres assaillans, insulter par les ris moqueurs à leur foiblesse : mais malgré le vœu public, le champ lui reste, on cesse de lui disputer le prix, il va le recevoir, lorsqu'un Chevalier de haute apparence, monté sur un superbe coursier, entre en lice, s'avançe vers le Marquis, et demande l'honneur de rompre une lance avec lui.

Tous les yeux se tournent vers l'étran-

ger; sa noble contenance ranime le désir et donne l'espérance de voir humilier le fier tenant. Le Marquis sourit dédaigneusement, plaint la témérité de ce nouvel assaillant, s'écrie à haute voix qu'il va l'en punir. Tous deux s'éloignent en même temps, mettent leurs lances en arrêt, reviennent avec impétuosité, se rencontrent, se choquent rudement. L'étranger n'est point ébranlé; il reçoit sur son écu la lance du Marquis, la fait voler en éclats, l'atteint vigoureusement de la sienne, le force à vider les arçons, et le jette sur l'arène sans connoissance et sans mouvemens.

La chute de l'insolent Morave excite une bruyante joie; l'air retentit d'acclamations et de cris d'allégresse; à peine le son des trompettes est-il entendu parmi les applaudissemens de la multitude. L'étranger veut se dérober à la vue, sortir de la lice sans être connu : mais ses écuyers ne peuvent lui ouvrir un passage; on l'entoure, on le conduit au balcon de Philippe, où la Princesse à ses côtés s'ap-

prête à couronner le vainqueur : il ôte son casque, et laisse voir à Christine des traits bien chers. C'est le vaillant comte de Surger, c'est l'aimable Sigefroid, qui, un genou en terre devant elle, semble chercher dans ses yeux le prix de sa victoire.

La surprise de la Princesse, sa vive émotion, répandent un brillant incarnat sur ses joues. L'attendrissement et le plaisir se montrent à-la-fois dans ses regards expressifs; elle donne à son amant la riche épée, et les cris de joie recommencent à l'instant où il la reçoit. Le Duc presse entre ses bras son jeune parent, le félicite sur ses exploits en Danemarck, sur l'amitié de Rodolphe, sur le sort que ce Prince veut lui faire. Tous les étrangers lui rendent les plus grands honneurs; la cour de Christine le comble de caresses, celle du Duc s'empresse autour de lui : au milieu de tant d'applaudissemens, Sigefroid porte par-tout des regards inquiets; il ne voit point sa mère auprès de la Princesse : il la demande; on

hésite à lui répondre. Ses pressantes questions embarrassent les dames de Christine; elles lui disent enfin que la Comtesse est restée à Fullengen, et refusent de lui apprendre si son choix, une disgrâce ou des infirmités l'y retiennent.

Alarmé sur le sort de sa mère, il ne peut supporter l'incertitude où l'on s'obstine à le laisser. Insensible au triomphe qu'on lui prépare, il saisit le moment où l'on se met en marche pour retourner au palais; il se dérobe aux yeux, perce la foule, rejoint ses écuyers, prend un cheval frais, le monte, court, vole à Fullengen. Si sa mère est exilée, il veut partager sa solitude, adoucir ses chagrins par sa présence et par ses soins; si elle est malade, il veut la servir, la consoler, veiller lui-même à la conservation de ses jours.

Hélas! quel spectacle s'offre aux yeux de ce tendre fils! un triste monument renferme celle dont l'intérêt l'amène à Fullengen. Une vive douleur pénètre son ame; il se prosterne devant la tombe où

reposent les cendres de sa mère ; il arrose de ses pleurs le marbre où la Princesse de Suabe a fait exprimer les témoignages de son attachement à la mémoire de la comtesse de Surger. Le nom de Christine, gravé sur ce marbre, mêle, confond dans le cœur de Sigefroid les sentimens de la nature et celui d'un amour malheureux. Deux pertes irréparables font couler ses larmes : sa mère n'est plus, et Christine va cesser d'exister pour lui. Prête à recevoir le titre d'Impératrice, elle ne s'occupe plus de cet ami qu'elle avoit juré d'aimer toujours : il vient de la voir satisfaite, contente. La joie brilloit sur son front, dans ses yeux animés ; ses engagemens sont effacés de sa mémoire : jamais il ne les lui rappellera ; il ne se permettra ni la plainte ni le reproche ; il ne reverra point la princesse de Suabe. Eh ! pourquoi voudroit-il troubler le bonheur de son auguste amie, exciter sa compassion, élever au fond de son cœur sensible et généreux le remords d'avoir aigri les peines d'une

ame tendre, en la livrant à de flatteuses, à de vaines espérances!

Des mouvemens bien différens agiteroient le comte de Surger, s'il connoissoit les projets de Christine; si, moins prompt à s'éloigner d'elle, il lui eût laissé le temps de lui parler, de lui confier ses secrets, l'étonnement qu'elle prépare à la cour dont elle va tromper l'attente et causer la consternation. Depuis son séjour à Ausbourg, la Princesse avoit pris des précautions pour ne pas s'y trouver à l'arrivée du prince Charles. Un intelligent ami secondoit ses desseins, en assuroit l'exécution : cet ami fixa la fuite de Christine à la seconde nuit après la fin des fêtes. Le départ d'une foule d'étrangers favoriseroit le sien, cacheroit sa marche, déroberoit ses traces, embarrasseroit sur la route où l'on devroit les chercher.

Prête à quitter pour jamais la cour de son père, Christine ne veut pas abandonner Sigefroid à l'inquiétude où le jetteroit la nouvelle qui va se répandre. Elle

lui écrit, l'avertit de se défendre contre la surprise dont un événement imprévu doit le frapper. Elle lui indique un jour, un lieu, une heure, où les causes de cet événement lui seront découvertes. Elle lui recommande de se rendre seul à l'endroit désigné. Là, il recevra des preuves que la princesse de Suabe est toujours la sœur et l'amie du comte de Surger.

Un inconnu, dont l'air distingué perce à travers de très-simples vêtemens, porte cette lettre à Fullengen, la remet entre les mains du Comte, et fuit sans attendre sa réponse. Sigefroid, ému à la vue de ces caractères chéris, les baise avec transport avant de les parcourir. Mais de quel étonnement, de quelle crainte le remplit ce billet! Pourquoi cet avertissement, cet étrange messager, ce rendez-vous si mystérieux? Aucune des expressions de Christine ne rassûre un cœur alarmé sur ses sentimens. Pendant qu'il cherche en vain à leur trouver un sens favorable, la princesse de Suabe, travestie, cachée sous l'habit d'un simple

écuyer, accompagnée du seul confident de sa démarche dangereuse, court avec vitesse vers l'asile où, déposant volontairement sa grandeur, ses titres, l'éclat emprunté du faste et de la richesse, brillante de ses propres attraits, elle va jouir des biens solides et vrais, offerts par la nature à tous les humains capables de les apprécier; biens inconnus ou négligés par la foule inepte de ces humains, toujours égarés dans leurs vastes désirs, courant sans cesse vers la trompeuse image d'un bonheur fantastique.

L'évasion de la Princesse cause un désordre inexprimable dans le palais, y répand la confusion. Le Duc furieux jure la ruine et la mort des ravisseurs de sa fille. Il monte à cheval, part à la tête des siens, court au hasard, ne sait où diriger ses pas; mais pendant cette infructueuse recherche, il commence à penser que personne n'a pu enlever Christine du milieu de tant de gens prêts à la défendre; sans doute elle a fui volontaire-

ment, un peu moins de précipitation l'en eût assuré. Un aumônier de sa fille lui remit à son retour à Ausbourg une lettre d'elle. Mais tout le monde ignora ce que la Princesse lui écrivoit.

L'étonnante nouvelle de la fuite de Christine explique en partie sa lettre à Sigefroid. Mais combien de doutes cruels s'élèvent dans son esprit et troublent son cœur ! Il retourne à Ausbourg, il s'informe des circonstances de cet étrange événement; on les ignore. Personne de la maison de la Princesse n'a soupçonné son dessein, n'a vu les apprêts de son départ. Une porte de son cabinet restée ouverte, une longue échelle appuyée contre le mur du jardin, sont les seuls indices de sa sortie du palais. Ses femmes ne croient point que seule, pendant une nuit obscure, elle ait tenté ce passage au-dehors. Elles assurent en pleurant avoir vu plusieurs fois un feint ermite parler à leur maîtresse; à plusieurs marques elles l'ont reconnu pour un magicien. Sans doute il s'est introduit par son art diabolique dans

l'appartement de la Princesse, et l'a enlevée pendant son sommeil.

Rien ne calme les inquiétudes du Comte; il retourne à Fullengen, il veut y attendre le jour marqué par Christine; mais la vue des lieux où elle n'est plus, où elle ne reviendra jamais, redouble son affliction. Il ne sauroit supporter la douloureuse incertitude du destin de cette Princesse : il sent un désir pressant de s'approcher de l'endroit où il espère recevoir des éclaircissemens. Son sort va dépendre de ceux qu'on lui donnera. S'il ne doit jamais revoir Christine, il s'éloignera pour toujours des objets capables de la retracer à son souvenir; il ira vers l'embouchure du Danube, parmi des Cénobites dont les jours sont consacrés aux larmes, à la pénitence; il passera le reste des siens à pleurer sa crédulité. Il tâchera d'oublier qu'il fut un temps où la princesse de Suabe lui promit de l'aimer toujours.

Ce dessein irrévocablement formé, il dispose par un écrit des biens de sa mère

et de ses propres effets. Il en règle le partage entre d'affectionnés serviteurs, dont il veut récompenser le zèle. Ensuite il fait appeler son premier écuyer, le rend dépositaire de cet écrit, lui ordonne de le garder six jours sans en rompre le sceau, de l'ouvrir le septième s'il ne le revoit pas avant ce temps, et de se conformer exactement à ses volontés. Au même instant il part seul à pied, et se trouve enfin dans le voisinage du lieu où des craintes fort vives et de bien foibles espérances l'attirent.

Plus il s'en approche, plus ses agitations redoublent. Le jour, le moment arrivent enfin; Sigefroid suit la direction donnée : c'est à l'entrée d'un bois épais, dans un désert affreux, où règne un effrayant silence, que le cours d'un petit ruisseau doit guider ses pas, le conduire par une route étroite et tortueuse à une espèce d'étoile. Là, de gros bouquets d'épines fleuries, suspendus aux branches des arbres, lui montreront le chemin qu'il doit suivre. Il s'arrêtera au pied

d'un chêne antique, où deux guirlandes de jasmin s'offriront à ses yeux.

Le Comte marche long-temps, ne s'égare point. A l'aspect du chêne et des guirlandes son cœur palpite; il regarde autour de lui; il écoute, ne voit rien, n'entend rien : la moindre haleine du vent lui cause, en agitant le feuillage, une sensible émotion. Près d'une heure s'écoule dans cette pénible attente. Un petit bruit frappe enfin son oreille attentive. On marche à peu de distance de lui: l'épaisseur du bois lui cache la personne qui s'avance; elle paroît enfin, et sa vue arrache un cri de surprise et de joie au comte de Surger. Il vole au-devant d'elle, il se précipite à ses pieds; il doute si ses yeux ne le trompent point, s'il n'est pas séduit par une flatteuse illusion. Est-ce vous, Madame, est-ce bien vous, lui dit-il? est-ce la fille de Philippe, est-ce la princesse de Suabe que ce lieu sauvage présente à mes regards?

Non, mon frère, répond Christine, la Suabe n'a plus de Princesse, la fille de

Philippe est pour jamais disparue ; Christine seule est devant vous. En parlant elle lui tend la main, le prie de se lever, de s'asseoir près d'elle sur la mousse dont le chéne est environné. Il obéit. Mille mouvemens confus agitent l'ame de Sigefroid ; la Princesse montre une sorte d'embarras. Tous deux se regardent, soupirent, s'attendrissent : le plaisir de se revoir est troublé par de mutuelles craintes. Christine va risquer de perdre le fruit du plus grand sacrifice ; Sigefroid tremble, en songeant qu'il la voit peut-être pour la dernière fois.

Le silence et la tristesse de Christine affligent le Comte. Qu'avez-vous fait, Madame, lui dit-il enfin : ah, dieu ! qu'avez-vous fait ? puis-je vous entendre prononcer cette fatale assurance ? Quoi ! la Suabe n'a plus de Princesse ? quoi ! la fille de Philippe est pour jamais disparue ? Quels funestes conseils l'ont déterminée à quitter son père ? J'ai quitté le duc de Suabe, interrompit Christine, et non pas un père dont ma perte pût

causer la douleur. Si Philippe, adoucissant en ma faveur son naturel altier, m'eût montré de la tendresse, m'eût laissé la liberté de vivre près de lui; si sa confiance, ses bontés, ses caresses m'eussent persuadée que j'étois nécessaire à son bonheur, j'aurois immolé mes plus chers désirs à sa félicité. N'alloit-il pas m'éloigner de lui, me donner à l'Empereur? Eh! qu'importe à ce Prince insensible où la fille d'Eléonore passe des jours qu'il ne destina jamais à faire l'agrément des siens? Mais je n'ai pas souhaité vous parler, continua-t-elle, pour justifier ma démarche à vos yeux. Attendez à me la reprocher, que le motif vous en soit connu: un autre soin m'amène ici. J'y viens remplir le vœu de votre mère, les devoirs de l'amitié, vous affranchir d'un lien contraire à vos intérêts.

Ah! n'achevez pas, Madame, dit en pâlissant Sigefroid; j'entends trop bien ce triste langage. Hélas! mes pressentimens ne me trompoient donc point? vous

ne me permettez plus de vivre sous vos lois. Quand j'osai vous en imposer, reprit la Princesse, exiger de vous de la constance, de la fidélité, je ne prévoyois pas combien nos mutuels engagemens pouvoient nuire à l'élévation de mon tendre frère, de mon généreux ami. De flatteuses idées me séduisoient, égaroient ma raison. J'ai connu mon erreur et changé mes dispositions. Persister dans mes premiers desseins, ce seroit être personnelle, ce seroit être injuste. Non, Sigefroid; non, je n'abuserai point du penchant de votre cœur; je n'arrêterai point un héros au milieu de la brillante carrière ouverte devant lui; je ne priverai point un noble guerrier du prix offert à sa valeur, je n'ensevelirai point la gloire du comte de Surger dans l'obscurité où j'ai voulu vivre : oubliez que vous aimâtes Christine, que vous fûtes aimé d'elle. Partez, mon frère, partez; retournez en Danemarck. Cédez aux désirs de Rodolphe; comblez les vœux de la princesse Sophie, et jouissez avec elle des grandeurs où

l'héritière de Philippe a pour jamais renoncé.

Je puis mourir à vos pieds, Madame, s'écria douloureusement le Comte; mais je ne puis vous obéir. Que parlez-vous de gloire, de grandeur? Vous êtes changée, tout est fini pour moi. Mon ambition se bornoit à vous servir, ma gloire étoit de mériter vos bontés. Voilà donc les preuves d'amitié que me promettoit votre lettre? Mais, Madame, pourquoi me bannir? pourquoi m'éloigner de vous? d'où vient m'ordonner de vous oublier? craignez-vous les reproches d'un cœur soumis? me croyez-vous capable de réclamer vos promesses? ne pouvez-vous rompre le foible lien qui vous attachoit à moi, sans exiger d'un amant malheureux l'effort impossible où vous le condamnez? J'oublierai, Madame, oui, j'oublierai que vous daignâtes élever mes espérances, que vous daignâtes m'assurer de votre tendresse; mais tant qu'un souffle marquera ma triste existence, je révérerai, j'adorerai la princesse Chris-

tine. Son image ne s'effacera jamais d'un cœur affligé, mais toujours passionné, toujours fidèle, et mon dernier soupir exprimera l'amer regret de l'avoir entendue me dire : *J'ai connu mon erreur et changé mes dispositions.*

Eh quoi ! mon frère, dit Christine d'un ton doux et affectueux, les bienfaits et les prières d'un Prince reconnoissant ne peuvent vous rappeler à sa cour ? son alliance est-elle sans attrait pour vous ? Environnée de l'éclat imposant de la majesté royale, la princesse Sophie ne mérite-t-elle pas la préférence sur Christine réduite à la plus simple condition, forcée de se cacher, peut-être devenue compagne des hôtes de ce bois, habitant, comme eux, un antre sauvage, et, comme eux, craignant la rencontre de tous les humains ?

Ah ! dans les bois, dit vivement le Comte, dans l'antre le plus retiré, Christine, parée des seuls dons de la nature, dépouillée d'un vain éclat, est l'unique objet capable d'exciter mes désirs, de

remplir tous les vœux de mon cœur. Assis près d'elle sur ce siége de mousse, je me trouverois mille fois plus heureux qu'en partageant le premier trône du monde avec une autre.

Mais, mon frère, reprit la Princesse d'un ton plus tendre encore, songez-vous à quel prix la possession de ma personne peut être obtenue? Envisagez ma position présente, les inconvéniens d'une union que le regret suivroit sans doute. Mon époux doit se résoudre à partager l'éternelle solitude où je me suis condamnée; il doit habiter à jamais cet aride désert, et, séparé de toutes les créatures, ne vivre, ne respirer que pour le bonheur d'une seule.

Vivre pour le bonheur de Christine, s'écria le Comte, quelle félicité seroit plus grande! Non, le regret n'en troubleroit jamais la douceur. Ah, Madame! cet heureux époux vous verroit à tous les instans, entendroit toujours le son de cette voix chérie, jouiroit sans distraction du plaisir de contempler vos char-

mes, de l'inexprimable bonheur de réunir en lui toutes les affections de votre ame ! Vivre avec vous, pour vous ; se dire, se répéter : Christine est à moi, pour jamais à moi ! Ah, Madame !... O mon aimable ami, interrompit la Princesse en versant des larmes de joie et d'attendrissement, ô mon sensible, mon généreux frère, pardonnez-moi l'épreuve que j'ai cru devoir faire d'un cœur si noble et si fidèle. Les prières de votre mère mourante m'ont engagée à suivre ses intentions, à vous proposer d'épouser la nièce de Rodolphe. En vous donnant à la princesse de Danemarck, vous auriez détruit mon bonheur, sans perdre vos droits à mon estime, à ma constante affection. Vous eussiez toujours été cher à votre amie. Paisible, mais triste au fond de cette forêt, elle y eût à jamais conservé votre idée, à jamais regretté un bien acheté par le sacrifice de tous ceux que prisent les humains. Non, mon cher Sigefroid, mes dispositions ne sont point changées : non, je n'ai pas souhaité

votre éloignement; je n'ai pas souhaité vous voir l'époux de Sophie. Maître de mon cœur, soyez-le de ma foi, de mes volontés, de mes désirs; recevez le gage de mon amour. Voilà ma main, je vous la donne.

L'ai-je bien entendu, s'écria le Comte, en saisissant la main qu'elle lui présentoit, en la baisant, en la mouillant des douces larmes du plaisir ? l'ai-je bien entendu, Christine daigne m'engager sa foi ! O mon illustre, ma condescendante amie, redites-moi cent fois, mille fois : *Voilà ma main, je vous la donne.*

La tendre Princesse, s'abandonnant elle-même à toute sa sensibilité, apprit à son amant que dans peu d'heures un pieux solitaire sanctifieroit l'union de leurs cœurs. Alors elle frappa des mains. A ce signal, Germaine, Ernest et le sage Emmanuel sortirent de derrière les arbres où ils l'attendoient. Tous trois saluèrent le comte de Surger, s'empressèrent à le féliciter, à s'applaudir de le voir

prêt d'habiter leur ermitage, et de partager leur bonheur.

La surprise de Sigefroid fut extrême, en voyant les amis de Christine. Il reconnut son messager dans le comte de Singen, le soupçonna d'être l'ermite dont les femmes de la Princesse parloient, et ne douta point qu'il n'eût aidé la fille de Philippe à quitter le palais de ses pères. L'endroit du bois où l'on se trouvoit en ce moment, étoit le même où, deux ans auparavant, le cheval de Christine l'avoit si rapidement portée. Elle fit à Sigefroid un récit succinct de cet événement, de sa rencontre avec Germaine, du goût qu'elle prit pour cette paisible solitude; lui avoua le dessein formé dès ce temps au fond de son cœur de s'unir à lui dans ce désert. En parlant, ils marchoient vers l'habitation. Cette demeure, simple et riante, charma le comte de Surger. La vue de la chapelle lui rappela le triste ermitage des anachorètes du Danube, où son déses-

poir lui faisoit désirer de s'ensevelir à jamais; asile bien différent de la retraite où l'amour alloit le fixer.

Emmanuel, prêt en peu de momens à remplir son ministère, entra dans la chapelle. Tout le monde l'y suivit. Les jolies petites filles de Germaine venoient de la joncher d'herbes odoriférantes, et se hâtoient de la parer de fleurs. Ce soin causa la plus vive émotion à Sigefroid. Il sembloit douter encore de son bonheur; ses regards passionnés cherchoient dans les yeux de Christine de nouvelles assurances de son amour. Elle les lui donna, en se laissant mener à l'autel par Ernest. Germaine y conduisit le comte de Surger. Les deux amans prononcèrent le vœu de s'aimer toujours. En recevant la foi de l'héritière d'un grand Etat, Sigefroid renonça, comme elle, à tous les biens que l'association rend précieux, à toutes les apparences du bonheur, et trouva, dans l'abandon de ces biens, souvent plus enviés que sentis, cette félicité intérieure, pure, durable, dont

la source est en nous-mêmes, s'y entretient, s'y renouvelle sans cesse, si des passions violentes n'arrêtent ni n'épuisent son cours.

En sortant du lieu saint, le comte de Surger mit un genou à terre devant son auguste épouse, lui répéta les sermens qu'il venoit de faire. Les amis de Christine le pressèrent tour-à-tour entre leurs bras. Il reçut avec joie leurs caresses : un repas fort gai termina cette heureuse journée, et pendant sept années celles qui la suivirent furent plus délicieuses encore.

Au commencement de la seconde, Christine donna le jour à un fils. Elle l'appela Ferdinand, nom du père d'Eléonore. Le mélange des traits de deux créatures parfaites forma le plus bel enfant dont on puisse se tracer l'image. Il devint l'objet de l'amour et des soins de la petite colonie. Emmanuel consacra tous ses momens à développer ses premières idées ; les grâces de sa figure, son intelligence, sa docilité, la bonté de son cœur,

le rendoient infiniment aimable. L'aînée des filles de Germaine, nommée Clémence, alors âgée de quatorze ans, voulut être sa gouvernante. Josephine, sa cadette, lui envia le titre et les fonctions de cette place ; toutes deux se disputoient le soin de le parer, de boucler ou de natter ses beaux cheveux. Elles le promenoient, chantoient, dansoient, couroient avec lui. Souvent même elles s'écartoient assez loin de l'habitation, passoient les bornes prescrites par Germaine à leurs courses, pour jouir plus long-temps du plaisir de diriger en liberté les jeux de leur charmant élève.

Pendant que ces heureux solitaires oublient au sein d'une douce paix cet univers agité par les caprices fougueux de ses habitans, Philippe passe de tristes jours. L'inutilité de ses recherches depuis huit ans l'assure que jamais il ne reverra la Princesse sa fille. Cette lettre, reçue au retour d'une vaine course, enflamma d'abord sa colère ; elle devint ensuite l'objet de ses plus affligeantes ré-

flexions. Il la relisoit souvent; elle contenoit ce peu de mots :

« Déterminée à ne point éprouver le malheur que ma mère mourante redoutoit pour moi, je ne puis donner ma main à un Prince dont les sentimens me sont inconnus. Pardonnez à une fille rejetée de votre présence, élevée loin de vous, l'habitude qu'elle a prise de suivre sa propre volonté. Si vous l'eussiez aimée, elle se seroit soumise à vos lois; la reconnoissance l'y eût engagée. Chérie de son père, elle n'oseroit point aujourd'hui se rendre maîtresse de son sort. Une éternelle retraite va me cacher à jamais. Je renonce à la Suabe, à l'Empire, à toutes les grandeurs promises à la fille de l'auguste Philippe. Ma désobéissance et ma fuite me rendroient pour toujours coupable à mes propres yeux, si je n'étois certaine que mon éloignement et ma perte n'exciteront aucun trouble, aucune peine dans un cœur fermé pour moi dès ma plus tendre enfance, et que je n'eus jamais l'espoir de toucher. »

Plus le duc de Suabe pesoit les expressions de cette lettre, plus il blâmoit sa propre conduite, plus il se reprochoit d'avoir si peu connu la douceur d'être père. Il se peignoit le bonheur dont il auroit pu jouir en élevant sa fille sous ses yeux, en lui inspirant de la tendresse, en l'unissant à un Prince chéri d'elle ; en voyant croître autour de lui une jeune famille soumise à ses lois, empressée à lui plaire, à répandre un peu d'agrément sur ce temps de la vie où l'on commence à craindre l'affoiblissement des organes et celui de l'esprit. Chaque année rendit Philippe plus sombre et plus mélancolique. Souvent il tomboit dans une langueur accablante, s'enfermoit, passoit des jours entiers presque seul ; ce Prince, accoutumé à de violens exercices, sentit bientôt l'effet d'une dangereuse inaction. Il s'appesantit, ses bras s'engourdirent, perdirent leur mouvement. En peu de jours cette insensibilité s'étendit, et l'on désespéra de sa vie.

Parmi ceux qui s'intéressoient sincère-

ment à l'état de Philippe, et donnoient des larmes à sa perte prochaine, le père Pacôme, son confesseur, un pieux bernardin, homme âgé, simple, sensible et zélé, étoit le plus affligé. Malgré le poids des ans, le tempérament le plus foible, il entreprit un pélerinage à Notre-Dame-des-Bois, fit trente lieues à pied, pria, jeûna pendant neuf jours, mit son pénitent et son seigneur sous la puissante protection de la reine du ciel, et revint à Ausbourg bien fatigué de ce pénible voyage. Mais en entrant dans la ville, sa lassitude se dissipa : les cris de joie du peuple, et ces bénédictions qu'on lui donnoit, lui apprirent l'heureux succès de sa neuvaine, et la convalescence du Duc.

On rendit au ciel des actions de grâces publiques et réitérées de cette guérison miraculeuse. Philippe envoya de superbes offrandes à Notre-Dame-des-Bois, fit placer au milieu de sa chapelle un magnifique *ex-voto*, et voulut signaler sa reconnoissance en visitant la secourable

image. Ses forces parfaitement rétablies, il prit un habit de pélerin ; accompagné du père Pacôme et d'un seul écuyer, il marcha à petites journées vers la chapelle révérée, passa une semaine entière chez les prêtres qui la desservoient, sans se laisser connoître, assistant à leurs offices, vivant comme eux, et priant avec eux.

Pendant les heures de récréation employées à se promener autour du bois, ces bons prêtres entretinrent le Duc des merveilles effrayantes de leur voisinage, lui rappelèrent l'aventure de la princesse de Suabe et sa dévotion à Notre-Dame. Ils lui montrèrent les petits oratoires qu'elle se plaisoit à visiter, et tous les saints dont la vigilante attention gardoit les bords de la forêt, ne permettoit pas aux esprits infernaux d'en sortir, et préservoit les voyageurs de leur malice.

Le Duc, peu crédule sur les apparitions, n'ajouta aucune foi aux histoires fabuleuses, ni aux prodiges dont on lui assuroit la vérité. Mais le père Pacôme et son écuyer n'en doutèrent point, et se

montrèrent fort effrayés quand la curiosité porta ce Prince à déclarer qu'il vouloit pénétrer au fond du bois, entendre les cris de ses habitans, voir leurs formes, et s'instruire de l'espèce de monstres qui répandoient la terreur autour de ce lieu.

Il entra courageusement dans la forêt; un profond silence y régnoit. A mesure qu'il s'avançoit, ses suivans, épouvantés de l'haleine des vents et du chant des oiseaux, le conjuroient de s'arrêter, de ne pas exposer sa personne à des dangers affreux. Ils ne purent lui inspirer de crainte. Le Duc marchoit le premier; le père Pacôme après lui, son chapelet à la main, exorcisant chaque buisson, et cherchant à se rappeler toutes les conjurations de son missel. L'écuyer, brave, capable d'affronter les périls de la guerre, tremblant à l'idée des esprits, certain d'en être entouré, tenoit son épée nue, en faisoit à tous momens de grands signes de croix; et le moindre zéphir lui paroissoit un vent impétueux, précurseur de

l'arrivée des démons et du renversement de la forêt.

Après une infinité de détours et trois heures de marche, Philippe parvint au bord du même ruisseau où Christine avoit autrefois attiré Sigefroid : il suivit son cours, et l'instant où il le perdit offrit à ses regards deux jeunes et charmantes filles occupées à couvrir de fleurs un enfant à demi-couché entr'elles. Le Prince s'arrêta ; ensuite il s'approcha doucement pour mieux les contempler : elles étoient si attentives à leur ouvrage, que le bruit de sa marche ne les en détourna point.

La tranquillité de ces jeunes personnes, leurs coiffures soignées, la forme de leurs habits, des mains blanches et délicates, ornées de bracelets, n'annonçoient point les enfans d'un villageois ou d'un bûcheron. Mais comment, les nobles du voisinage laissoient-ils leurs filles entrer dans cette forêt, s'y promener seules, exposées à mille dangers ? Le Duc consultoit tout bas le père Pacôme sur la singularité de cette rencontre et l'envie

de parler à ces jeunes filles : mais le bon religieux et le timide écuyer s'efforçoient de l'en détourner, en l'assurant que ce petit groupe étoit formé par trois horribles démons, cachés sous ces figures attrayantes, prêts à l'entraîner dans un piége ou dans un gouffre où il périroit. L'écuyer protesta qu'un feu noirâtre entouroit l'arbre ; l'enfant grandissoit, disoit-il, à vue d'œil, et de petits serpens soulevoient les fleurs dont ses cheveux sembloient entrelacés.

Malgré leurs représentations, le Duc s'avança vers l'arbre. A peine les jeunes filles l'aperçurent, qu'elles jetèrent de grands cris, se levèrent précipitamment, coururent avec vitesse au travers des ronces et des bruyères, en réclamant l'assistance des anges et de tous les saints.

L'enfant étonné les regarda fuir, resta immobile, les yeux fixés sur le Duc. Sa contenance marquoit plus de curiosité que de crainte ; Philippe lui tendit la main et lui demanda la sienne d'un ton caressant : le bel enfant n'hésita point à

la lui donner. Ses compagnes l'appeloient de loin, faisoient retentir le bois du nom de Ferdinand ; il alloit les suivre : mais le Duc l'engagea par ses prières à leur crier de revenir, de lui accorder un moment d'entretien ; Ferdinand le voulut bien : à sa voix, à ses instances, les jeunes filles se rapprochèrent un peu, et puis encore un peu, et puis davantage ; insensiblement leur frayeur se dissipa assez pour leur permettre de reprendre leur place, de laisser les étrangers s'asseoir auprès d'elles, et de leur demander s'ils étoient connus d'Emmanuel, de leur père, ou de celui de Ferdinand.

Je me sens disposé à beaucoup de bienveillance pour vos parens, mes belles filles, dit le Duc, en admirant leur aisance et la politesse de leurs expressions. Dites-moi qui vous êtes, où vous vivez, comment vous vous trouvez seules dans ce séjour agreste : ne craignez-vous pas de vous y égarer, ou d'y faire de fâcheuses rencontres ? Je m'appelle Clémence, dit la plus âgée ; ma sœur, Jo-

séphine : nous sommes filles d'Ernest et de Germaine ; nous ne pouvons nous égarer dans le bois ; ses détours nous sont familiers, mais nous serions embarrassées s'il falloit en sortir. On vient donc vous chercher ici, demanda le Duc, et votre demeure est près du bois? Nous habitons le bois même, reprit Clémence. Vous me surprenez, dit le Duc, et quelle est l'occupation de vos parens? Ils en ont plusieurs, s'écria Joséphine ; ils s'aiment, ils cherchent à se plaire, à s'obliger. Attentifs à deviner leurs désirs, à prévenir leurs besoins, ils se prêtent de mutuels secours. Emmanuel prie, il instruit Ferdinand, son père nous chérit, sa mère nous caresse, nous la servons, nos soins lui sont agréables ; nous sommes tous heureux.

Pendant que ses jolies compagnes satisfaisoient la curiosité du Duc, Ferdinand debout se jouoit avec lui et lui faisoit de petites caresses où ce Prince se montroit sensible. En les lui rendant, il vit au col de Ferdinand une chaîne de

perles où pendoit un riche reliquaire. Surpris qu'une parure de si grand prix ornât le sein de cet enfant, il examina très-attentivement ce bijou. Ferdinand voyant ses regards attachés sur sa chaîne, l'ôta promptement de son col, et la passant à celui de Philippe, avec un souris plein de douceur et de grâce : Portez-la pour l'amour de moi, mon père, lui dit-il, en l'embrassant et le baisant de tout son cœur.

L'action de l'aimable enfant, ses caresses, ce nom de père prononcé d'un ton affectueux, émurent puissamment le duc de Suabe. Il s'attendrit, soupira, et se retournant vers le religieux : Hélas, dit-il, pourquoi cette intéressante créature me donne-t-elle un nom si doux? et pourquoi, mon cher Pacôme, pourquoi me suis-je préparé la douleur de ne jamais recevoir le nom de père que d'une bouche étrangère ? Une voix se fit entendre alors ; on appeloit Ferdinand et ses compagnes. Clémence et Joséphine répondirent, se levèrent, prirent l'en-

fant par la main, se disposèrent à l'emmener: mais il résista, refusa de quitter son nouvel ami, protesta de ne point aller à l'habitation sans lui. Cette petite contestation s'animoit; le Duc se sentoit touché de l'amitié de l'enfant, lorsque deux femmes paroissant sur une hauteur s'attirèrent toute son attention. Elles descendoient par un chemin en pente, marchoient doucement, le tournant du sentier les faisoit souvent disparoître, et quelquefois l'épaisseur du bois les cachoit. Un enfoncement déroboit le Duc à leur vue. Il falloit arriver tout près de lui pour l'apercevoir, elles parvinrent au pied de la descente: celle qui marchoit la première jeta un cri à l'aspect des trois étrangers; à peine le Duc leva les yeux sur la seconde, qu'il s'écria: C'est Christine, c'est ma fille, c'est elle!

La mère de Ferdinand, pâle, tremblante, tomba aux genoux de Philippe; et d'une voix étouffée par la crainte: Punissez-moi, lui dit-elle; vengez les

droits de souverain et de père, offensés par ma coupable désobéissance, par ma fuite hardie, par des nœuds formés sans votre aveu : mais pardonnez à mes amis, pardonnez au comte de Surger; hélas! il vous respectoit, il ne vouloit point être l'époux de votre fille! Non, le père de Ferdinand n'est point criminel; seule j'ai mérité votre indignation, que j'en subisse seule le poids. O mon juge! ô mon père! n'imputez point ma faute à des cœurs innocens; c'est moi, oui, c'est moi qui les ai tous séduits!

L'étonnement sembloit suspendre toutes les facultés de Philippe; il respiroit à peine, il ne pouvoit parler. Après un si long temps cette rencontre inopinée lui causoit la plus violente agitation. Des larmes s'échappèrent de ses yeux; de tendres mouvemens ranimèrent ses esprits. Il regarda sa fille, Ferdinand, et prenant l'enfant entre ses bras, il le baisa, le mit dans ceux de Christine, et lui dit : O mon fils, assurez votre mère que je lui pardonne!

L'indulgence du Duc dissipa les alarmes de la petite troupe éplorée ; Germaine et ses filles baisèrent à genoux les mains de ce Prince. Christine les arrosa de larmes de tendresse et de reconnoissance. La bonté de son père ouvrit son cœur à l'amour filial. Philippe goûta le plaisir d'être chéri et d'aimer lui-même : tous deux éprouvèrent dans la suite combien la nature est puissante, quand la douceur et l'amitié secondent ses mouvemens.

On ne s'étendra pas davantage sur des événemens déjà trop détaillés peut-être. Philippe reconnut le mariage de sa fille, voulut nommer Sigefroid son successeur ; mais ces heureux époux ne purent consentir à quitter leur retraite : elle devint connue ; la forêt cessa d'être maudite ; le Duc en fit abattre une partie pour embellir le séjour de sa fille. Un joli château s'éleva par son ordre au milieu du verger. Il y passoit des mois entiers, et l'habita toujours, quand son petit-fils eut atteint l'âge de régir les vastes Etats qu'il lui abandonna. Ernest

et Germaine demeurèrent avec Christine et Sigefroid. Clémence et sa sœur rentrèrent dans les domaines du comte de Singen : elles épousèrent de riches Barons, et vécurent à la cour de l'aimable Ferdinand. Philippe sentit sur le retour de ses ans combien les passions, données à l'homme pour animer son être et le lui rendre cher, peuvent produire un effet contraire, si la prudence ne modère leur activité. Malheureux dans sa jeunesse par la violence de son caractère, après la perte d'Amélie, il crut assurer son repos en fermant son cœur à cette sensibilité douce et naturelle qui fait le charme de la vie. Il craignit de s'attacher, se livra tout entier à l'amour de la gloire. Mais ni le succès de ses armes, ni ses nombreuses conquêtes n'éloignèrent de lui cet ennui, ce dégoût, cette langueur, suite ordinaire de l'extrême indifférence. En s'abandonnant à l'amour paternel, il sentit le plaisir naître au fond de son ame ; elle se rouvrit à la joie, à de flatteuses sensations. Sa propre

expérience lui apprit au sein de la paix et de l'amitié que l'on n'est point heureux par ses possessions, mais par ses sentimens, et que le plus grand bonheur est d'être aimé, et d'aimer soi-même.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.